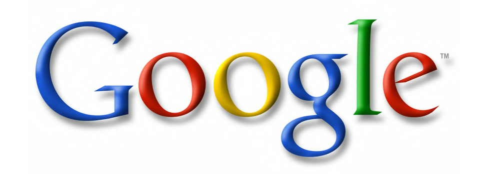





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



ŒUVRES
DE
M. PALISSOT.

TOME SECOND.

[redacted]

ŒUVRES

DE

M. PALISSOT,

NOUVELLE ÉDITION

Considérablement augmentée, enrichie de figures.

TOME SECOND

CONTENANT LES PIECES DE THÉATRE.



A LIEGE,

Chez CLÉMENT PLOMTEUX, Imprimeur de Messeigneurs les Etats.

M. D. CC. LXXVII.

[redacted]

LE CERCLE
OU
LES ORIGINAUX,
COMÉDIE.

DIVERTISSEMENT,

Exécuté sur le nouveau Théâtre de Nancy, le jour de la Dédicace de la Statue de LOUIS *XV, par Ordre* DU ROI DE POLOGNE, *Duc de Lorraine & de Bar, le 26 Novembre 1755.*

[redacted]

AVERTISSEMENT.

UNe Scene de cette Piece a été l'occasion de la Comédie des *Philosophes*. L'Auteur ne se permettra que peu de réflexions, à mesure qu'elles seront amenées par les faits. Il sait avec quelle circonspection il convient de parler de soi-même.

On verra combien la persécution dont il s'est plaint, était réelle & sérieuse, & combien la calomnie s'est compromise en répétant dans plusieurs libelles que la Comédie des *Philosophes* n'était autre chose que la Piece même représentée à Nancy.

On pressait depuis long-tems l'Auteur de publier ces Anecdotes qui le justifient; mais avec le sang froid que ses ennemis n'ont pû lui faire perdre, il a vu que ce n'était point au milieu des nuages élevés par le mensonge, qu'il convenait de placer la vérité. Aujourd'hui, le calme qui a succédé à ces tempêtes, semble avoir disposé le plus grand nombre des esprits à l'entendre. Il en est pourtant qui se refuseront extérieurement à l'évidence même; mais ce n'est point pour eux que l'on écrit.


296
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Inst

PRÉLIMINAIR

Qui était joint à la Piece.

UN grand Roi a fait élever la
Louis XV, dans une Place qui est
le monument de son goût pour les
de son amour pour ses Peuples. L'
n'offre point d'exemple d'un pareil t
la vertu qui rend hommage à la ver
un Roi qui consacre, dans un Roi
temporain, ce qui le rend lui-même
pectable & si cher au Monde.

Mes éloges peindraient mal ce que
éloquens de cette Statue attesteront à
rité. On saura qu'il y eut, ailleurs
la Fable, un siecle heureux où deu
rains se disputaient, pour ainsi dire,
des Nations; qu'il y avait entr'eux u
de rivalité, non-seulement à qui ferait

l'unique héritier de leur gloire, & déjà les délices de la Patrie.

On ſaura que ces deux Monarques étaient unis, & qu'une Princeſſe auguſte, appellée par le Ciel pour être le gage de cette union ſacrée, donnait alors à ſa Cour le rare ſpectacle de la grandeur modeſte, & l'exemple de ces vertus d'autant plus reſpectées, qu'en modérant leur propre éclat, elles ſemblent vouloir ſe dérober à l'admiration.

Les ſiecles ſe ſont renouvellés pluſieurs fois dans les vaſtes révolutions du tems, & parmi ce Peuple de Rois qui n'ont exiſté que pour eux, à peine les noms de quelques Souverains vraiment dignes de l'être, ſont-ils arrivés juſqu'à nous. On croirait, à ces longs intervalles qui ſe retrouvent ſi conſtamment entre les grands hommes de tous les climats, qu'il en coûte un effort à la Nature pour les produire, & qu'elle a, comme les terres les plus fécondes, ſes tems de repos & de ſtérilité. Il n'appartenait qu'à notre âge de réunir tant de merveilles. Deux Rois contemporains, tous deux l'objet de l'amour des Peuples, & dont la poſtérité la plus reculée conſervera les noms à jamais comme les ſymboles de la félicité publique ! l'éloquence n'a point d'ornemens qui ne fuſſent effacés par des faits ſi grands

mettre d'en parler après de pareil
fait partie d'un Divertiſſement que
Nancy a donné à ſes concitoyens
la Dédicace de la Statue du Roi.
qu'on m'a fait de jetter les yeux ſu
contribuer à cette Fête, prouve à
la bonté de mes compatriotes, &
gence ſi rare, qui, dans les diſp
plus communes, croit devoir récon
mulation. Si j'ai faiblement répon
diſtinction flatteuſe, du moins eſt-i
pour moi d'être né dans une provi
eût pû ſi facilement, & au hazar
tant de perſonnes capables d'honor
de leurs concitoyens.

Cette Piece (ſi on la juge dign
de Comédie) eſt dans le genre
C'eſt peut-être celui qui convenait
pour une Fête. La variété des port
ſuccedent rapidement l'...

liere se permit en ce genre la Piece *des Fâcheux*; mais quelle Piece, & qu'il est délicat de citer Moliere même comme autorité! Il n'était gueres possible d'ailleurs que, dans le court espace que mit la Ville entre sa demande & l'exécution de la Fête projettée, j'eusse entrepris de travailler sur un plan plus régulier & plus vaste. Un tableau eût exigé du tems: je me bornai à de simples esquisses.

Plutôt que de faire une Comédie purement analogue à la cérémonie de ce jour mémorable, je me suis contenté de l'indiquer dans un Prologue, à l'exemple du même grand homme que je citais à l'instant. J'ai mieux aimé crayonner faiblement quelques ridicules, que de risquer une froide allégorie : j'ai cru que l'imitation des mœurs convenait à tous les tems.

Dans la plûpart des Personnages que j'ai introduits sur la Scene, j'ai essayé de peindre le ridicule avec les couleurs qui lui conviennent aujourd'hui. Cette nature que Moliere a si bien saisie n'a point changé; mais les nuances ne sont plus les mêmes. Elles sont du ressort de la mode, comme les plumets dont il chargeait ses Marquis, & les chapeaux pointus qu'il donnait à ses Médecins. Tout cela n'existe plus : on doit rendre les objets, non tels qu'ils

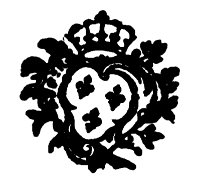
serait point approuvé par Vaugelas. (
trouve plus de pareilles bourgeoises, d
ridicule, cependant, se fait si bien senti
la Comédie de Moliere. J'ai tâché de p
une de ces femmes qui ont véritabl
quelques connaissances, & dont le com
n'en est que plus fastidieux; une de ces
mes, en un mot (& j'en connais l'esp
qui composent l'esprit de leur journée de
ce qu'elles ont entendu la veille.

Nos Financiers importans (car il en est
autre genre) sont aussi loin de *Turc*
qu'ils sont peut-être encore loin des gra

On ne reconnaîtrait plus personne dan
Médecin tel que Monsieur *Purgon.*

C'est d'après ces observations que j'ai i
peu près ce que j'ai vû; mais c'est ar
op long-tems les yeux du Public sur un
rage que j'aurais voulu rendre meilleur,
ui même, dans des mains plus habiles,

plus glorieux ne ſont pas toujours les mieux célébrés. Des Héros fabuleux furent chantés par Homere ; l'heureux Octave trouva des Virgiles. Le génie des Romains avait baiſſé ſous *Titus* ; l'amour des Nations l'en a vengé.



ACTEURS.

DU PROLOGUE

MINERVE.

LA GLOIRE.

SUITE DE MINERVE ET DE LA GLO

PROLOGUE.*

Le Théâtre représentait l'intérieur du Temple de la Gloire, décoré des Statues des Grands Hommes. On lisait sur leurs piédestaux les noms de Titus, de Trajan, de Marc-Aurele, &c. On voyait dans le fond celles de Sésostris, de Bélus, d'Alexandre, qui désignaient les Conquérans.

MINERVE, LA GLOIRE.

MINERVE.

Oui, c'est la Vérité, c'est elle qui m'inspire:
Chaque jour, chaque instant voit tomber son Empire;
Par la voix de Minerve elle s'en plaint à vous.
Gloire, partagez son courroux.
Je vois ici des noms célebres

---

* Ce Prologue, à l'aide de quelques changemens qui n'étaient pas de la main de l'Auteur, fut mis en Musique par un jeune homme de Nancy, qui annonçait les talens les plus rares.

... brillans égales aux vertu

Et parmi les Héros rassemblés dans ce Temp

Doit-on voir Alexandre à côté de Titus?

Quoi! ce Conquérant de l'Asie,
Né pour le malheur des humains,
Qui de leur sang trempa ses mains,
Pour prix de son audace impie,
A reçu les honneurs divins!
Lui dont la fureur vagabonde
Alluma le flambeau de la destruction,
Et dont l'aveugle ambition
Brûlait de s'élancer hors des bornes du Mond
Comptez-vous parmi ses vertus
Des fleuves teints de sang, des murs rédu
en cendre?
O Gloire! un seul jour de Titus
...t terni tout l'éclat des beaux jours d'Alexand

LA GLOIRE.

...i, leur regne est passé, qu'ils tremblent à l...
tour

L'éclat d'une injuſte victoire,
Des lauriers arroſés de pleurs,
N'uſurperont plus les honneurs.
A la ſeule vertu réſervés par la Gloire.
Diſparaiſſez, vains monumens,
Erigés par la crainte à l'orgueil des Tyrans;
Tombez avec leurs noms dans une nuit profonde.
Cédez, ſuperbes Conquérans,
Cédez aux bienfaiteurs du Monde.

(*Les Statues des Conquérans s'abyment, on voit à leur place celles de* LOUIS XV *&* de STANISLAS.

Sur ces bronzes nouveaux, voyez les traits chéris
Des Rois dont la Vertu conſacre la mémoire.

MINERVE.

Ah! je les reconnais.... STANISLAS ET LOUIS!
Je reconnais auſſi la Gloire.
Que livrée aux tourmens de ſes poiſons vengeurs
L'Envie exhale en vain ſon impuiſſante rage;
A ces Autels nouveaux, à ces Dieux bienfaiteurs,
Mortels, venez offrir un éternel hommage.
Que ſur ces bronzes révérés,
Entre ceux des Titus, des Trajans, des Aureles,
Leurs noms à l'Univers ſoient à jamais ſacrés,
Et qu'aux Rois à venir ils ſervent de modeles.

Ballet des Arts qui couronnent de guirlandes les ſtatues des deux Rois.

DE LA COMÉD

ORPHISE.
ARISTE.
UN POETE.
UNE FEMME SAVANT
UN FINANCIER IMPORTA
UN PHILOSOPHE.
UN MÉDECIN.
LUSCINDE.
LINDOR.
PASQUIN.

La Scene est à Paris.





ES GR

COM

SCENE PR ERE.

RPHISE ARISTE.

ORP

ouvenez que c'est plaisant.

ARISTE, son

h! très-plaisant.

ORPHISE.

que c'est une idée

ARISTE

LE CERCLE,

OU

LES ORIGINAUX,

COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Convenez que cela sera plaisant.

ARISTE, *d'un ton sérieux.*

Ah ! très-plaisant.

ORPHISE.

Et que c'est une idée délicieuse.

ARISTE.

Admirable, en vérité, admirable.

ORPHISE.

Pour moi, je crois que nous allons nous divertir prodigieusement.

... N'avez-vous pas encore m'o... difficultés ?

ARISTE.

Tenez, Madame, toutes ces parti... se promet tant de plaisir, finissent ... ment par de l'humeur. Vous voyez ... gnance, je jouerai mal mon rôle, ... moi de m'en charger.

ORPHISE.

Et moi je vous réponds que vous l... très-bien.

ARISTE.

Point du tout. Vous m'annoncez des ... des beaux esprits, des Auteurs, & soit ... ou non, je me fais conscience de m'ar... ces Messieurs-là. J'aime les arts, je ... ceux qui les cultivent, & je pense ... ment que le peu de considération qu... pour eux dans le monde ...

ment la France, qui doit tant aux grands hommes qui l'ont éclairée, peut avilir elle-même ce qui la rend ſi conſidérable aux yeux des autres nations.

ORPHISE.

Vous n'y penſez pas, Ariſte ; je fais autant de cas que vous des vrais talens ; mais il en eſt de ſubalternes qu'un eſprit de vertige, ou de mode, a tirés de l'obſcurité ; qui, à la faveur de la ſingularité ou du manege, ſont parvenus à une réputation uſurpée, dont ils abuſent pour étouffer le vrai mérite, & je crois que, dans tous les Etats, il eſt permis de s'amuſer des charlatans & du peuple.

ARISTE.

J'en tombe d'accord, Madame, & vous ſavez que je ne les épargne pas. Cependant le Public injuſte, fait réjaillir indifféremment ſur les uns, le mépris qu'on lui donne pour les autres. Inſenſiblement on l'accoutume à confondre....

ORPHISE.

Savez-vous bien, Ariſte, que vous vous êtes rouillé dans ce long ſéjour que vous avez fait en province? A vous entendre, on croirait qu'il n'eſt queſtion ici que de gens de Lettres, & vous ſavez que je vous ai promis des

tre projet ?

ORPHISE.

Ah ! voici de la morale. Voyons
examinons bien la prétendue malice
jet. Mon mari a la fantaisie de te
trois jours de la semaine, de recev
vans, des beaux esprits, des originau
espece, & ce qui paraîtrait aux aut
singulier, ou le plus bisarre, est p
ce qui lui plaît davantage. J'ai la
sance de me prêter à son goût, &
feindre beaucoup de gaîté au milieu
portuns qui m'excedent. Aujourd'hu
à la campagne, je me propose de r
un peu aux dépens de sa société ; je
la faire connaître, jouir de la surprise
causeront certains ridicules que j'aura
faire sortir assez, pour qu'ils nous d
Comédie. Où donc est le crime de t

avec eux ? En vérité, Ariste, vous avez des scrupules qui ne vous vont point.

ARISTE.

Mais, Madame.

ORPHISE.

Oh ! vos mais ne finiraient pas : l'heure où je reçois du monde approche, & je vous promets que vous n'aurez personne de connaissance. Vous n'en serez que plus à votre aise pour remplir le rôle que je vous destine. La beauté du jour nous invite à rester dans ce jardin, je vais donner mes ordres pour qu'on laisse entrer ; mais souvenez-vous que je veux que vous soyez plaisant.

ARISTE.

Bon moyen pour m'empêcher de l'être.

ORPHISE.

Et que vous ne vous refusiez aucune Épigramme : entendez-vous, Ariste ?

ARISTE.

Il faut vouloir tout ce que vous voulez.

ORPHISE.

Frontin ! Frontin !.. (*Frontin paraît.*) Vous laisserez entrer le monde ordinaire. Je voudrais cependant éviter la cohue. Je n'y suis que pour une personne ou deux à la fois tout au plus....

Quoi ! Luſcinde ? Cet aimable e
promettait un ſi bel avenir, lorſque
pour la province, & qui, je crois,
un peu parente.

ORPHISE.

Elle-même. Un petit chagrin dont
m'a pas encore fait la confidence, n
je devine à peu près, doit l'amener ta
C'eſt une affaire de cœur, une querell
nes gens....

ARISTE.

Une affaire de cœur?

ORPHISE.

Oui, le choix qu'elle a fait eſt conve
& ſi je réuſſis, comme je l'eſpere, à
ce petit nuage, la fête dont je vous a
ſera pour elle. Allons Ariſte ; je crois
cevoir une des perſonnes la plus aſſidue
tre ſociété.

vieuſe, moitié comique, qui marche d'un air diſtrait, & qui ſemble ne pas nous remarquer.

ORPHISE.

Préciſément. C'eſt un Poëte qui a fait autrefois quelque bruit ; mais avec qui ſes protecteurs viennent de s'abonner pour qu'il ceſſe d'écrire.

ARISTE.

Il n'a pas encore jetté les yeux ſur nous ; il paraît de mauvaiſe humeur, & ſi nous voulons en jouir, il faut le tirer un peu de cette rêverie.

ORPHISE.

C'eſt un petit reſſentiment qu'il a contre le Public, qui vient de ſiffler impitoyablement une de ſes pieces dont le ſuccès lui tournait la tête avant la repréſentation.

ARISTE.

Tant mieux, nous allons peut-être lui trouver de la modeſtie.

ORPHISE, *riant.*

Un Poëte médiocre, ſifflé & modeſte ! ah, ah, ah, ah, vous allez en juger, Ariſte. (*Au Poëte.*) Eh ! de grace, Monſieur du Volcan, un moment de treve à vos réflexions.

ORPHISE.

JE parie que vous étiez assez bon pou
occuper encore de la petite disgrace de
maine passée ?

LE POETE, *d'un ton de modestie très-ch*

Non, Madame. J'avais tâché de plai
Public ; je m'étais, autant que je l'avai
rapproché des grands modeles, que nou
vons regarder comme nos maîtres. Je
suis trompé. Il faut bien que j'aye mérité
malheur par quelque endroit, & que la
vention qu'il est si naturel d'avoir pour se
vrages, m'ait aveuglé sur mes défauts.

ARISTE, *à Orphise.*

Mais c'est parler on ne peut pas plus
sément, & je vois bien que vous avez
me surprendre....

ORPHISE, *au Poëte.*

LE POETE, *du même ton ampoulé.*

Eh! voilà précisément ce qui nous perd, Madame! Des amis trop zélés nous étouffent en nous caressant. On nous annonce comme des prodiges; le Public n'en est que plus en garde contre nous, & malheureusement ma piece démentait trop visiblement les éloges fastueux qu'on m'avait donnés.

ARISTE, *à Orphise.*

Oh! pour le coup, je me déclare pour lui, &...

ORPHISE, *malignement au Poëte.*

Votre modestie, Monsieur du Volcan, ne peut me convaincre que l'on vous ait rendu justice. J'en appelle du Public au Public même; car enfin de véritables connaisseurs m'ont assuré que le plan de votre piece était absolument dans les regles, qu'il y avait de l'intérêt, des situations parfaitement dessinées, une décoration merveilleuse, des coups de Théâtre à chaque Scene....

LE POETE, *d'un ton précieux.*

Oh! pour le plan, j'avoue, Madame, qu'il était régulier s'il en fut jamais; que le spectacle en était pompeux; les situations neuves & frappantes, Quant à l'intérêt, comme il ne

...r, on a remarqué des momens
intérêt gagnait jusqu'au souffleur.

ARISTE.

Il faut croire que votre pièce ne
paremment que par les vers. Le styl
fet une partie bien essentielle....

LE POETE, *avec viv*

Oh! pour les vers, Monsieur est
d'en parler ainsi : il ne connaît pas l'ou

ORPHISE, *éclatant de ri*

Ah, ah, ah, ah, ah, ah.

LE POETE, *un peu décon*

Quelques ennemis, Madame, peuv
avoir prévenue contre mes vers; mais
me permettiez seulement de vous ré
tirade....

ORPHISE.

Ah! Monsieur d...

ORPHISE.

Ah !

LE POETE.

De cinquante à ſoixante vers au plus.

ORPHISE.

Ah !

LE POETE.

Celle-ci, ſeulement, que le hazard me rappelle.

ORPHISE.

Eh ! de grace.

LE POETE, *déclamant avec enthouſiaſme.*

Aveugle ambition, cruelle politique....

ORPHISE.

Treve aux citations, je vous en prie, Monſieur du Volcan ; elles m'ennuyent à périr.

ARISTE.

A ce que je peux comprendre, Monſieur, votre piece était un chef-d'œuvre : qui peut donc l'avoir fait ſiffler ?

LE POETE, *très-vivement.*

La cabale ; car avec du mérite on a des flots d'ennemis : le mauvais goût ; on ne veut plus aujourd'hui que des miſeres, des brochures, des ſauts périlleux, de vils bouffons, de ridicules ariettes, & c'eſt ce qui déshonore la nation : le

valent pas leurs rôles, qui ont joué fau
bout à l'autre de la piece : une Actrice, fu
à qui j'avais refusé de faire une Épigramm
tre sa rivale, & qui ne m'a jamais pardo
l'avoir surprise dans son négligé. Mais je m
d'avoir imaginé un moyen de contenter l
blic, malgré qu'il en ait.

ARISTE.

Vous cesserez d'écrire, peut-être?

LE POETE.

Je l'avais résolu d'abord par dépit ; ma
ne se dérobe pas à l'impulsion du génie.
remarqué qu'il est difficile que le Françoi
mire long-tems, sans qu'il lui prenne env
rire. Il en saisit l'occasion avec une avidit
prouve bien que c'est son goût dominant. I
serve cependant quelque sensibilité pou
beautés vraiment touchantes : j'imagine de

ORPHISE.

Des Comédies qui fassent pleurer!

ARISTE.

Vous n'y pensez pas, Monsieur du Volcan!

LE POETE.

Et! oui, Madame, oui des Comédies. Cela vous paraît singulier! tant mieux, c'est un présage de réussite: aussi-bien, ne voyez-vous pas que Moliere ennuie, c'est qu'il est trop uniforme; il faut toujours rire avec lui; mais par le mélange que j'invente, on aura de plus le plaisir d'être attendri.

ORPHISE.

J'entends; vous voulez parler de ces pieces naïves, qui peuvent affecter le cœur par des peintures délicates & gracieuses....

LE POETE.

Non, Madame, non. Il n'y a pas le mot pour rire dans ces Comédies-là. Je veux bien qu'il y ait de l'intérêt dans les miennes; mais j'y veux de plus de bonnes plaisanteries, des Paysans, des Valets, des Crispins même, & je vous réponds que cela prendra.

ORPHISE, *ironiquement.*

Véritablement cette idée commence à me paraître très-comique.

..., quelques portraits pla
riginaux qui n'existent pas; des lieux c
de morale mis en rimes; voilà de quoi
la réputation d'un génie du premier ordr
savoir se placer que d'imaginer une r
comme celle-là, & je conçois que ce ge
phibie peut devenir très-plaisant.

LE POETE.

Je brûle d'en être à l'essai. J'avais
songé à relever l'Opéra; mais les Musici
le Public s'accoutument à se passer de p
Adieu, Madame, je ne me suis jamais se
magination si brillante.

SCENE III.

ORPHISE, ARISTE,

ARISTE.

ORPHISE.

Parlez bas, Ariſte, je vois une perſonne qui ne vous pardonnerait jamais d'avoir trouvé Monſieur du Volcan ridicule.

ARISTE.

Cette femme qui vient à nous, & qui, ſi je ne me trompe, cache encore des prétentions ſous cette phyſionomie prude?

ORPHISE.

Elle-même; c'eſt la douairiere de nos femmes beaux-eſprits.

ARISTE.

De nos femmes beaux-eſprits?

ORPHISE.

Du moins elle a droit de paſſer pour telle. Phyſique, Géométrie, Beaux-Arts, tout eſt de ſon reſſort; & nous avons d'elle un Traité des forces mouvantes.

ARISTE.

Elle lit; apparemment elle étudie ſon livre?

ORPHISE.

Cela pourrait bien être; car, entre nous, je me défie beaucoup de ces femmes à ſciences profondes. Celle-ci d'ailleurs eſt ſi journaliere, qu'on la trouve, tour-à-tour, ingénieuſe, ou ſotte, ſelon les perſonnes qu'elle a vues la veille.

lle approche.

SCENE IV

LA FEMME SAVANTE, O
ARISTE.

LA FEMME SAVAN

PArdon, Madame; je croyois vo
ſeule; je crains d'être importune... je

ORPHISE.

Non, Madame. Une perſonne de
rite ne peut jamais être de trop. Je
larmée que de la diverſion que nous
faire à vos ſavantes méditations. Tou
mens ſont ſi précieux!

LA FEMME SAVAN

Oh! point du tout.

Préjugés ridicules, puisés dans u
de l'autre siecle! Les Savans de nos j
bien différemment. Ils sont convenu
en tout au jugement des femmes, &
une légere preuve des progrès de l'esp
phique, dont s'honore la nation. C'e
ce que démontra parfaitement, il y
jours, Monsieur du Volcan, dans un
je présidais. Il faut convenir que c'est u
admirable que ce Monsieur du Volcan
persuadé de cette vérité qu'il ne don
la plus petite brochure sans m'avoir co
est vrai que je lui communique aussi m
ges, & il en est toujours si content! si

ARISTE.

Et ses vers, sans doute, vous paraî
jours les plus beaux du monde?

LA FEMME SAVANTE

Je n'en faisis pas toujours la pensée

... bourgeoises qui s'occupent
ſertations de Grammaire. Cet homme
nulle idée du haut Comique, & je ſa
à nos Auteurs d'avoir abandonné ſo
Mais je crains de me faire attendre. Ad
dame.

SCENE V.

ORPHISE, ARISTE

ARISTE.

UN pédant, même en rabat, eſt à
un étrange animal; mais un pédant en
tes confond toutes mes idées! c'eſt un
ridicule ſi biſarre, qu'à peine je l'a
poſſible.

ORPHISE

ans. Avant que les ſciences paraiſſent un beſoin, il faut que les moyens de plaire ſoient bien épuiſés, & là-deſſus on ne s'en tient pas ordinairement à la premiere expérience.

SCENE VI.

LE FINANCIER *important*, ORPHISE, ARISTE.

LE FINANCIER, *entrant avec précipitation, & s'annonçant par l'étourderie.*

EH! bon jour, charmante Orphiſe; je ſuis comblé de vous rencontrer. J'ai les plus jolis bijoux du monde à vous faire voir. En vérité, ce *George* * eſt divin, ſublime, eſſentiel à l'État. Tout ce qui ſort de ſes mains eſt d'une élégance qui enchante. Je lui dois près de vingt mille écus.... Que dites-vous de cette bague?

ORPHISE.

Le travail en eſt ſurprenant.

---

* Fameux Bijoutier, & très-honnête homme.

[redacted]

LE FINANCIER, *d'un ton qui veut être Petit-Maître.*

Mais, peut-être, ai-je commis une indiſcrétion? Vous pouviez être en affaire, & je ſuis déſeſpéré quand je dérange. (*A Ariſte.*) N'admirez-vous pas l'émail de cette boëte, Monſieur; les facettes de ce diamant? Je crois cependant m'appercevoir qu'il eſt un peu louche. (*A Orphiſe.*) Qui eſt cet homme-là?

ORPHISE, *au Financier.*

C'eſt un de mes amis, Monſieur Liſidor; homme de goût, de bonne compagnie.

LE FINANCIER.

Connaiſſeur, par conſéquent? Tant mieux. Je veux que Monſieur juge de toutes mes emplettes. C'eſt mon faible à moi que les gens de goût; ceux, ſurtout, qui ont l'Epigramme leſte. Vous ſavez, Madame, que je me pique un peu d'y réuſſir. J'ai chez moi deux ou trois Poëtes, ſur leſquels je tire à bout portant, & que je paye exprès pour ſe déchirer les uns les autres. Mon cuiſinier me les a fait connaître. Vous ſavez, Madame, que c'eſt un homme divin que ce cuiſinier-là! je veux que Monſieur en décide, & je me flatte que ce ſoir...

ARISTE.

J'avoue que la déciſion eſt intéreſſante ; mais...

LE FINANCIER, *ſans attendre de réponſe.*

Ce ſera dans ma petite maiſon. Vous la connaiſſez, Madame, n'en rougiſſez pas. Plus d'une femme de la Cour, ſi j'étais indiſcret... Mais on ſe doit des égards à ſoi-même. Je veux voir un peu Monſieur en priſe avec mes Poëtes. Je lui détacherai l'invulnérable *Capraro*, cela ſera plaiſant. Je prétends auſſi qu'il voye ma bibliotheque. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un Relieur comme le mien : il faut qu'il ait employé chez moi tout le maroquin du Levant ; mais c'eſt ſon travail dont il faut juger. Des filets, des bordures d'un goût qui étonne ! En vérité, ce n'eſt qu'à regret que j'ouvre mes Livres.

ORPHISE.

C'eſt en faire un très-bon uſage.

LE FINANCIER.

Vous riez, Madame ? Mais vous avez tort, & d'honneur ! vous en ſerez enchantée vous-même. A propos, j'ai fait l'acquiſition du plus joli ſujet du monde. Une Cantatrice Italienne qui n'entend pas encore le Français, & qui le chante à miracles ! C'eſt une Divinité que

[redacted]

cette fille-là. Elle ſe nomme la Signora Olympia, & réellement, on eſt dans l'Olympe quand on l'entend. Nous nous ſommes arrangés d'hier au ſoir. Elle ſera du ſoupé, Monſieur; & vous auſſi, Madame. (*En bâillant.*) Convenez que nous nous amuſerons prodigieuſement.

ORPHISE.

Non, Monſieur Liſidor, c'eſt chez moi que l'on ſoupe ce ſoir, & je compte donner un Bal. Vous y figurerez ſans doute?

LE FINANCIER.

Un Bal! Mais c'eſt où je triomphe. De ſon aveu, Marcel * n'a pas fait de meilleur éleve que moi. Un Bal! (*Il bat un entrechat.*) Vous m'y verrez, Madame, ſous un déguiſement d'une eſpece neuve, dont l'idée m'appartient, & qui, le Carnaval dernier, me réuſſit à faire envie. La *Duchapt* **, vaincue dans ſa propre ſcience, eſt venue me demander des modeles. C'eſt par moi que la Finance a commencé, dans les choſes de goût, à prendre inſenſiblement le pas ſur la Cour; & c'eſt une juſtice

* Fameux Maître à danſer qui attachait à ſon métier autant d'importance que celui du *Bourgeois Gentilhomme*.

** Marchande de modes très-connue.

que doit me rendre publiquement un de mes Poëtes dans ſa premiere Dédicace.

ARISTE.

Eh ! oui, voilà ce qui s'appelle du goût. Mais pourquoi ne pas me prévenir auſſi que Monſieur était Financier ? Qui diable l'eût jamais deviné !

ORPHISE.

Et comment vous repréſentiez-vous donc un homme de finance ?

ARISTE.

Je l'avouerai : ſur le préjugé que les faveurs de la fortune ſont ordinairement très-gratuites ; qu'elle eſt d'ailleurs preſque toujours ſuivie de la flatterie qui la careſſe, & de l'ignorance, fille du luxe & de l'oiſiveté, j'enviſageais ces Meſſieurs en gros, comme des êtres néceſſairement maſſifs, lourds, épais, n'exiſtant qu'en eſtomac, enſevelis dans un volume de matiere groteſquement taillée....

ORPHISE.

Eh ! fi donc, Ariſte, vous ne connaiſſez que la vieille finance.

LE FINANCIER.

Il eſt vrai que le portrait de Monſieur eſt d'une décrépitude !... il faut qu'il ſache ſon *Turcaret* par cœur.

ARISTE.

Oh! voilà de l'Epigramme, Monsieur Lisidor! Eh! bien, je réformerai mes idées; & je conçois à présent que mon premier portrait n'était pas assez ridicule pour être ressemblant.

LE FINANCIER, *un peu déconcerté, tirant sa montre.*

Adieu, Madame; voici l'heure des Boulevards, & je dois au Public le spectacle d'une caleche d'un nouveau genre, attelée de six chevaux Anglais, uniques dans leur espece. C'est ma passion que de mener. Nos plus habiles cochers, nos jeunes Seigneurs mêmes, ne me le disputeraient pas.

SCENE VII.

ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

EH! bien, Ariste, votre pénétration était en défaut.

ARISTE.

Je ne m'attendais pas, je vous l'avoue, à ce personnage de sous-Seigneur. Quel alliage, quelle métamorphose!... Mais quelqu'un vient.

ORPHISE.

C'est un homme d'un genre si nouveau dans la société, que je n'ai pas encore eu le tems de l'approfondir.

SCENE VIII*.

LE PHILOSOPHE, ORPHISE, ARISTE.

LE PHILOSOPHE.

VOus voyez, Madame, un homme déses-péré. La situation où je me trouve exige les remedes les plus prompts, & je crains de ne pouvoir en sortir sans un secours surnaturel.

---

* Voici la Scene qui attira sur l'Auteur la premiere persécution qu'il ait éprouvée. Si l'on veut bien considérer que le Philosophe qu'on crut y reconnaître, avait affiché le plus profond mépris pour notre Musique, pour les Arts, pour les Grands en particulier, pour l'espece humaine en général, & qu'il n'avait jamais employé ses rares talens qu'à renverser toutes les notions communes; si l'on veut bien se souvenir qu'il avait déclaré la guerre ouverte entre le public & lui, en disant » qu'il » ne s'était jamais proposé que de se plaire à lui-même » dans ses ouvrages, & que personne ne savait mieux que » lui comment ils devaient être faits pour remplir cet

ORPHISE.

Eh! de quoi vous plaignez-vous donc, Monsieur?

LE PHILOSOPHE.

D'être devenu Philosophe, Madame.

ORPHISE.

Comment! d'être devenu Philosophe? Mais en effet c'est la maladie épidémique: jamais on ne vit tant de Philosophes.

ARISTE.

Vous me surprenez, Monsieur. Quoi! vous avez du regret d'être Philosophe?

LE PHILOSOPHE.

Oui, & mon malheur veut que je ne puisse plus m'en dédire.

» objet; » enfin si l'on se rappelle encore que cet homme singulier, sa Misantropie amere, ses paradoxes insultans avaient été plus d'une fois livrés au ridicule sur les Théatres de Paris, alors on pourra juger si le badinage de cette scene passait les bornes de la vraie Comédie, & s'il convenait, en faveur d'un homme qui n'a rien ménagé, de persécuter l'Auteur avec tant de violence. Plus occupé de ses travaux littéraires, lorsqu'il donna cette piece, que de la foule d'écrits philosophiques dont on était inondé, il ne prévoyait gueres que pour se défendre, il serait un jour dans la malheureuse nécessité de les lire.

ORPHISE.

Je n'y conçois rien ; mais ne vous tromperiez-vous pas, Monſieur ? êtes-vous bien ſûr d'être Philoſophe ?

LE PHILOSOPHE.

Ah ! ſi je le ſuis ? s'il ne faut que faire mes preuves, Madame, il me ſera facile de vous perſuader. Premiérement, j'ai donné quelques ouvrages au Public, & tandis qu'on voit tant d'Auteurs qui rougiſſent de leur nom, parce qu'ils ne le trouvent pas aſſez noble, j'ai eu le courage d'afficher le mien, & d'apprendre à qui l'a voulu que je m'appelle Blaiſe-Gille-Antoine, le Coſmopolite.

ORPHISE.

Blaiſe-Gille-Antoine ! il faut en effet de la philoſophie pour porter un nom comme celui-là.

ARISTE.

Paſſons à la ſeconde preuve.

LE PHILOSOPHE.

J'ai fait des Préfaces où j'ai dit tout naturellement au Public que je me moquais de lui.

ARISTE.

Et ſans doute il vous l'a bien rendu ?

LE PHILOSOPHE.

Il m'a sifflé; mais j'ai dit que j'en étais bien aise.

ORPHISE.

Voilà une modération tout-à-fait philosophique.

LE PHILOSOPHE.

Ah ! Madame, vous n'êtes pas encore au bout. J'ai publié que ce que tous les hommes avaient estimé jusqu'à présent, n'avait servi qu'à les rendre fripons, & que, tout calcul fait, il valait mieux parier pour la probité d'un sot que pour celle d'un homme d'esprit.

ARISTE.

Vous seriez la preuve du contraire ; mais pourquoi, Monsieur Blaise-Gille-Antoine, avez-vous débité toutes ces gentillesses-là ?

LE PHILOSOPHE.

Parce que je voulais être Philosophe.

ARISTE.

Et vous n'avez pas trouvé d'autres moyens ?

LE PHILOSOPHE.

J'aurais tort de m'en plaindre ; on ne me connaissait pas : depuis ce tems-là chacun me montre au doigt, & je doute fort que Diogene ait fait plus de bruit chez les Athéniens.

moins encore que je ne l'ai fait,
miliariser le Public avec mes manie
lité avec laquelle je me suis fait
m'a séduit, & il y a bien autant de
me prend aujourd'hui pour un fou,
avoit autrefois qui me prenait pour

ORPHISE.

Ah! Monsieur le Philosophe, vous
à la considération?

LE PHILOSOPH

Pour l'honneur de la Philosophie,

ORPHISE.

Eh bien, Monsieur Blaise-Gille-A
Cosmopolite, il faut que la vraie p
vous console & que vous reveniez tou
lement à vous reconcilier avec le sens

LE PHILOSOPH

Et! quel avantage trouverais-je à per
me tout le monde?

LE PHILOSOPHE.

Non, Monsieur, non. Je ne compromettrai pas ainsi l'honneur de la philosophie; & puisque vous n'avez rien de mieux à me conseiller, je vais m'égayer dans quelque brochure nouvelle aux dépens de la Nation, de la Noblesse, & de l'Académie Royale de Musique.

(Il sort en chantant.)

Quand on sait aimer & plaire,
A-t-on besoin d'autre bien?

ORPHISE.

Vous allez achever de désabuser le Public sur votre compte, & peut-être y réussirez-vous assez bien pour vous corriger.

SCENE IX.

ORPHISE, ARISTE.

ARISTE.

VOilà des Philosophes dont je n'aurois jamais imaginé l'espece; mais je crois appercevoir Luscinde.

ORPHISE.

C'est elle-même.

SCENE X.

LUSCINDE, ORPHISE, ARISTE.

ORPHISE.

Comment! ma chere Luscinde! ceci devient sérieux. De la langueur, des yeux chargés, une physionomie abattue, un négligé de convalescente. Voilà qui devient respectable, & si je ne m'étais arrangée pour être gaye toute la journée, j'aurais toutes les peines du monde à ne pas m'affliger avec vous. L'intérêt a déja gagné le cœur d'Ariste! mais il a beau faire, l'exemple n'opérera pas sur moi. Lindor serait trop flatté s'il était témoin de ce petit désordre, & s'il est dans son tort, comme je le pense, il ne mérite pas de déranger nos plaisirs.

LUSCINDE.

Ah! s'il est dans son tort, Madame? Quel souvenir me rappellez-vous!

ARISTE.

Ce ton sérieux va mal avec tant d'attraits. Un caprice, une fausse apparence, peut-être, a pu vous donner des soupçons contre votre amant. Rendez-vous justice, belle Luscinde, vos charmes vous défendent de le croire infidele.

ORPHISE.

ORPHISE.

Ma chere Luscinde, un moment de treve à vos douleurs. Ceci ne finira pas aussi mal que vous le pensez : fiez-vous à mon expérience. J'apperçois quelqu'un qui peut faire diversion à votre tristesse ; gardez-vous de vous laisser deviner. J'exige, au contraire, que vous vous fassiez quelque violence pour prendre part à nos amusemens. Je veux vous le faire connaître, Ariste ; il approche, c'est mon Médecin.

ARISTE.

Un Médecin ? Je ne m'en serais pas douté.

SCENE XI.

UN MÉDECIN *du bel air*, ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

AH ! bon jour, cher petit Docteur, vous êtes charmant d'être venu. Je vous demande, Ariste, votre confiance pour Monsieur.

ARISTE.

Monsieur est un éleve d'Hypocrate ?

LE MÉDECIN, *d'un ton précieux.*

Je suis Médecin, Monsieur ; je sais qu'Hypo-

crate était un fort bon-homme, plein de bon ſens, & voilà tout.

ARISTE.

On me l'avait peint comme un Philoſophe reſpectable, dont les mœurs étaient ſimples, & qui guériſſait.

LE MÉDECIN.

Il guériſſait, oui; mais ſi *mauſſadement!*

ORPHISE.

Comment?

LE MÉDECIN.

Mais, oui, ſans doute; y a-t-il rien, par exemple, de plus ridicule, de plus inſupportable que ſon *eau blanche?* J'oſe à peine en prononcer le nom. Quel triſte régime pour les malades!

ORPHISE.

Mais s'ils s'en portaient mieux?

LE MÉDECIN.

C'eſt au moins ſe bien porter, d'une façon très-malhonnête. Le bon-homme allait fort terre à terre. Il en était encore aux ſeules maladies du corps : pour nous, nous avons ſauté, par-deſſus tout cela, aux maladies de l'eſprit.

ARISTE.

Aux maladies de l'eſprit? c'eſt avoir fait du

chemin ; mais j'interromps l'histoire d'Hypocrate.

LE MÉDECIN.

C'est pitié de voir combien il se donnait de peine pour observer les maladies ! A ce métier, il eût fait ici très-mauvaise figure : il y perdait un tems infini.

ORPHISE.

Appellez-vous cela perdre son tems pour un Médecin ? Eh ! que faites-vous donc, Messieurs ?

LE MÉDECIN.

Nous, Madame ? nous voyons des malades : pour des maladies, c'est autre chose.

ORPHISE.

Et quelle différence faites-vous entre voir des malades & des maladies ?

LE MÉDECIN.

Oh ! je vous réponds qu'il y en a une très-grande pour le malade & pour le Médecin. Mais, (*montrant Luscinde.*) Mademoiselle pourra vous faire juger de la différence. Cet air abattu, ce négligé annoncent sûrement quelque indisposition.

ORPHISE, *bas à Luscinde.*

N'allez pas le contredire. (*Haut.*)

... Demoiselle ? Av...
fionomie fi intéreffante, peut-on ...

LUSCINDE, *emba...*

Monfieur....

ORPHISE, *avec viv...*

C'eft fon eftomac dont elle fe p... *à Lufcinde.*) Prêtez-vous donc à f...

LE MÉDECIN...

C'eft une petite *tracafferie* que ce... n'eft pas fans doute fort ancienne ?

LUSCINDE.

Depuis deux mois, elle me tourn...

LE MÉDECIN.

Deux mois ! voilà qui eft d'une o... *choquante.* Il y a comme cela des ... qui ont des *fantaifies.* Apparemmen... n'avez qu'un *extrait d'appétit ?*

LUSCINDE...

LUSCINDE.

Jamais.

LE MÉDECIN.

La tête ne *vous dit rien ?* Point de *disparates ?*

LUSCINDE.

Mais, ne me dit rien.....Je n'y ressens point de mal.

LE MÉDECIN.

Quoi ! rien de tout cela ?

LUSCINDE.

Rien absolument.

LE MÉDECIN.

Je l'avais précisément deviné. J'ai le coup d'œil d'une justesse !... Vapeurs que cela.

LUSCINDE.

Comment ! des vapeurs !

LE MÉDECIN, *d'un ton capable, mais toujours précieux.*

Le terme vous choque ! C'est plus honnêtement, l'esprit éthéré, le fluide nerveux, devenu de nos jours électrique, qui vous cause des gripemens de nerfs, des agacemens, des mouvemens spasmodiques...

ORPHISE.

Il est savant, du moins le petit Docteur!

liqueur anodine....

LUSCINDE, *avec impati*

Eh! Monsieur, je suis nourrie de to

LE MÉDECIN.

Ceci deviendrait sérieux; voyons *lui tâte le poulx.*) Oh! oh! il y a *quence* dans ce poulx-là. Mais la nu vous le *sommeil doré*?

LUSCINDE.

Le sommeil doré? Il me semble q pose fort bien.

ORPHISE.

Le sommeil doré! c'est qu'il est cl avec ces petites phrases! je ne conna sonne qui parle comme lui. Le sommei

ARISTE.

Effectivement, les malades de Monsie vent mourir le plus gaîment d...

té, cela ſe lit avec autant de plaiſir qu'un joli Madrigal. Mais revenons à la malade.

LE MÉDECIN.

Tout bien peſé, je croirais à propos qu'elle ſe fit *éventer* la veine. (*A Luſcinde.* N'auriez-vous pas ceci *météoriſé* ?

(*Il approche ſa main en minaudant ſous l'eſtomac de Luſcinde.*)

LUSCINDE.

Météoriſé ? Je ne vous entends pas.

LE MÉDECIN.

Oui, météoriſé, votre poulx l'indique, & votre maladie m'eût donné le change, ſi la *Pneumatopatologie*, découverte de nos jours, ne me marquoit la route que je dois ſuivre : prenez donc du *miel aërien*, des *ſiliques Égiptiaques....*

ORPHISE.

Voilà des remedes que je ne me rappelle pas d'avoir entendu nommer.

LE MÉDECIN.

Ce ſont de nouveaux mots que nous avons réſolu d'adopter, pour nous exprimer avec plus de décence. Le miel aërien, c'eſt de la manne : les ſiliques Égyptiaques, de la Caſſe. Les Apothicaires ſont prévenus,

médecine sur un ton d'élégance, q
plus de prise au ridicule.

ORPHISE.

Vous en êtes la preuve. Actue
suis au fait de la différence qu'il y a
un malade & une maladie. Ici vo
la malade, & même de très-près; p
ladie....

LE MÉDECIN.

J'avoue que je l'ai un peu *tirée*
Il y a cependant beaucoup de vrai
que ce ne sont que des vapeurs. (
sa montre.) Comment! déjà six he
cent visites encore à faire avant la nu
que je vole au Marais, chez la Prési
lise : c'est aujourd'hui son jour de mig
m'attend à une consultation au Fa
pour tâcher de faire dormir une jeun
se, dont l'insomnie a tenu bon cam

& qui m'a recommandé la ſanté d'un jeune Abbé, qui garde l'*incognito* chez elle depuis ſix ſemaines. En vérité, je ſuis excédé, je n'ai pas un moment à moi, & je ne conçois pas comment nos vieux Médecins pouvaient ſe paſſer d'équipage. Adieu, Madame; & vous, Mademoiſelle, obſervez le régime que je vous ai preſcrit.

SCENE XII.

ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

CE n'eſt point là le Médecin qu'il vous faut, ma chere Luſcinde. Mais je vois Lindor. Quand on ne s'évite pas plus que cela, on n'eſt pas loin de ſe rapprocher.

LUSCINDE.

Ciel! où fuirai-je?

[redacted]

SCENE XIII.

LINDOR, ORPHISE, LUSCINDE, ARISTE.

ORPHISE.

APprochez, Lindor, approchez. Nous parlions de vous, & nous avons un ſujet de querelle.

LINDOR, *d'un ton de dépit.*

Non, Madame, non; c'eſt une perfidie qui n'a point d'exemple, & vous aurez beau me parler en ſa faveur....

LUSCINDE, *piquée.*

En ma faveur, Monſieur! eh! qui vous dit que Madame en ait la moindre idée?

LINDOR.

Je ne doute pas, ingrate, du ſoin que vous aurez pris de prévenir ici tout le monde contre moi; mais j'aurai du moins la conſolation de publier une inconſtance qui vous.... déshonore, oui, qui vous déshonore : le terme eſt fort, je l'avoue; mais il eſt placé.

LUSCINDE.

Et moi, Monſieur, dans la crainte de m'abaiſſer à vous faire des reproches...

LINDOR, *vivement.*

A me faire des reproches ! à moi ? à l'amant le plus tendre, & le plus outragé ?

LUSCINDE.

Madame ne m'obligera pas à souffrir plus longtems votre humeur. Adieu, Monsieur, je vous laisse le champ libre ; je me retire.

LINDOR, *l'arrêtant.*

Vous voyez, Madame, qu'elle ne peut supporter ma présence ; c'est un témoin qui l'accuse, & une confusion que je veux bien encore lui épargner.

(*Il veut sortir.*)

ARISTE.

Non, Monsieur, vous ne nous échapperez pas : je suis bien aise de voir le dénouement de tout ceci.

LINDOR.

C'est vous, Luscinde, qui m'y forcez !

ORPHISE.

Expliquez-vous, je le veux.

LINDOR.

Vous le voulez, Madame ? eh ! bien, Luscinde, je ne vous reprocherai pas d'abord cette indolence de l'ame, cette froideur dont je me suis plaint mille fois. Je croyais, parce que

permis de douter de la vérité de
rence. Que dis-je, indifférence!
pas le mépris plus loin.

LUSCINDE, *à part, avec*

Le mépris! ah, ciel!

LINDOR, *avec fe*

Oui, le mépris: ne dissimulez pl
en, Madame. Je rends, en sa prése
dant un Bal entier, les soins les pl
à Cydalise. Je me fais violence pour l
choses les plus flatteuses & les plu
de maniere que Luscinde les entend
bien aise d'éprouver enfin si ce cœur
vait peint si naturel & si vrai, répon
fet à tout l'amour dont je l'avais c
& l'insensible n'en perdit pas un m
gaîté! pas le moindre trouble! pas l'
la jalousie! est-ce ainsi que l'on aim

LUSCINDE, *naïv*

Vous avez donc beaucoup souffe

LINDOR.

Si j'ai souffert? Cruelle!

LUSCINDE.

Eh! bien, je souffrais aussi tandis parliez à Cydalise, & j'avais les m sons que vous pour cacher mon trou

LINDOR, *tendrement.*

Vous n'aimez donc pas Dorante, Lu

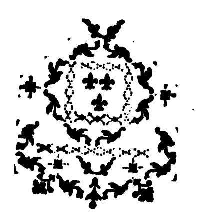
LUSCINDE.

Non; mais je sens que je devrais v Je voulus me venger d'une épreuve q méritais point, & que je prenais pour fidie. Ce n'était pas de vous que je de prendre à me faire une violence si cru

LINDOR, *pénétré.*

Vous n'aim...

Fin de la Comédie.





MÉMOIRES

POUR SERVIR A UNE ÉPOQUE

De notre Hiſtoire Littéraire.

CEtte Piece, jouée devant le Roi de Pologne par ſon ordre, & approuvée par le Magiſtrat chargé de la police, venait à peine d'être repréſentée, lorſqu'il parut contre l'Auteur un Mémoire adreſſé au Roi lui-même, par lequel on lui demandait vengeance de cette Comédie, comme d'un *attentat* commis en ſa préſence.

Rien ne contribuera mieux que ce Mémoire, à caractériſer l'eſprit qui régnait alors, & c'eſt un monument qui peut ſervir à l'Hiſtoire Littéraire de notre ſiecle.

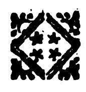
L'enthouſiaſme de la nouvelle philoſophie était porté ſi loin, que l'on traitait de crime irrémiſſible la plus légere plaiſanterie que l'on pût ſe permettre ſur aucun de ſes adeptes. L'intolérance la plus cruelle allait s'établir par des gens qui ſont profeſſion, en qualité de Philoſophes, de condamner toute perſécution.

...imitaient, sans y prendre garde,
du XVI siecle : tant il est vrai qu[...]
parti reproduit, dans tous les âges,
scenes d'aveuglement & de ridicule. [...]
siasme de philosophie est, à la v[...]
tombé ; mais il a subsisté plus long[...]
n'aurait pu l'imaginer, chez une [...]
lante, à qui l'agrément est plus natu[...]
manie du raisonnement, qui est une [...]
te, & quelquefois dangereuse *.

Par une de ces contradictions qui
au premier coup d'œil, l'auteur de ce[...]
Mémoire contre la piece que l'on [...]
sire, est un homme généralement e[...]
ses mœurs douces, par les graces de[...]
prit, enfin par l'étendue de ses conna[...]
qui lui mériteraient la considération p[...]
quand elle ne lui serait pas dûe à b[...]
d'autres titres. Mais ceux qui se rapp[...]

---

quelle était alors la fermentation générale en faveur de la nouvelle philoſophie ; ceux qui ſe ſouviennent de l'emphaſe avec laquelle certains écrivains parlaient d'eux-mêmes & de leurs ouvrages ; ceux qui connaiſſent l'aſcendant que prennent inſenſiblement ſur nous les ſociétés dans leſquelles nous vivons ; ceux qui ſavent, en un mot, que tout eſt échange dans le monde ; que les ſociétés particulieres ne placent leur eſtime qu'en raiſon des louanges qu'on leur rend, & du degré d'empire qu'elles uſurpent ſur les perſonnes qui ont la bonne foi de s'y livrer ; ceux-là, dis-je, ſeront moins étonnés qu'un homme de beaucoup d'eſprit, animé par les paſſions de pluſieurs autres, ait pu écrire l'ouvrage violent que l'on va mettre ſous les yeux du public.



[redacted]

MÉMOIRE
DE M. LE COMTE DE TRESSAN
AU ROI DE POLOGNE.

SIRE,

Pluſieurs Lettres que j'ai reçues de Paris, me déterminent à renouveller à Votre Majeſté les mêmes plaintes que je lui ai déjà portées contre la Comédie qu'on oſe jouer en ſa préſence. Ceux qui ſont aujourd'hui à la tête des Lettres, de l'aveu de tous les gens qui penſent, regardent comme un attentat d'avoir eſſayé de tourner en ridicule un Citoyen généralement eſtimé. Ce Citoyen, SIRE, eſt ſûr de l'immortalité par l'honneur inſigne qu'il a reçu, lorſqu'un grand Roi a daigné combattre ſes opinions *. Quelle bonté, quelle politeſſe, quel agrément Votre Majeſté n'a-t-elle pas répandu dans ſa critique? Tout annonce, dans

* Le Roi de Pologne a écrit contre le fameux diſcours du Citoyen de Géneve ſur les Arts & les Sciences.

tuts ſi ſages, & prononcés par la bouche de Votre Majeſté.

Je la ſupplie, en conſéquence, de me permettre de dénoncer l'ouvrage de M. Paliſſot à la Société Royale de Lorraine, & de lui demander un jugement auſſi public, que l'a été l'infraction à nos loix que cet Auteur vient de commettre. Jaloux de la gloire des établiſſemens de Votre Majeſté, & ſurtout de celui auquel elle m'a fait l'honneur de m'appeller; ami & admirateur d'une Société qui travaille à un ouvrage * preſque auſſi immortel que ceux de Votre Majeſté, je croirais me manquer à moi-même, ſi je ne demandais juſtice pour M. Rouſſeau.

En vain, SIRE, la Critique avec ſes attributs les plus odieux, oſe-t-elle ſe parer de l'Epigraphe :

Parcere perſonis, dicere de vitiis ** ;

Elle ne peut cacher ni retenir l'envie & le venin qui la ronge. Elle le répand avec fureur, ſur tous ceux qui portent de nouvelles richeſſes dans le tréſor des Sciences & des Lettres :

---

* Le Dictionnaire de l'Encyclopédie.

** Eh! qu'avait de commun M. Paliſſot avec l'Epigraphe de l'Année Littéraire?

AU ROI DE POLO

SIRE,

Dans la retraite où j'étois occu fier l'honneur que m'a fait Votre M acceptant l'hommage de mon histoir miers siecles de Rome * ; lorsque je sais qu'à la finir, & à tâcher de l plus digne de vous être présentée, j'a avec douleur que l'on vient d'adresser Majesté un Mémoire, contre un ouvrag autre espece, dans lequel je n'avais enc tre objet que sa gloire.

On m'accuse d'avoir compromis l' d'un Citoyen de Geneve, comme si j'a taqué sa probité, ou ses mœurs. On d'oublier que le même Citoyen, ou ses paradoxes singuliers que Votre M

combattus avec des raiſons, ont été plus d'une fois livrés au ridicule ſur les Théâtres de Paris.

C'eſt un Académicien, qui oſe prendre, contre un de vos Sujets, le parti d'un Étranger, qui n'eſt célebre que pour avoir écrit contre les Sciences, les Arts, & la *Société* Civile, & dont les ouvrages prouveraient que, depuis Auguſte juſqu'à vous, SIRE, tous les protecteurs des Arts ont été des ennemis de l'Humanité.

On veut feindre d'ignorer que ces traits de Comédie qui ne frappent que ſur le ridicule, ont été non-ſeulement permis de tout tems; mais qu'ils ſont même indiſpenſables dans ce genre d'ouvrages. J'oſe demander à Votre Majeſté, non pas des récompenſes; (le zele peut les mériter, & non les prévoir :) mais une juſtice; mais une marque de bonté, qui impoſe ſilence à mon accuſateur, & qui conſole un de vos Sujets perſécuté, pour avoir tenté d'ériger un faible monument à vos vertus.

*LE LIEUTENANT GÉ DE POLICE**

DE NANCY

Pour servir de Réponse à un Mémo au Roi de Pologne contre la Con le 26 Novembre. (Cette Lettre é à la précédente.)

ON m'adresse de Paris, Monsieur, tre attribuée à M. le Comte de Tr qu'il a, dit-on, adressée au Roi de I contre mon petit ouvrage.

Cet écrit où l'on affecte de traite belle une piece qui a passé sous les

* M. Thibault, depuis Conseiller d'Etat, & reur-Général de la Chambre des Comptes de I Il faisait pour la police de N...

de Rambouillet, auxquels préside
Princeſſe qui n'eut garde de s'e
que dans la même Comédie, Coti
furent joués ſous les noms de Tr
Vadius.

IL SAURAIT que feu M. le Duc
ſier ne rougiſſait point de ſe reconn
ques traits du *Miſanthrope*, & q
chef-d'œuvre, la plaiſanterie du *gra*
de Vicomte, qui s'amuſe à cracher da
pour faire des ronds, eût paru bien
elle n'eût tombé ſur perſonne.

IL SAURAIT que le *Tartuffe* reſſem
de gens, qu'il ſe trouva nombre d
qui le dénoncerent à Louis XIV,
ouvrage puniſſable; mais que ce M
les écouta pas.

IL SAURAIT que Bourſault fut nc
l'Impromptu de Verſailles, repréſe

Elle eût du buvetier emporté les fe

Il saurait que la *Métromani* que sur l'anecdote très-connue d' Bretagne, qui reçut de grands él les beaux esprits de son tems en nom de Mademoiselle de Malcrais sifflé par eux dès qu'il s'appella Maillard.

Il saurait que le Théâtre ent court, que plusieurs pieces de M. ne sont que des Vaudevilles, & part des portraits de Destouches, si de son *Médisant*, étaient des origi d'après nature, & dont quelques-un core vivans.

Il saurait que la Comédie de *M bulifte* était une satyre continuelle de la Motte, qui n'en était pas moi toyen digne d'égards.

tophane avait attaqué les mœurs d
j'ai fait précisément une exception
celles de M. Rousseau.

IL SAURAIT (s'il avait lu la vie
qu'à la probité près, qui peut être
parallele entre le Philosophe d'Ath
lui de Geneve, n'est guere mieux fo
vivait dans sa patrie, & s'appliqua
mer de vertueux Citoyens; il sauvait
un combat au jeune Alcibiade, & lu
même-tems le prix de la valeur; il
dans le grand art de l'administration
il n'écrivait ni contre les Sciences, ni
Musiciens, ni contre le peuple d'Athe
protégeait pas de bouffons, & recevait
teaux qu'on voulait bien lui donner.

IL SAURAIT qu'on ne doit pas s'ing
mander vengeance pour un homme
plaint point, & que M. Rousseau a dé

... de la singularité.

Voilà, comme vous le voyez, M
de choses que saurait un Académic
encore que l'on n'en impose pas fac
grand Prince, & qu'une Académie
dans un piege aussi grossier que celui
tendre à la Société Royale de Lorra

On a vu l'Académie Française ass
faire des observations judicieuses sur
l'a vu exclure de son corps l'Abbé de
qui avait eu le malheur de déplaire
nement; on l'a vu donner la même
un de ses * Membres qui s'était appr
vail de ses Confreres; mais on n'a jam
cadémie flétrir un ouvrage approuvé
ses Censeurs; représenté devant un Sou
ses ordres, & consacré par un juste él
vertus.

On rioit à Paris, lorsque la Lettre
nyme y courait, du degré de démence

riait de voir l'ennemi des Sciences & des Arts toujours protégé par des Académies, ou par des gens qui se disent Académiciens; mais on était indigné de l'affront fait à votre Société Littéraire, en lui proposant de flétrir un de vos compatriotes, appellé par le Roi à l'honneur d'être admis parmi vous; & cela, pour avoir joué dans une Comédie quelques ridicules d'un Citoyen de Geneve

Il est donc bien sûr, Monsieur, qu'un pareil piege ne vous a point été tendu par la personne estimable dont on a usurpé le nom. Lorsque vous me fites l'honneur de m'inscrire dans vos fastes, M. le Comte de Tressan fut le premier qui m'en félicita par écrit, & je conserve encore ces marques de son attention avec reconnaissance. Il faut espérer qu'un jour tout ce mystere s'éclaircira.

J'ai l'honneur d'être, &c.

D'Aix en Provence ce 28 Janvier 1758.

P. S. Il m'est revenu que l'on m'accusait encore d'avoir voulu jetter du ridicule sur une femme respectable, morte depuis long-tems, & que je regrette avec toute l'Europe. Je croirais, même en la nommant, me rendre complice de l'injustice qu'on lui fait.

Je proteste que je n'ai jamais eu l'honneur de

véritablement savante, & qui n'av
les sciences, comme une ressource de
& du désœuvrement.

Peut-être quelque autre personne à
trait eût mieux ressemblé, s'est-elle
faire l'application, pour en éviter un
plus naturelle.

Ce n'était pas dans une Province
moire de cette femme célebre est si ju
vénération, que j'aurais essayé de la pe
de si fausses couleurs. Je ne suis point
troubler la cendre des morts. Je n'aura
même une pareille noirceur possible,
voyais un exemple dans ceux qui, pa
plication si odieuse, font en effet un lib
condamnable contre la mémoire d'une
qui a fait tant d'honneur à son sexe.

Je me souviens que, lorsqu'on donn
médie du *Méchant*, quelques personnes
raient dû servir de modele à la piece, aff

un peu plus mal : je me conſolerais ſi j'avais fait *le Méchant.*

Monſieur le Chevalier de Solignac, Secrétaire des Commandemens du Roi de Pologne, écrivit à M. Paliſſot de la part de ce Prince, que Sa Majeſté était fort revenue des mauvaiſes impreſſions qu'on lui avait données contre la Comédie repréſentée devant elle ; qu'elle avait eu la complaiſance d'entendre d'un bout à l'autre la lecture de l'apologie de cette piece ; qu'enfin M. Paliſſot devait connaître, par la façon dont le Roi en avait agi à ſon égard, l'eſtime que Sa Majeſté avait pour lui, & dont elle eſpérait qu'il tâcherait toujours de mériter la continuation. Cette Lettre eſt du 26 Janvier 1756.

L'Auteur conſolé par ce témoignage de la bonté du Roi, fit à M. le Chevalier de Solignac la Réponſe ſuivante :

Je vous ſupplie, Monſieur, de vouloir bien témoigner au Roi toute ma reconnaiſſance. Je ne pouvais craindre dans le monde que le malheur de lui déplaire, & je ſerais éternellement à l'abri de cette crainte, ſi mon cœur oſait lui marquer tous les ſentimens dont il eſt pénétré pour

En vérité, Monsieur, voilà une
étrange. Cette haine pour les Co
malheureusement, n'ont déjà que
ré, annonce un amour-propre d'
bien extraordinaire.

Cette persécution me rappelle
de la Fare :

Ah! si ce peuple important,
Qui semble avoir peur de rire,
Méritait moins la satyre,
Il ne la craindrait pas tant.

Il est vrai que l'amitié & les su
homme comme vous, me consol
bien d'autres disgraces.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 20 Févr

On voit que le Roi de Pologne
bonté de s'expliquer ouvertement si

nage de Philoſophe, il affectait de déſavouer le zele de ſes amis, & juſtifiait lui-même M. Paliſſot. Cette Lettre vint, à la vérité, un peu tard; mais c'était du moins donner un dénouement ingénieux à une perſécution qui commençait à indiſpoſer les honnêtes gens. Voici la piece dont on garantit l'authenticité.



A M....

JE vous honorais, Monsieur, con
faisons tous ; il m'est doux de joind
connaissance à l'estime, & je remerc
lontiers M. Palissot de m'avoir proc
y songer, des témoignages de votre l
me permettent de vous en donner de
pect. Si cet Auteur a manqué à celui
vait, & que doit toute la terre au Pri
voulait amuser, qui plus que moi doit
ver inexcusable? Mais si tout son c
d'avoir exposé mes ridicules, c'est le
Théâtre; je ne vois rien en cela de
hensible pour l'honnête homme, &
pour l'Auteur le mérite d'avoir su ch
sujet très-riche. Je vous prie donc, Mo
de ne pas écouter là-dessus le zele que
tié & la générosité inspirent à M. d

la diſgrace du Roi de Pologne & la vôtre, &c.

M. Paliſſot n'apprit que par cette Lettre que M. d'Alembert avait eu part à cette querelle. On lui confirma bientôt cette nouvelle affligeante en lui envoyant la copie d'une Lettre de M. d'Alembert lui-même, & cette copie eſt encore entre ſes mains. Il ne diſſimule pas qu'il en fut extrêmement affecté ; il ſentait qu'il allait être dans la dure néceſſité de ſe défendre contre un homme d'une réputation diſtinguée.

Si M. Paliſſot eut alors des motifs de conſolation, c'eſt qu'il regarda la Lettre de M. d'Alembert comme un de ces torts que l'amitié fait quelquefois contracter aux ames honnêtes ; c'eſt que n'étant pas connu de lui, même de vûe, il pouvait ſe flatter que, s'il avait eu cet avantage, il eût inſpiré à M. d'Alembert d'autres ſentimens : mais ce qui ſert à le conſoler ſurtout, c'eſt que ſa ſenſibilité ne l'a jamais emporté juſqu'au point de ſe manquer à lui-même, en ne rendant pas une entiere juſtice aux talens de cet homme célebre.

TEl était, en 1756, l'esprit d'
qui n'avait pas encore éprouvé de
mais enfin le tems des humiliatio
pour elle. Dès cette année là même
tites Lettres sur de grands Philosop
rent, & le Public, qui finit tou
s'indigner contre les persécuteurs,
çait à ouvrir les yeux, lorsque la Con
Philosophes, représentée avec un conc
digieux, en 1760, amena cette révol
douloureuse pour leur orgueil, qui les
jouet de la Nation, dont il s'étaient
devenir les tyrans.

De tous les suffrages qui s'élevoie
en faveur de cette Comédie, le plu
tendu, & le plus flatteur, peut-être, f
de M. le Comte de Tressan lui-même. L
suivante, qu'il écrivit, en 1763, à M. P
prouvera combien il ...

LETTRE

DE M. LE COMTE DE TRESSAN

A L'AUTEUR.

M. le Procureur Général de Lorraine m'eſt témoin, Monſieur, que je n'ai reçu que depuis peu de jours, la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & l'exemplaire de vos ouvrages que vous avez bien voulu m'envoyer. Je ne peux, Monſieur, qu'être extrêmement ſenſible à la politeſſe, & aux ſentimens avec leſquels vous avez traité d'une affaire *dans laquelle je n'ai paru qu'avec regret*, *& dont le ſouvenir m'afflige.* Je vous jure, Monſieur, que perſonne ne rend plus de juſtice que moi aux talens aimables & à l'eſprit qui regne dans tous vos ouvrages. Il faudrait avoir une ame inſenſible pour n'être pas touché juſqu'aux larmes, des vers ſublimes & pathétiques que vous avez faits ſur la Dame la plus reſpectable, & la plus digne d'être regrettée. *

* Ces vers dont M. de Treſſan parle avec tant d'indulgence, ſe trouvent dans l'avis qui précede les *Petites Lettres ſur de grands Philoſophes.*

telle, & tout ce qui est discuss
d'une maniere aussi sage qu'agr
persuadé qu'en toute occasion,
honneur & plaisir de répondre a
dont vous voulez bien m'assurer.
fois que j'irai à Paris, je serai ch
y assurer moi-même, de tous ceu
de considération avec lesquels j'a
d'être &c.

M. le Comte de Tressan paru
pour l'Auteur les mêmes sentimen
occasion où l'on avait essayé d'in
Cour de Luneville contre sa Dunci

Enfin le Roi de Pologne, à qui
même année, M. Palissot avait pri
d'adresser la collection de ses œuvre
lui écrire aussi cette lettre honorabl

LETTRE
DU ROI DE POLOGNE
A L'AUTEUR.

A la Malgrange ce 3 Juillet 1763.

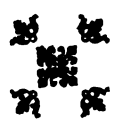
MONSIEUR,

J'ai reçu avec beaucoup de plaiſir le recueil de vos ouvrages, & la Lettre qui les accompagnait. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je connais l'honneur que vous faites à votre patrie. Mon eſtime pour vous eſt telle que le méritent vos talens, vrais enfans de la nature, & déjà perfectionnés par la réflexion & admirés dès votre aurore même. Je ſuis véritablement, Monſieur, votre bien affectionné,

Signé STANISLAS ROI.

Tel fut le dénouement d'une perſécution, qui n'a ceſſé d'être odieuſe, que pour devenir ridicule. Découragée de cette longue ſuite d'intrigues inutiles, la Cabale prétendue philoſophique, eut recours aux libelles les plus atroces, & les Editeurs de l'Encyclopédie ſe ref-

ı eûment ramené à leur parti, lo
osé le calomnier eux-mêmes, e
une conduite non moins absurd
quente. On trouvera sur ce de
éclaircissemens dans le Volume
L'auteur n'a rien négligé pour d
blic une idée juste de l'étrange p
dix-huitieme siecle.



[redacted]

PETITES

LETTRES

SUR DES GRANDS

PHILOSOPHES.

AVERTISSEMENT.

CEs Lettres furent adreſſées, dans leur origine, à Madame la Princeſſe de Robecq.

Cette femme illuſtre, qui par l'élévation de ſon ame, rappelloit l'idée de tous ſes ancêtres, accordoit aux Arts cette protection éclairée, dont la célebre MADAME les avoit honorés dans l'autre ſiecle.

Elle fut enlevée au monde en 1760, par une mort prématurée. Tous ceux qui ont eu le bonheur de la connoître, ne liront pas, ſans quelque attendriſſement, ces vers inſpirés par la reconnoiſſance & par la douleur :

Moment du déſeſpoir ! ſouvenir trop funeſte !
O jour à nos regrets pour jamais conſacré !
Il eſt donc vrai !.. cette urne eſt tout ce qui nous reſte
D'un objet adoré.

Muſes, vous la perdez. Vos lyres ſuſpendues
Ne rendront déſormais que des ſons de douleurs :
A vos triſtes accens les graces éperdues
Viendront mêler des pleurs.

Ah ! ſi de ſes deſtins ſurmontant l'inclémence,
Elle eut franchi l'inſtant marqué par leur courroux,
Vos ſublimes accords, dont s'honorait la France,
Revivraient parmi nous.

..., vainqueur du tems & des ...
Ne périra jamais.

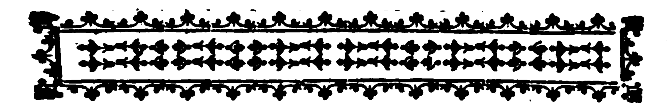
Plaignons cet univers : hélas! il l'a per...
Sans connaître le prix d'un si rare trés...
Mais plaignons bien plutôt qui peut l'a...
Et lui survivre encor ! *

---

* Non la counobe il mundo, mentre l'eb...
Counobill' io c'ha piangu qui rimasi !
Petrarque.



[redacted]



PETITES

LETTRES

SUR DE GRANDS PHILOSOPHES.

LETTRE PREMIERE.

DEpuis quelques années, Madame, il s'eſt formé dans cette Capitale, une aſſociation entre pluſieurs gens de Lettres, les uns d'un mérite reconnu, les autres d'une réputation plus conteſtée, qui travaillent à ce fameux Dictionnaire de toutes les connaiſſances; ouvrage qui en ſuppoſe beaucoup à ceux qui le rédigent. Perſonne n'a peut-être plus de vénération que moi pour les mains laborieuſes qui conſtruiſent ce pénible monument à la gloire de l'eſprit humain. Tous ces Meſſieurs ſe diſent Philoſophes, & quelques-uns le ſont.

Mais parmi ceux mêmes d'entr'eux à qui l'on

ques un ton d'autorité & de déc
qu'à présent, n'avait appartenu
On transporta à des Traités de M
spéculations métaphysiques, un la
eût condamné, par-tout ailleurs,
du fanatisme. *J'ai vécu*, disait l'u
Dieu, disait fastueusement l'autre*
me, prends & lis, écrivait-il encore
me! écoute, voici ton histoire, s'éc
sieme ****.

Ce ton d'inspiration dans les uns
dans les autres, si éloigné de celu
qui doute, ou de la vérité qui persi

---

* Voyez les *Considérations sur les Mœ*
ouvrage parut, un homme d'esprit, ch
but, dit que ce n'était pas l'Auteur;
mort né qui disait: j'ai vécu.

** Les *Pensées Philosophi*...

quelques gens sensés. En examinant de près des ouvrages qui promettaient de si grandes choses, ils trouverent que les uns étaient servilement copiés de Bacon, sans que l'on ait jugé à propos d'en prévenir le Public, & que d'autres ne contenaient que des pensées mille fois rebattues; mais rajeunies, ou par un tour épigrammatique & de mauvais goût fort à la mode aujourd'hui, ou par un certain ton d'audace bien propre à séduire les simples.

On donna de nouvelles définitions de quantité de choses déja très-bien définies. On affecta, pour jouer la concision & le style nerveux, d'embrouiller ce qui était clair. On confondit tous les genres, & cet étrange bouleversement dans les idées & dans le style parut à quelques esprits vulgaires la preuve d'un siecle abondant en génies lumineux & hardis, digne d'être appellé *siecle philosophique.*

On déclara que l'*on estimait très-peu le Public* * ; que l'on n'écrivait plus pour lui, & que *des pensées qui pourroient n'être que mauvaises, si elles ne plaisaient à personne, seraient détestables, si elles plaisaient à tout le monde* **. On oublia que, malgré ce petit nombre de connais-

---

* L'*Epitre au Public* à la tête du *Conte d'Acajou.*

** Les *Pensées Philosophiques.*

ties. C'eſt-là ce qui diſtingue nos bo
du ſiecle de Louis XIV, & la très-p
tité de ceux qui leur reſſemblent.

Le Public fut donc outragé da
faces. On témoigna beaucoup d'
pour cette ſublime chimere que l'
gloire, & cependant on écrivait,
lait, & l'on tâchait de ſe rendre
en affectant de s'attendre à des perſé
n'arriverent point. Mais il eſt ſi dou
le mérite perſécuté, ou prêt à l'êtr
rend ſi conſidérable, en renonçant
dération! Ce charlataniſme a quelqu
ſi ſéduiſant pour ce même Public
mépriſe! Il eſt ſi naturellement du
ces ſtratagêmes, qu'en vérité ces Me
prouvé que leur indifférence pour
avait pas empêchés de bien étudier
& les moyens de le ſubjuguer.

... , plus atroce, que
qués que l'on essayait de rendr
qui ne l'étaient point *.

Souvent même on ne se cont
ces réponses injurieuses à de bo
On se mettait, sans nécessité, au
mêmes critiques si méprisés, &
sa plume à un Peintre pour disput
me ** vraiment respectable le fru
cherches, la découverte d'un sec
ciens deviné sur un passage obscu
le secret de la peinture encaustique
tes les idées des choses variaient au
Messieurs.

Ce qui indisposait le plus ce pe
de personnes sensées, qui dans le
sent & apprécient les réputations, c'
espece de thrône littéraire que ces
s'érigeaient, & la convention sourde

moment-là même, écrivirent avec ſimplicité, à l'occaſion de ce monument de génie, des choſes que ces Meſſieurs ont redites avec faſte. Il fallait bien humilier de pauvres Critiques qui ont eu le malheur de remarquer auſſi quelques fautes dans les Ecrits de nos Philoſophes, & laiſſer ignorer des jugemens qui avaient dévancé leurs éloges, pour ſe conſerver un air d'arbitres de la littérature, & de dépoſitaires des ſceaux de l'immortalité.

S'ils parlaient d'un autre homme bien ſupérieur encore, parce qu'il eſt plus univerſel, ils ſe faiſaient les Députés de la Nation auprès de lui. *Nous rappellerons à M. de* Voltaire, *diſaient-ils, au nom de la Nation, les engagemens qu'il a pris avec nous* *.

Il fallait louer pour obtenir des éloges. Eh! comment ne pas louer un Voltaire, un Monteſquieu, un Rameau, qui depuis.... Ces Meſſieurs l'admiraient alors; c'était avant la *Lettre ſur la Muſique Françaiſe.* Mais à quoi le Public ne s'attendait pas, c'eſt à ce refrein de louanges faſtidieuſes que ces Meſſieurs ſe ren-

---

même, en 1751, à quelques critiques qui avaient paru contre cet ouvrage célebre, & l'Auteur voulut bien m'en témoigner ſa reconnaiſſance.

* Voyez la Préface du tome IV. de l'*Encyclopédie*.

voyent les uns aux autres, & à ces Brevets de célébrité qu'ils se distribuent tour-à-tour dans leurs ouvrages.

Le Philosophe de Geneve donnait-il ce Livre où il met l'homme au rang de la brute : *ah ! si l'on eût fait voyager*, disait-il, des hommes tels que les MONTESQUIEU, *les* DUCLOS, &c. *chez les Hurons ou chez les Iroquois, combien de merveilles ils nous auraient apprises* * ! Cet éloge lui était exactement rendu dans la premiere brochure de ces Messieurs ; & avec beaucoup de mérite, ils ne laissaient pas de rappeller une Fable très-plaisante & très-connue ** : tant un seul ridicule peut nuire même à des talens supérieurs.

Le Public n'était pas moins excédé d'un autre refrein qui menaçait de devenir éternel. Comme ces petites Lunes que le Télescope a fait découvrir, & qui sont emportées par le tourbillon d'une grande Planette, il est dans le Tourbillon de ces Messieurs un Essain de petits *Sous-Philosophes* qui pensent de bonne foi participer à leur célébrité, & qui sont dans le parti ce que des enfans perdus sont dans une armée. Ces Insectes Philosophiques,

---

* Voyez le *Discours sur l'inégalité parmi les hommes.*

** C'est la fable V. du Livre XI. de La Fontaine.

chés, & ... auquel ils
& prennent leur bourdo
du bruit. Divisés en deux banc
geaient Paris entr'eux, & seml
un Motet à deux Chœurs. On
côté *l'heureux siecle qui a produi*
& l'esprit des Loix! & de l'autr
siecle qui a produit cet immortel
de l'Encyclopédie! Ces trois ouvra
un degré bien différent, feront san
'loge de leurs Auteurs; mais si le
bonnes choses est quelquefois natu
rait peut-être à cette maniere de le
qu'il faudrait s'en prendre. A combi
singuliers n'expose pas ce prétendu
la gloire, qu'il faut cependant conci
les intérêts de l'amour-propre!

Enfin ce peuple, cette multitude,
gaire, qui pourtant a quelquefois l
assez perçans, crut entrevoir que ces
avaient trouvé ...

eux dans des ouvrages mêmes qui semblaient faits pour louer les autres. On était, par exemple, surpris de rencontrer dans l'éloge de M. de Montesquieu celui d'un Peintre célebre * loué précisément sur son attention à conserver à la postérité la figure des grands hommes; mais on se rappella que certains Philosophes s'étaient faits peindre; on se rappella l'éloge plus délicat que le même Peintre avait fait de l'*Encyclopédie*, en plaçant cet ouvrage dans un tableau sous les yeux de cette Protectrice des Arts, digne de réunir à la fois les attributs de Minerve & des Graces; & l'on crut retrouver cette navette de louanges données & rendues.

Un autre éloge d'un grand Prince ** inconsidérément amené aux dépens de toute une Nation ***, laissait douter encore s'il en réjaillissait plus d'éclat sur le Souverain que sur le Philosophe qu'il a pensionné. Ce n'est pas assurément que l'on croye la reconnaissance au-dessous d'un Philosophe; ni que, d'après certains écrits, on imagine que l'Histoire des Bienfaiteurs ajouterait un beau Chapitre à celle

* M. de la Tour.

** Le Roi de Prusse.

*** L'Allemagne.

des Tyrans. Mais on voudrait que l'on évitât cette reconnaiſſance faſtueuſe, qui a plutôt l'air d'annoncer le bienfait qui honore, que le ſentiment modeſte d'un cœur pénétré.

Vous ne croirez pas, Madame, (ce que vous entendrez bientôt dire ſans doute) que quelques-unes de ces vérités ſoient échappées par l'envie de nuire, ou par cette baſſe jalouſie qui naît du ſentiment de ſa médiocrité. On reſpecte ſincérement les talens & les écrits vraiment eſtimables de quelques-uns de ces Meſſieurs. On voudrait plus, on ſouhaiterait de les aimer. On leur eût peut-être accordé tout naturellement ce qu'ils n'obtiendront jamais pour avoir tenté de l'uſurper. Ce ne ſont ni les cabales, ni l'enthouſiaſme, ni le manege, ni l'audace, ni la ſingularité, qui donnent aux réputations cet éclat durable qui s'accroît par les tems. Tel homme élevé trop haut par de petites intrigues, a fini par n'être pas même placé dans ſon rang.

On ne diſputera point à ces Meſſieurs que le projet de l'Arbre Encyclopédique des connaiſſances humaines, ne fût une idée ſublime digne d'être miſe en œuvre par eux, puiſqu'ils l'ont découverte dans Bacon, & qu'ils n'ont pas été effrayés d'un travail immenſe, & peut-être utile. Mais on ſe réſerve la liberté

le penser qu'un Dictionnaire, quelque bon qu'il puisse être, ne fut jamais un ouvrage de génie.

La juste réputation de quelques-uns des Chefs de cette grande entreprise, ne donnera pas le moindre degré de valeur à ces Listes d'éloges de leurs Associés qu'ils impriment à la tête de chacun de leurs volumes.

On ne les croira point les dispensateurs de l'immortalité, & certains noms, pour être cités avec honneur, ou dans quelques Préfaces, ou dans quelques articles de leur Dictionnaire, ne seront point pour cela réputés à l'abri des injures du tems; de même que certains Auteurs qu'ils n'aiment point, pour raisons, & dont ils disent & écrivent le plus de mal qu'ils peuvent, ne seront point pour cela ensevelis dans l'obscurité où ils croyent bonnement les plonger.

Il sera permis de trouver des fautes, même dans ce grand Dictionnaire qui est leur ouvrage de prédilection, & de ne pas croire, par exemple, sur leur parole, que les Cerfs * atteignent, au bout d'un certain tems, l'âge de raison, &c. &c. &c.

---

* Voyez le Dictionnaire Encyclopédique, Article Cerf.

LETTRE SECONDE

LE FILS NATUREL.

Fabula nullius veneris, sine pondere & Arte.
Horat.

AVIS.

Ces observations sur une Piece qui ne fût singuliere, que par l'emphase avec laquelle elle fut annoncée, précéderent de quelques mois tous les écrits qui parurent à son occasion.

L'Auteur de cette Lettre ne serait pas cru, s'il rappellait à présent les propos surprenans que l'enthousiasme rendait alors très-communs. Phédre, Athalie, Alzire, *n'étaient rien au prix de ce phénomene que dans quelques maisons on appellait* le Livre *par excellence.*

On invite ceux qui pourraient douter de ces étranges Anecdotes, à lire seulement ce que l'Auteur de cette Piece écrivait lui-même dans les Réflexions qui terminent ce rare ouvrage: alors tout paraîtra vraisemblable.

SI Messieurs de l'Encyclopédie s'étaient bornés, Madame, à leurs travaux philosophiques: plus



plus admirés que lus : mais placés dans leur véritable ſphere, environnés de leurs ſavantes ténebres, ils pouvaient, ſans doute, parvenir à la conſidération dont ils ſemblent ſi jaloux. Quelques articles de leur Dictionnaire, toujours préconiſés d'avance, ſuffiſaient à leur réputation, & perſonne n'eût ſongé à leur diſputer une gloire achetée par tant de volumes, & miſe en quelque ſorte à couvert ſous leur immenſité

Eh! qui ne les eût point appréciés à leur gré? Comment ne les pas croire ſur leur parole? Ils ont opéré tant de prodiges avec la ſimple méthode de ſe donner pour ce qu'ils veulent être, & d'aſſocier modeſtement à ce privilege quiconque a la bonté de penſer comme eux! La raiſon y a ſi viſiblement gagné, l'honnêteté, les mœurs ont fait de ſi grands progrès, le ſiecle enfin a pris un eſſor ſi ſublime, que nous avons vu tout-à-coup des femmes qui dans leur jeuneſſe liſaient des Contes de Fées, & des importans qui ne liſaient rien, ſe mettre à portée de faire Secte avec ces Meſſieurs; ſe réveiller Philoſophes; protéger l'Encyclopédie & la juger; décider de tout avec tant de fineſſe; analyſer le ſyſtême moral, l'*utile*, le *beau*, l'*honnête*, avec tant d'intelligence; remplacer de vieux préju-

ne, les yeux bandés, trouv
Philosophes, plus de Sages, q
inutiles avec sa lanterne pour
dans Athenes.

D'où naissent dans la Littérat
mes nouveaux? On ne les soupç
les a jettés dans le monde? Où s
ves? Quelques brochures ignorée
lébrité coûterait-elle aujourd'hui
ment donc ces *petits Prophetes* se
blis Juges dans Israël? Voici leur
tez & profitez, Auteurs infortuné
ans de travaux obscurs n'ont point
de l'oubli. Sortez de vos Cabinets;
cyclopédistes; attelez-vous au Cha
velle Philosophie; colportez seul
ques ouvrages de ces Messieurs;
lances, & faites confesser aux p
Fils Naturel est un chef-d'



mortels, & peut-être un jour Académiciens.

Vous pourrez, à la vérité, en imposer plus difficilement sur cette Piece que sur les autres productions de ces Messieurs. Il n'est point ici question de ces rapports secrets & cachés que toutes les sciences peuvent avoir entr'elles ni de ces méditations abstraites & profondes où l'imagination plane à vuide & s'égare impunément dans le rien. C'est un ouvrage de goût, soumis aux lumieres de tout le monde, fait pour la représentation, si l'on en juge par les noms des Acteurs imprimés avec ceux des Personnages, & par quelques flatteries adressées de tems en tems aux Comédiens *. Le droit de critiquer, de siffler même, est ici par conséquent dans toute sa force. N'importe ; ne vous découragez point : vous serez appuyés, soutenus par une infinité de personnes de toute condition, qui ont

* Pages 181. & 182. où le Philosophe *Dorval* avoue qu'il a voulu être Comédien, & qu'il le serait demain, si on lui répondait du succès. Page 183. il les compare à des Prédicateurs, & voudrait aller fonder, loin de la Terre, au milieu des flots de la Mer, un petit peuple d'heureux, qui n'auraient d'autres Ministres que des Comédiens, & d'autres Sabbaths que des Spectacles.

NB. Que la Piece fut présentée en effet à quelques Comédiens, qui n'en connurent pas le mérite.

On impoſera ſilence à quicon
contredire, &, comme l'a dit
phe, on intéreſſera les Dieux da
rats & des grenouilles. S'il en
ridicule à la Nation, il ſe trouv
toutes prêtes pour répéter en mil
l'attention du Gouvernement doit
pas à faire fleurir les Lettres en
leur conſerver quelque liberté ;
trop ſimple : mais à protéger exc
ou tels Elus, telle ou telle Secte
vérité pouvait en faire, & s'appuy
manege & de l'intrigue.

Pour moi, Madame, que la célé
pas, au point de me faire déroger
mun ; moi qui penſe de bonne fo
humain a ſes bornes, & qu'il eſt u
quel néceſſairement il s'arrête ; moi
la fureur d'innover comme une marc
ſenſible de décadence

aux nouvelles découvertes dans un ſiecle où des hommes qui s'appellent eux-mêmes * des hommes de génie, ne ſont occupés que d'un Dictionnaire; moi à qui cette manie de traiter en abrégé toutes les ſciences ne paraît propre qu'à faire des demi-ſavans & à diſpenſer de recourir aux ſources; moi, Madame, enfin qui ſuis fortement convaincu que dans un ſiecle où l'on penſerait beaucoup, on travaillerait moins ſur ce que les autres ont penſé; que l'on y verrait plus de productions & moins de Légiſlateurs : j'en demande pardon à ces Meſſieurs; mais le ſentiment de M. Diderot ne balance point du tout à mon égard celui de M. de Voltaire. Je crois, avec ce grand homme, ſi capable d'en prévoir & d'en éloigner le moment, que preſque tous les genres de Littérature ſon épuiſés, & qu'il reſte peu de choſes à faire, même au génie. J'ai pour moi l'expérience de tous les ſiecles où l'on a vu les Arts fleurir, & tomber après de certaines périodes. Il me ſemble, Madame, que depuis long-tems nous ſommes fort loin d'atteindre nos grands modeles, & j'ai la faibleſſe d'en conclure que vraiſemblablement nous ne les ſurpaſ-

---

* Page 275. Des hommes de génie ont ramené de nos jours la Philoſophie du monde intelligible dans le monde réel, &c.

depuis des plus belles productions ... main, & s'il ne devenait impo... enfin le crédit d'une cabale pui...

Peut-être tant d'efforts en faveu... ne font-ils, Madame, qu'un aveu... crité. Les enfans les plus disgraciés... fois les plus chéris. Mais il est te... cette merveille.

Je crois entrer dans une place ... vois une foule de peuple qui se ... multueusement autour d'un Théât... une voix bruyante : » Accourez, ... » nes Médecins, écoutez. Vos *V*... » *Lorry* *, sont d'habiles gens, si ... » lez ; mais ils ont fait trop de pr... » l'Art de guérir ; il faut rester a... » d'eux, ou quitter leur Méthode. ... » moi, j'ai des secrets universels do... » bon marché. « Je m'approche & j'... un Charlatan qui montr...

La comparaiſon pourra faire ſourciller nos Philoſophes, & j'avoue qu'à beaucoup d'égards elle ſerait injuſte ; mais ici c'eſt un tableau fidele. Auſſi pourquoi ces Meſſieurs ſont-ils ſortis de leur genre ? Ils ne ſont pas heureux en Comédies, ni même en Romans. L'Auteur du *Fils Naturel* en a donné un où la Philoſophie s'était encore plus compromiſe. Elle eut beau ſe traveſtir en courtiſanne, elle n'étrenna point.

La Comédie, au contraire, prend ici le maſque le plus décent & le plus grave. Les perſonnages ſont fondus dans un même moule, & ſont tous des *Êtres* ſérieux, moraux, & métaphyſiques. L'*humanité*, les *mœurs*, la *Vertu*, le *goût de l'ordre*, &c. ces mots combinés en mille manieres, répétés en lieux communs, à chaque ligne, cette ſuperfétation philoſophique tient ici lieu d'intérêt, de ſtyle, & même d'eſprit.

Qu'eſt-ce en effet, Madame, que cette burleſque Pantomime du Théâtre, ſi fidélement notée à toutes les pages de la Piece, dans un jargon où la langue eſt ſi cruellement outragée ? » Après un moment de ſilence, *Dorval* » ſe leve ; *mais avec peine*. Il s'approche *lentement* d'une table ; il écrit *quelques lignes* » *pénibles* ; mais *tout au travers de ſon écri-*

» *ture*, arrive *Charles* en criant, &c. Et ce ſont-là les expreſſions de M. Diderot! Qu'eſt-ce qu'un homme qui ſe couvre le viſage *avec ſes mains*, *qui eſt comme un fou*, *qui va*, *qui vient*, *qui s'arrête*, *qui ſoupire de douleur*, *de fureur*, *s'appuye les coudes ſur le dos d'un fauteuil*, *la tête ſur ſes mains*, *& les poings dans ſes yeux*, *qui pouſſe l'accent inarticulé du déſeſpoir?* & c'eſt-là ce que M. Diderot appelle des tableaux!

Qu'eſt-ce qu'un Clairville qui paraît *ſur un canapé* dans l'attitude d'un homme déſolé, & qui enſuite ſe leve & s'en va *comme un homme qui erre?*

Qu'eſt-ce enfin qu'un vieillard qui vient à la fin de la Piece, ſe faire reconnaître de ſes enfans qui s'approchent de lui *gravement*, à qui il *impoſe les mains* en verſant des larmes de plaiſir, & s'eſſuyant les yeux *avec ſa main?* Qui croirait, Madame, que c'eſt-là le ſecret de cette merveilleuſe Pantomime, que l'Auteur nous annonce comme une découverte? Ces puérilités, priſes à la lettre, ne feraient-elles pas de notre ſcene un ſpectacle digne de *Bedlam* *?

C'eſt pourtant ce tableau d'un vieillard qui

---

* Les Petites-Maiſons de Londres.

reconnaît ſes enfans, *& qui leur impoſe les mains*, que M. Diderot trouve d'un intérêt ſi touchant, qu'il aſſure que l'on ne pourrait qu'à peine en ſoutenir la Repréſentation. Vous connaiſſez trop bien, Madame, & le Théâtre & notre Littérature pour ignorer que rien n'eſt plus vulgaire que ces ſortes de reconnaiſſances. Il en eſt peut-être trois ou quatre de génie dans nos Auteurs Dramatiques, & le ſuccès qu'elles ont eu a tellement affriandé (ſi j'oſe employer ce mot) le Troupeau ſervile des imitateurs, elles ſont devenues ſi fréquentes, qu'il faut les regarder à préſent comme un de ces lieux communs que le bon goût doit proſcrire & reléguer à jamais dans la pouſſiere des Colleges. D'ailleurs où ne trouverait-on pas le modele de ce Vieillard tombé des nuës pour reconnaître ſes enfans. Une ſituation toute pareille termine, ſi je ne me trompe, la Piece de *Cénie* Nous en avons cent exemples, ou dans nos Tragédies, ou dans nos Romans; & ce qui prouve le plus la petiteſſe du moyen, c'eſt qu'il a réuſſi non-ſeulement aux Auteurs célebres qui s'en ſont ſervis en hommes de génie, mais aux Ecrivains les plus médiocres.

Rien de plus facile en effet que d'exciter un attendriſſement momentané par des tableaux de cette eſpece, amenés preſque tou-

jours aux dépens de la vraisemblance, & rien de plus insipide sur-tout dans ces tragédies bourgeoises qui ne peuvent être soutenues, comme la grande Tragédie, de la magie des grandes passions, de l'illusion du merveilleux & de la pompe du style.

Cette machine n'est pas le seul moyen trivial auquel l'Auteur ait eu recours. Vous vous rappellerez, Madame, quelle fut notre surprise en ne trouvant dans sa Piece que de ces ressorts usés & rebattus jusqu'au dégoût. Elle redoublait encore au ton de confiance des réflexions qui terminent l'ouvrage, & qui feraient penser, ou que M. Diderot n'est pas sincere, ou qu'il n'a pas la moindre idée du genre qu'il a voulu traiter.

Auteurs que l'émulation excite, ne faites pas, comme on semble vous le prescrire, des Comédies sérieuses, ou des Tragédies domestiques. Peignez seulement les passions que vous avez senties; exprimez-en toute l'énergie; que chaque spectateur retrouve son propre cœur dans vos personnages; que sur-tout ils ne disent dans la situation où vous les représentez que ces choses simples qu'une même situation arracherait à tous les hommes; mais qu'ils les disent avec noblesse, & les applaudissemens vous attendent. Voyez *Mérope*, qui croit re-

trouver quelques traits de son fils dans un malheureux qu'on lui présente. Qui n'imaginerait s'exprimer comme elle? C'est la nature dans sa plus grande naïveté ; mais qu'elle est sublime !

Tendons à sa jeunesse une main bienfaisante;
Il suffit qu'il soit homme & qu'il soit malheureux.
Mon fils peut éprouver un sort plus rigoureux.
Il me rappelle *Egiste*, *Egiste* est de son âge ;
Peut-être, comme lui, de rivage en rivage,
Inconnu, fugitif, & par-tout rebuté,
Il souffre le mépris qui suit la pauvreté, &c.

Si *Mérope*, à la place de ces expressions si vraies & si touchantes, analysait sa compassion pour cette infortuné ; si elle disait, *qu'une ame tendre n'envisage point le systéme général des Êtres sensibles, sans en désirer fortement le bonheur* *, n'entendez-vous pas le bruit des sifflets s'élever de tous côtés, & poursuivre l'Héroïne Métaphysicienne jusques dans les coulisses ?

Quelle ingrate organisation, Madame, que celle de ces gens qui vont chercher si loin, au lieu des mouvemens que leur indiquerait leur propre cœur, de froides moralités, enfi-

---

* Page 104.

[redacted]

lées fastidieusement les unes aux autres, & qui dans un ouvrage où la conversation devrait être imitée, terminent symétriquement chaque phrase par une sentence, ou par une épigramme. Je vous en rapporterais cent exemples dans la Piece que j'examine, ou plûtôt, elle n'est, d'un bout à l'autre, qu'un tissu de ces vicieuses superfluités. Qui s'exprima jamais, en effet, comme *Dorval*, ou comme *Constance*? Est-ce donc dans le tumulte des passions, que l'on disserte sur les notions du juste & de l'injuste; sur *ce goût de l'ordre plus ancien dans nos cœurs, qu'aucun sentiment réfléchi* * ? Doit-on rechercher dans une action théâtrale, *si c'est ce goût qui nous rend sensibles à la honte, & si la honte nous fait redouter le mépris ?* Enfin est-ce la place de ces maximes lancées avec tant de confiance, & qui, toutes prises à part, auraient besoin d'être éclaircies ou prouvées ?

Quel est donc cet abus insensé de vouloir travestir tous les hommes en Philosophes, & quels Philosophes encore! La vraie Philosophie n'est-elle pas depuis long-tems au Théâtre ? Ne suffit-il pas d'instruire par l'action, sans l'ensevelir sous un fatras de déclamations pédan-

* Page 101.

ques, aussi tristes qu'elles voudraient être blimes ?

Voilà donc, immortel Corneille, tendre Racine, divin Moliere, ce que l'on se propose de substituer à vos savantes productions ! Ce n'est plus une femme agitée par une passion malheureuse & coupable, que les remords déchirent dans le sein même de cette passion ; tableau si touchant & si vrai de nos faiblesses & de leurs ravages. Ce ne sont plus ces chefs-d'œuvre du *Misanthrope* & de l'*Avare*, tableaux non moins frappans des ridicules que nous avons sous les yeux. Ce sont des *Dorval*, des *Constance* que l'on va nous donner. Mais dans quelle société trouvera-t-on le modele de ces êtres de raison, de ces Philosophes en cornettes, dont on veut affubler nos Théâtres ? Qui n'irait s'ensevelir dans quelque désert, si des *êtres* de cette nature devenaient jamais communs parmi nous ? L'Auteur a-t-il voulu, en nous peignant tous ces personnages vertueux avec faste, en leur prêtant des caracteres qu'il croit si parfaits, des mœurs si graves, a-t-il voulu, dis-je, nous représenter tels que nous devrions être, & remplacer la piquante vérité de la Nature par ces romans fastidieux du cœur humain ? Voici ce que lui répondrait le célebre Rousseau.

Eh! ventrebleu! Pédagogue infidele,
Décris-nous-en l'Hiſtoire naturelle.
. . . .
Expoſe-nous nos délires frivoles,
En actions, & non pas en paroles;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton ſublime auſſi triſte que beau.
L'Art n'eſt point fait pour tracer des modeles,
Mais pour fournir des exemples fideles
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ſes travers.
Quand, tel qu'il eſt, on me l'a fait paraître,
Je me figure aſſez quel je dois être.
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid Sermon paſſé par l'alambic.
Loin tout *Auteur* enflé de beaux paſſages,
Qui ſur lui ſeul moulant ſes perſonnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'eſprit que lui,
Et ne nous peint que ſoi-même en autrui, &c.

Ne croirait-on point, Madame, que ce Légiſlateur du goût avait prévu l'ouvrage dont je vous parle; & s'il ne l'a point prévu, de quel front oſe-t-on nous donner, comme une découverte, ce genre ſérieux déjà connu dans l'ancienne Rome, mais traité par des mains habiles, & tant de fois ébauché ſans ſuccès parmi nous.

Ce n'eſt pas que je prétende exclure d'une Comédie ces Scenes intéreſſantes où le cœur eſt ému par la naïveté des paſſions, & par des ſituations naturelles & touchantes. Loin de nous

ée de borner nos plaiſirs. Il eſt dans Té-
ce des Scenes qui arrachent des larmes. Il
eſt dans l'*Enfant Prodigue* qui équivalent
eſque à tout ce que M. de Voltaire a donné
e plus pathétique au Théâtre. Mais qu'alors
intérêt naiſſe, non pas d'un échaffaudage ro-
manesſque & ſans vraiſemblance, non pas de
ces lieux communs rajeunis, & qui ne doivent
plus trouver place que ſur des écrans; mais de
ces événemens ordinaires dans la vie, que les
ames ſenſibles ſavent ſaiſir, & rendre avec le
coloris qui leur convient.

M. Diderot, en indiquant à chaque page le jeu pantomime de ſes Acteurs, & tous les endroits où les perſonnages doivent pleurer, frémir, ou *pouſſer l'accent inarticulé du déſeſpoir*, penſe-t-il avoir rempli ſon objet par ces indications frivoles? En ſerait-il beſoin ſi l'objet était rempli? Tout Comédien, tout lecteur ne ſe ſentirait-il pas ému, ſans qu'on l'avertît qu'il doit l'être? N'eſt-ce pas reſſembler à ce peintre dont parle Sancho, qui croyait avoir peint un coq, lorſque ſous une figure de fantaiſie; il avait écrit: *C'eſt un coq.*

Que cet Auteur n'imagine donc plus avoir fait une découverte par ce prétendu genre ſérieux, dont ſa piece lui paraît un modele. Qu'il ceſſe de l'annoncer dans ſes Réflexions avec

tant d'enthousiasme. *Mélanide*, *Cénie*, la *Gouvernante*, tous ces Romans dramatiques, aujourd'hui si communs, déposeraient trop visiblement contre lui.

N'y aurait-il donc rien d'original dans sa piece? Je vous demande pardon, Madame, & c'est précisément ce qu'il y a de plus minutieux, ou de plus mauvais. C'est ce jargon philosophique & glacial, mis toujours à la place de ce que les personnages devraient dire. C'est un Dialogue symétriquement uniforme, où tous les Acteurs se repliquent par sentences, & dès-lors ce n'en est plus un : car on n'entend nulle part de pareils entretiens. C'est un sallon où l'on doit voir un *clavecin*, *des chaises*, *des tables de jeu; sur une de ces tables un trictrac*, *des brochures*; *un métier à tapisseries*, *un canapé*, &c. Enfin, c'est du thé que l'on apporte & que l'on prend sur le Théâtre; ce qui serait neuf sans l'Opéra-Comique du *Chinois*. Voilà, Madame, les merveilles dont Moliere ne s'était point douté. C'est par ces détails, apparemment sublimes & philosophiques, que l'on se propose de perfectionner nos spectacles.

Une des singularités de ce chef-d'œuvre; c'est son titre. Cela s'appelle *le Fils Naturel*, on ne sait pourquoi. Vous connaissez la marche

che de la piece. La condition de *Dorval* in-flue-t-elle en rien dans l'ouvrage ? Y fait-elle un événement ? Amene-t-elle une situation ? Fournit-elle, seulement, un remplissage ? Non. Quel peut donc avoir été le but de l'Auteur ? De renouveller des Grecs deux ou trois réflexions sur l'injustice des préjugés de naissance ? Mais, qui ne sait que l'homme sage ne compte point parmi les vrais biens les hazards de la fortune ?

Je vous ai dit, Madame, que tous les caracteres de cette piece semblaient fondus dans le même moule. En effet, nul contraste : le vieux *Lysimond*, *Dorval*, *Constance*, *Rosalie*, & jusqu'au valet *André*, sont tous les plus honnêtes gens du monde. A peine y remarquerait-on les plus légeres différences. *Rosalie* est, à la vérité, un peu naïve dans sa premiere Scene ; mais dans celles qui suivent, elle est comme les autres personnages. C'est toujours M. Diderot, un Philosophe, un Métaphysicien, qui parle à sa place.

Cette uniformité de caracteres est la source d'un grand défaut. Rien ne fonde l'inconstance de *Rosalie* en faveur de *Dorval*. Entre des personnages si ressemblans, le choix est impossible, ou l'avantage serait même du côté de *Clairville*. Aussi vertueux que *Dorval*, il est

[redacted]

plus jeune, plus aimable ; ſa philoſophie paraît moins ſombre, moins auſtere, moins ſauvage. *Dorval*, (ſi l'on peut ſe ſervir de ce mot) eſt un pédant de ſageſſe, amer d'un bout à l'autre, ne parlant que de malheurs, qu'il a, dit-il, eſſuyés ; mais dont il ne rend jamais compte.

Cependant ce *Dorval*, ce ſévere *Dorval* tient dans la piece une conduite bien inconſéquente. Il ſemble juſtifier cet Aphoriſme placé ſi convenablement dans la bouche du valet *Charles : Les conduites biſarres ſont rarement ſenſées* *. En effet, pourquoi ne pas exécuter le deſſein qu'il a pris de partir ? Ne doit-il pas craindre le naufrage de ſa Philoſophie, lui qui traite ſi délicatement l'amour de *Sophiſte dangereux ?* Il eſt retenu par l'amitié, j'y conſens ; mais il s'expoſe au riſque de la trahir. Enfin ce Philoſophe ſcrupuleux, qui analyſe tous les devoirs avec la préciſion d'un Traité de Morale, ne laiſſe pas d'être faux envers *Clairville*, & plus encore envers *Conſtance.*

Quelles mœurs, quel ton, quel langage, Madame, que celui de cette précieuſe *Conſ-*

---

* *NB.* Que c'eſt-là une propoſition d'éternelle vérité.

déclarations. L'ingénue *Rosalie* lui en fait
à son tour. L'Auteur a beau vouloir jus-
r ces mœurs étranges * en opposant *Conf-*
e à ces femmes perdues qui font volon-
; des déclarations; je conseille toujours,
ne aux plus honnêtes femmes, d'attendre
on leur en fasse, & elles s'en trouveront
ı. Les préjugés qui ont fixé les regles des
ıséances entre les deux sexes, sont encore
ces préjugés que la Philosophie doit en-
er.

Constance n'a pas aussi la répugnance des
cieuses pour la conclusion du Roman. Elle
cupe de bonne foi du mariage, & c'est
qui vient presser *Dorval* de lui donner la
in. Mais tout ce jargon si finement joué
s la Comédie de Moliere, est beaucoup
dessous du sien. Relisez, Madame, relisez,
cela se peut, la longue Scene du quatrieme
e. Tout le Dictionnaire du Néologisme ne
nprendrait pas celui de cette Scene. Je la

Page 130.

choiſis exprès comme le morceau que l'Auteur affectionne le plus.

Dorval convient qu'il a de la vertu, *mais* elle eſt auſtere; des mœurs, *mais* ſauvages... une ame tendre, *mais* aigrie par de longues diſgraces. Il peut encore verſer des larmes, *mais* elles ſont *rares & cruelles*... abandonné preſque en naiſſant *entre le déſert & la ſociété*, il errait depuis trente ans parmi les hommes, iſolé, inconnu, négligé, ... lorſque *Clairville* vint à lui. Mon ame, dit-il, attendait la ſienne.

Conſtance reconnaît qu'il a été malheureux, mais lui repréſente que tout a ſon terme.

Nous nous ſommes, lui répond-il, *aſſez éprouvés le ſort & moi.* Il ne s'agit plus de bonheur. Il veut finir ſes jours dans une retraite. Que ces *Etres*, lui dit *Conſtance*, qui ſe meuvent dans la ſociété ſans objet, & qui l'embarraſſent ſans la ſervir, s'en éloignent, s'ils veulent: mais vous, vous ne le pouvez ſans crime. C'eſt à *Conſtance à conſerver à la vertu opprimée un appui; au vice arrogant un fléau; un frere à tous les gens de bien; à tant de malheureux un pere qu'ils attendent, au genre humain ſon ami; à mille projets honnêtes, utiles & grands, cet eſprit libre de préjugés, cette ame forte qu'ils exigent, & que vous avez....*

vous, renoncer à la société! j'en appelle à votre cœur : interrogez-le, il vous dira *que l'homme de bien est dans la société, & qu'il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Que signifie cette derniere maxime si enveloppée ou si fausse? Qui peut être cet appui de la vertu, ce fléau du vice, ce frere de tous les gens de bien, ce pere que les malheureux attendent, cet ami du genre humain, &c.? Est-ce un Souverain de qui le bonheur d'un grand peuple va dépendre, ou du moins son premier Ministre? Non, c'est *Dorval*, fils naturel du négociant *Lysimond*; mais Philosophe comme M. Diderot, & tout cela par conséquent.

Dorval répete encore qu'il est malheureux. *Constance* lui répete aussi que tout a son terme. Le ciel s'obscurcit quelquefois, & si nous sommes *sous le nuage*, un instant l'a formé *ce nuage*, un instant le dissipera; mais quoi qu'il arrive, l'homme sage *reste à sa place.*

Enfin *Dorval* avoue qu'il n'est point trop *étranger à cette pente si générale & si douce qui entraîne tous les Êtres, & qui les porte à éterniser leur espece...* que dans ses accès de mélancolie il *appellait* une compagne. Et le ciel vous l'envoye, lui répond avec résignation *Constance*, qui n'est pas plus étrangere que lui

à cette pente ſi générale & ſi douce, &c.

Où ſommes-nous, Madame? Que deviennent les bienſéances? Voilà donc le langage philoſophique que doit parler l'Amour ſur nos Théâtres. C'eſt l'amour enviſagé comme le beſoin de multiplier l'eſpece, mis ſur la Scene, comme il eſt peint dans le *Tableau de l'Amour conjugal.* Oui, Madame, & c'eſt encore une des ſingularités brillantes de cet ouvrage. C'eſt l'homme ramené à l'état de pure nature, l'homme deſſiné dans le nud, qu'on nous préſente. *Je ſerais pere.... j'aurais des enfans*, dit *Dorval....* des *enfans!....* Il craint pour eux ce cahos de préjugés, d'extravagance, de vices & de miſere où nous ſommes jettés en naiſſant.

Vous êtes obſédé de phantômes, lui réplique la ſublime *Conſtance. L'hiſtoire de la vie eſt ſi peu connue, celle de la mort eſt ſi obſcure, & l'apparence du mal dans l'Univers eſt ſi claire**... *Dorval*, vos enfans ne ſont point deſtinés à tomber dans ce cahos que vous redoutez. Ils paſſeront ſous vos yeux leurs premieres années.... Ils tiendront de vous ces *notions ſi juſtes que vous avez de la grandeur*

* *NB.* Qu'elle n'acheve pas la phraſe par l'impoſſibilité de ſortir de ce pompeux galimathias.

& de la baſſeſſe réelles, du bonheur véritable & de la miſere apparente. Ils nous verront agir : ils m'entendront parler quelquefois. *Dorval, vos filles ſeront honnêtes & décentes : vos fils ſeront nobles & fiers : tous vos enfans ſeront charmans* *.

Ce ſont donc ces enfans à venir qui forment le ſujet d'une immenſe converſation. Pour comble de ridicule, le ſpectateur ſait que cette femme qui ſe propoſe ſi modeſtement de faire avec *Dorval* ces *filles honnêtes & ces fils nobles & fiers*, le ſpectateur ſait, dis-je, que cette femme qui ſe jette ainſi à la tête, n'eſt point aimée de ce *Dorval.* M. Diderot a bien raiſon de dire dans ſes Réflexions que pour les genres qu'il voudrait introduire, *il faudrait des Auteurs, des Acteurs, un Théâtre & peut-être un peuple* **. En effet, je doute que des ſauvages mêmes ſouffriſſent rien d'auſſi révoltant.

A la fin *Dorval*, apparemment pour ſe défendre d'épouſer une femme qu'il n'aime point, (car ces réflexions ne lui viennent jamais à pro-

---

* Voilà ce que l'Auteur croit entendre de la bouche de Mlle Clairon, & ce qu'il appelle dans ſes Réflexions, un trait ſublime.

** Page 202.

pos de *Roſalie*) ſe ſouvient de ſa condition, & aſſure que ſa fortune vient d'être réduite à la moitié. Rien ne rebute *Conſtance*. La naiſſance nous eſt donnée, dit-elle. Pour les beſoins, ceux de la fantaiſie ſont ſans bornes : mais les réels ont une limite. Quelque fortune que vous accumuliez, *Dorval*, ſi la vertu manque à vos enfans, ils ſeront toujours pauvres.

DORVAL.

La vertu ? On en parle beaucoup.

CONSTANCE.

C'eſt la choſe dans l'univers la plus connue & la plus révérée. Malheur à celui qui ne lui a pas aſſez ſacrifié pour la préférer à tout, ne vivre, ne reſpirer que pour elle ; *s'enyvrer de ſa douce vapeur*, & trouver la fin de ſes jours dans cette *yvreſſe*.

Je m'arrête, Madame. J'ai voulu vous analyſer cette Scene pour vous donner une idée des mœurs & du ſtyle. *La douce vapeur de la vertu!* Quel langage ! eſt-ce donc là l'ouvrage d'un ſiecle éclairé ? Si la Nation pouvait admirer de telles inepties, ne devrions-nous pas nous regarder comme replongés dans la plus profonde barbarie ?

J'ai pourtant abrégé cette Scene, & ce n'eſt pas, à beaucoup près, le morceau le plus négligé

de la piece. Je laiſſe à faire à d'autres une critique plus étendue encore que la mienne. Je vous fais grace, Madame, d'une infinité de fautes; car mes obſervations formeraient bientôt un volume plus conſidérable que l'ouvrage. Je vous l'ai dit; il ſerait au-deſſous de l'examen ſans le bruit qu'a fait l'Auteur appuyé de ſes partiſans. Je me contente de remarquer que le ſtyle eſt en général embarraſſé & contraint; que les mêmes tours reparaiſſent fréquemment; que les penſées en ſont communes & monotones comme les caracteres; qu'il y a une foule de mots paraſites, tels que ceux d'*êtres*, de *préjugés*, de *vertu*, d'*accent inarticulé*, &c. qui reviennent à chaque page; que la langue y eſt ſouvent maltraitée. J'ai pu vous en donner quelque idée dans les phraſes mêmes que j'ai empruntées de l'Auteur lorſqu'il établit ſa merveilleuſe pantomime. Il en eſt de purement Germaniques. Le Néologiſme & l'obſcurité * ſont preſque par-tout. Enfin je

---

* En voici quelques exemples. Page 140. *J'écris des lignes faibles, triſtes & froides.*

Page 168. Je commençais à partager ſon tranſport, lorſque je m'écriai, preſque ſans le vouloir : *il eſt ſous le charme.*

Page 180. On a une idée juſte de la choſe; elle eſt préſente à la mémoire : cherche-t-on l'expreſſion; on ne la trouve pas. On combine les mots de grave & d'aigu,

vous envoye, Madame, un exemplaire de la piece où vous trouverez environ deux cens notes qui tombent toutes ſur des expreſſions louches, précieuſes, déplacées, ou peu Françaiſes. Les mêmes défauts ſont, avec plus de profuſion encore, dans les réflexions.

Pour atteindre au plus grand ridicule, figurez-vous, Madame, l'Auteur dont je viens de parler contrefaiſant le Légiſlateur, & créant exprès une poétique pour louer ſon ouvrage, y faiſant modeſtement remarquer des traits de génie *, propoſant aux Auteurs de nouvelles vues, & leur promettant de la gloire s'ils les adoptent.

Ce qu'il y a de mieux, Madame, dans ces réflexions, eſt tiré mot à mot de M. de Voltaire.

---

de prompt & de lent, de doux & de fort; *mais le réſeau, toujours trop lâche, ne retient rien.*

Page 213. Nous empruntons nos idées des perſonnes avec leſquelles nous vivons... *Notre ame prend des nuances plus ou moins fortes de la leur* : mon caractere a dû *refléter* ſur celui de *Conſtance*, & le ſien ſur celui de *Roſalie*.

Page 298. Un cri porté à des oreilles *dans toutes ſes nuances.*

Page 261. Un muſicien ſaiſira le cri de la nature, lorſqu'il ſe *produit violent & inarticulé.* Il en fera la baſe de ſa mélodie. C'eſt ſur *les cordes de cette mélodie* qu'il fera gronder la *foudre*, &c. &c. &c.

* Page 162.

Ce ſont des ſouhaits pour que la Nation ſe donne enfin un Théatre plus vaſte, plus étendu, où l'illuſion ſoit mieux conſervée, & qui prête à des ſituations plus fortes, plus tragiques, plus terribles. Liſez la Préface de la belle Tragédie de *Sémiramis.* Liſez dans les Mêlanges philoſophiques un Chapitre des *Embelliſſemens de Cachemire.* Liſez-en un autre intitulé : *Sur ce qu'on ne fait pas, & ſur ce qu'on pourrait faire.* Vous verrez, Madame, que M. Diderot n'a fait que tranſcrire.

C'eſt *Sylvie*, piece ſifflée il y a douze ou quinze ans, que l'Auteur propoſe comme le modele inconnu du genre ſérieux à perfectionner. Eh ! pourquoi citer des modeles ſi obſcurs ? N'avons-nous pas, *Cénie*, *Mélanide*, &c. L'Auteur de *Sylvie* eſt apparemment quelque Encyclopédiſte ignoré que l'on a voulu charitablement retirer de l'oubli. Ces Meſſieurs perdent ſi peu d'occaſion de ſe rappeller. Ne voilà-t-il pas que l'on cite ici le ballet du *Devin du Village* *, pour donner l'idée d'une prétendue découverte en ce genre ? Eh bien, Madame, ce ballet ſi neuf, dont on prend la peine de deſſiner un plan, eſt préciſément ce que nous voyons tous les jours

---

* Page 279.

Théatres, au point qu'en le lisant, je me
:ouvé compositeur moi-même, & que j'au-
ı dire comme le *Corrège : Son pittor anche*
ant les idées qu'il a réveillées chez moi
:ommunes.

utes les nouveautés que l'Auteur propose
peu près de cette force. Il voudrait ban-
fable de l'Opera, pour y placer la vraie
die ; mais n'avons-nous pas une infinité de
es Lyriques où le merveilleux n'est qu'un
öire ? La belle reconnaissance d'*Iphigénie*
Dreste, les Scenes touchantes de *Sangaride*
Atis, de *Renaud* & d'*Armide*, prouvent
que l'Auteur n'a pas eu besoin d'exalter
gieusement son imagination * pour propo-
:tte réforme.

célebre Métastasio a enrichi la Scene Lyri-
:alienne d'un grand nombre de Tragédies ;
en attendant que nos Auteurs l'imitent,
ons que l'Opera Français, bien exécuté,
ıe merveille pour tous les sens ; que tous
:ts concourent à l'embellir ; que ces chan-

---

lducite mihi psaltem, dit l'Auteur dans l'enthou-
de sa rare découverte. Eh ! quoi ! n'avons-nous plus
siciens, parce que le grand Rameau a pris la li-
le relever un nombre prodigieux de bévues dans
tionnaire Encyclopédique ?

gemens ſubits de décorations, qui ſuppoſent un pouvoir ſurnaturel ſont le charme des yeux, & qu'il y aura de l'intérêt autant qu'il en faut dans nos Opera, toutes les fois que le merveilleux y ſera ménagé par une main habile.

Gardons-nous de croire, comme on veut nous le perſuader, que le merveilleux de l'ancienne Mythologie n'ait pas une poétique fixe & déterminée. Ces Êtres créés par les Poëtes ont un vrai caractere qu'ils doivent à l'imagination même de leurs inventeurs. *Jupiter*, *Apollon*, *Mars*, *Vénus*, les *Parques*, les *Furies*, ont leurs différences auſſi marquées que le *Miſanthrope*, le *Jaloux*, l'*Avare*, &c. & ces différences ſont fondées ſur des principes d'une convention générale dans toute l'Europe. Gardons-nous bien auſſi de confondre les immortelles fictions d'Homere, de Virgile & d'Ovide, avec l'impertinent conte de la *Barbe-Bleue*, & de dire, après l'Auteur, que dans le genre merveilleux, il n'y a pas d'ouvrage où l'on ne * *trouve quelques poils de cette barbe*. Rien ne peut affaiblir le ridicule d'une expreſſion d'auſſi mauvais goût.

Enfin l'Auteur veut que nous ayions les Tragédies bourgeoiſes. Pourquoi pas, pourvu qu'el-

---

* Page 267.

les ne reſſemblent point au *Fils Naturel?* Les Anglais en ont bien. *Mélanide* en eſt une, ou peu s'en faut. Que l'on en faſſe où le tragique domine encore davantage, j'y conſens. Mais que l'Auteur ne ſe donne point l'honneur de l'invention, & qu'il ne propoſe pas ſérieuſement dans ces Tragédies * *un lit de repos; une mere, un pere endormi; un crucifix, un cadavre*, &c. ou qu'il aille faire repréſenter ſes pieces dans ſa petite Iſle de *Lampedouſe* **.

Qu'il ne banniſſe pas nos Valets de Comédie, ſous prétexte qu'ils ſont toujours plaiſans, & que c'eſt une preuve qu'ils ſont froids ***. Ce n'eſt pas être froid que d'être plaiſant dans une Comédie, & l'Auteur nous permettra de croire que les Valets de Moliere & de Regnard valent bien ſon *Charles* & ſon *André*.

Une idée qui eſt entiérement de l'Auteur, mais qui eſt bien auſſi la choſe la plus ſinguliere que l'on ait dite, c'eſt ce qu'il appelle des Comédies *de Condition*. Juſqu'à préſent on a fait, dit-il ****, des pieces de caracteres, & les caracteres ſont épuiſés. Nous avons des

* Page 201.
** Page 182.
*** Page 148.
**** Page 262.

financiers dans nos Comédies, mais le financier n'eſt pas fait. Il y a des peres de famille au Théâtre, mais le pere de famille reſte à faire, & l'Auteur part de-là pour nous donner libéralement vingt ſujets de Comédies : *L'homme de Lettres*, le *Philoſophe*, le *Commerçant*, le *Juge*, l'*Avocat*, le *Politique*, le *Citoyen*, le *Magiſtrat*, le *Financier*, le *Grand Seigneur*, l'*Intendant*, le *Pere de Famille*, l'*Epoux*, la *Sœur*, les *Freres*, &c.

En vérité je ne ſais plus de quel nom appeller ce délire d'imagination. Si je choiſis un de ces ſujets, le Magiſtrat, par exemple, il faudra bien que je lui donne un caractere : il ſera triſte ou gai, grave ou frivole, affable ou bruſque, & ce ſera ce caractere qui en fera un perſonnage réel, qui le tirera de la claſſe des abſtractions métaphyſiques. Voilà donc le caractere qui redevient la baſe de l'intrigue & de la morale de la piece, & la condition qui n'eſt plus que l'acceſſoire. Il en eſt de même de tous les ſujets propoſés. Le projet de l'Auteur n'eſt donc qu'une chimere, & l'une des plus biſarres peut-être qui ait jamais pris naiſſance dans une tête humaine.

En honneur, Madame, je penſe que M. Diderot s'eſt moqué de nous ; car il n'eſt pas poſſible qu'il ait écrit ſérieuſement ces choſes

étranges. C'eſt une expérience qu'il a voulu faire ſur le degré d'aſcendant que la qualité de Philoſophe peut lui donner ſur le Public.

Non, Madame, non. Les caracteres ne ſont point auſſi épuiſés qu'il le dit. Ecoutez parler Moliere lui-même dans une de ſes Comédies. Voici comme il répond à quelqu'un qui penſait, comme M. Diderot, que les ſources du comique allaient lui manquer. Remarquez combien ce grand homme était loin de deviner les Comédies de condition. » Eh ! mon
» pauvre Marquis, nous lui fournirons tou-
» jours aſſez de matiere, & nous ne prenons
» gueres le chemin de nous rendre ſages par
» tout ce qu'il fait & tout ce qu'il dit. Crois-
» tu qu'il ait épuiſé dans ſes Comédies tous
» les ridicules des hommes, & ſans ſortir de
» la Cour, n'a-t-il pas encore vingt caracteres
» de gens où il n'a pas touché? N'a-t-il pas,
» par exemple, ceux qui ſe font les plus gran-
» des amitiés du monde, & qui, le dos tour-
» né, font galanterie de ſe déchirer l'un l'au-
» tre? N'a-t-il pas ces adulateurs à outrance,
» ces flatteurs inſipides qui n'aſſaiſonnent d'au-
» cun ſel les louanges qu'ils donnent, & dont
» toutes les flatteries ont une douceur fade qui
» fait mal au cœur à ceux qui les écoutent?
» N'a-t-il pas ces lâches courtiſans de la fa-

» veur,

» veur, ces perfides adorateurs de la fortu-
» ne, qui vous encenſent dans la proſpérité,
» & vous accablent dans la diſgrace? N'a-t-il
» pas ceux qui ſont toujours mécontens de la
» Cour; ces ſuivans inutiles, ces incommo-
» des aſſidus, ces gens, dis-je, qui pour ſer-
» vices ne peuvent compter que des importu-
» nités, & qui veulent que l'on les récompenſe
» d'avoir obſédé le prince dix ans durant?
» N'a-t-il pas ceux qui careſſent également tout
» le monde, qui promenent leurs civilités à
» droite, à gauche, & courent à tous ceux
» qu'ils voient avec les mêmes embraſſades &
» les mêmes proteſtations d'amitié? &c... Va,
» va, Marquis, Moliere aura toujours plus de
» ſujets qu'il n'en voudra, & tout ce qu'il a
» touché n'eſt que bagatelle au prix de ce qui
» reſte *.

Eſt-il bien poſſible, Madame, que M. Diderot ne voye que des Comédies de condition où Moliere a vu ſi rapidement tant de choſes? La Philoſophie rétrécirait-elle les idées au lieu de les étendre? Moliere, à la vérité, pouvait avoir quelque génie; mais ſon ſiecle avait-il les lumieres du nôtre? De ſon tems

* *Impromptu de Verſailles*, Scene 3.

ſongeait-on à l'Encyclopédie ? M. Diderot n'eſt-il pas un des chefs de cette grande entrepriſe, & ce mérite ne renferme-t-il pas tous les autres ?

S'il était permis d'ajouter aux idées du grand homme que je viens de citer, je ne ſais, Madame, ſi cette Lettre n'indiquerait pas un ſujet de Comédie même aſſez piquant.

Je croirais en trouver encore un dans ce vers du *Méchant* :

Des protégés ſi bas, des protecteurs ſi bêtes,

L'homme déplacé ; l'homme fin, dont la fineſſe échoue toujours contre la naïveté d'un homme ſimple ; le faux Philoſophe ; l'homme ſingulier, manqué par Deſtouches * ; le Tartuffe de ſociété, comme on a fait celui de religion : voilà, ce me ſemble, des ſujets qui n'attendent que des hommes & qui valent

---

* On y trouve pourtant ces vers ſi ſenſés :

. . . . Je vois ſouvent de ſublimes eſprits,
Des ſavans dont le monde admire les écrits ;
Mais je ne leur vois point affecter de manieres
Qu'on puiſſe, avec raiſon, prendre pour ſingulieres :
. . . .
Et ſi chez les Anciens, de doctes fanatiques
Ont cru ſe diſtinguer ſous les haillons cyniques,

bien le *Frere*, la *Sœur*, l'*Epoux*, &c. Ce sont eux, Madame, que je proposerais modestement, & non comme des découvertes. Il est trop triste d'annoncer la pierre philosophale avec des haillons, & l'Auteur du *Fils Naturel* me corrigerait de l'égoïsme, si j'avais quelque pente à m'y livrer. Ses réflexions, dont vous avez un précis, & jusqu'à sa courte préface, tout en est rempli. *Le sixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître*, dit-il, *& j'étais allé chercher à la campagne du repos & de la santé*, &c. Quel début, Madame! quelle emphase dans ce peu de mots : *le sixieme volume de l'Encyclopédie venait de paraître?*

Dans ses Dialogues imaginaires avec *Dorval*, tout est marqué au coin du même amour-propre. Il y manque même de l'adresse. L'Auteur fait des objections contre sa piece, & Dieu sait s'il fait patte de velours. Le prétendu *Dorval* y répond d'une maniere si satisfai-

---

Les plus sages mortels ont toujours méprisé
Les écarts singuliers d'un orgueil déguisé.
Et Socrate, & Platon, & les Sages de Grece
D'un doux extérieur ont orné la sagesse.
On ne les a point vus, par singularité,
Rompre tous les liens de la société,
Affecter des façons qui n'ont point de semblables,
Et pour se distinguer, se rendre insupportables.

ſante, que M. Diderot eſt toujours obligé d'être de ſon avis. Eſt-ce donc là ce ton de ſimplicité & de *bonne-hommie* dont il ſe gratifie ſi modeſtement à la fin de ſa piece * ?

Voilà pourtant les petites mortifications auxquelles on s'expoſe en voulant ſortir de ſon genre ; en ſe faiſant annoncer, ou plutôt en s'annonçant ſoi-même ſi impérieuſement ; en affectant la tyrannie dans une carriere qui doit tout ſon éclat à la liberté. On s'expoſe en donnant un ouvrage de cette nature, un ouvrage à la portée de tout le monde, à faire conclure que, puiſqu'il eſt ſi mal écrit d'un bout à l'autre, on pourrait bien trouver les mêmes fautes dans les productions que l'on admire, & qu'on ne lit point. On compromet dans un jour une réputation de pluſieurs années. On indiſpoſe des Savans modeſtes, & qui vont prouver que l'*Eſſai ſur le mérite & ſur la vertu* n'eſt pas, comme on l'a dit, une imitation, mais une traduction ſervile & fautive de Mylord Shaftersbury ; que les *Penſées Philoſophiques* ſont preſque mot pour mot tirées du même Auteur ; que *l'interprétation de la nature* eſt toute entiere dans Bacon ; que le *Fils Na-*

* Page 199.

turel lui-même n'eſt qu'une copie défigurée du *Vero Amico*, de Mr. Goldoni * ; enfin que l'Encyclopédie, au lieu de former un corps de Doctrine, n'eſt qu'un cahos de contradiction, où l'on trouve autant de ſyſtêmes & de principes différens, qu'il y a d'Auteurs qui ont fourni des articles. Tout cela eſt d'une digeſtion dure pour l'amour propre. Il eſt vrai qu'on a la reſſource de ſe faire louer dans le Mercure.

---

* *NB.* Que cet Auteur a fait auſſi un *Pere de famille*.



LES
PHILOSOPHES,
COMÉDIE.

AVIS PRÉLIMINAIRE.

LA vraie philoſophie ne peut avoir d'ennemis qu'aux petites maiſons : auſſi ce n'était pas elle que l'Auteur avait prétendu jouer. Ceux qui ont affecté de s'y méprendre, prouvaient, par cette équivoque même, qu'ils n'étaient pas véritablement philoſophes ; mais ils ſe permettaient une abſurdité, pour tâcher de rendre odieuſe une Comédie qui les démaſquait. C'était l'expédient qu'on avait employé contre le Tartuffe. On reprochait à Moliere d'avoir joué la religion, tandis qu'il n'avait joué que les Faux dévots.

L'accuſation contre Moliere, était même, à quelques égards, moins abſurde : car enfin, avec beaucoup de talens & de génie, on pourrait avoir le malheur de n'être pas convaincu de la néceſſité d'une révélation ; mais, on le répete, il faudrait avoir perdu le ſens commun pour attaquer cette philoſophie bienfaiſante, ſans laquelle il ne peut exiſter de bonne légiſlation ; qui eſt, à la fois, la Sauve-Garde des mœurs, & l'unique barriere que la religion elle-même puiſſe oppoſer aux attentats de la ſuperſtition & du fanatiſme ; cette philoſo-

hie, en un mot, qui n'eſt que la raiſon per-
ctionnée, & qui a été regardée, dans tous
s tems, comme un des plus ſolides appuis
: la félicité publique.

L'Auteur ſe croit diſpenſé d'une apologie
us longue contre une accuſation qui n'a pas
é faite ſérieuſement, quoiqu'elle ait été re-
ouvellée ſans pudeur dans une foule de li-
elles. C'eſt à ſes ouvrages, c'eſt à ſa Comé-
ie même qu'il oſe en appeller. Il ſe flatte,
uoiqu'il ait tâché de les y répandre ſans af-
ctation, que tout lecteur impartial y trouvera
es témoignages ſuffiſans de ſon amour pour la
aie philoſophie. Peut-être, ſi cet amour eut
é moins ſincere, eut-il ménagé davantage
ux qui n'abuſent de ce nom reſpectable,
ıe pour les déshonorer.

Mais, pour ôter à cette miſérable équivo-
ıe tout prétexte de ſe reproduire, il va prou-
r, par des autorités, que ſes ennemis mêmes
: recuſeront pas, qu'il n'a pris le mot de
hiloſophe, que dans une acception que lui ont
nnée ſouvent les plus diſtingués de ceux à
ii la voix publique en accorde aujourd'hui le
m.

PORTRAIT D'UN PHILOSOPHE

Par M. de Voltaire.

„ Celui qui ménagea toute cette intrigue, „ fut l'Abbé Dubois, devenu archevêque de „ Cambray, il espérait la dignité de Cardi- „ nal. C'était un homme d'un esprit ardent, „ mais fin & délié. Il avait été quelque tems „ précepteur du Duc d'Orléans, enfin *de Mi-* „ *nistre de ses plaisirs*, il était devenu Minis- „ tre d'Etat. Le Duc de Noailles & le Mar- „ quis de Canillac, en parlant de lui au Ré- „ gent, ne l'appellaient jamais que l'Abbé „ *Friponneau. Ses mœurs, ses débauches, ses* „ *maladies qui en étaient la suite*, sa petite „ mine & sa basse naissance jettaient sur lui „ un ridicule ineffaçable ; mais il n'en devint „ pas moins le maître des affaires.

„ Il avait pour la bulle *Unigenitus* plus de „ mépris encore que les Evêques appellans, „ & que tous les parlemens du Royaume ; „ *mais il aurait essayé de faire recevoir l'Al-* „ *coran, pour peu que l'Alcoran eut contribué* „ *à son élévation.*

„ *C'était un de ces philosophes dégagés des* „ *préjugés*, élevé dans sa jeunesse auprès de la

fameuse Ninon l'Enclos *. *Il y parut bien à sa mort*, qui arriva deux ans après. Il avait toujours dit à ses amis qu'il trouverait le moyen de mourir sans les Sacremens de l'Eglise, *& il tint parole.*

. . . .

„ Après Dubois *qui mourut en Philosophe*,... „ le Duc d'Orléans.... daigna être premier „ Ministre lui-même.

PORTRAIT DES PHILOSOPHES

Par M. Rousseau de Geneve.

„ Je consultai les Philosophes ... je les „ trouvai tous, fiers, affirmatifs, dogmatiques „ même dans leur scepticisme prétendu, n'igno- „ rant rien, ne prouvant rien, se moquant les „ uns des autres, & ce point commun à tous, „ *me parut le seul sur lequel ils ont tous rai-* „ *son.* Triomphans quand ils attaquent, ils sont „ sans vigueur en se défendant. Si vous pesez

---

* Ce trait rappelle ce vers mis récemment, par M. Dorat, sous un portrait de M. de Voltaire:

Il vit le dernier siecle expirer chez Ninon.

[redacted]

„ leurs raiſons, ils n'en ont que pour détruire; *
„ Si vous comptez les voix, chacun eſt réduit
„ à la ſienne ; ils ne s'accordent que pour diſ-
„ puter.... Fuyez ceux qui, *ſous prétexte*
„ *d'expliquer la nature* **, ſement dans les
„ cœurs des hommes de déſolantes Doctrines,
„ & dont le ſcepticiſme apparent eſt cent fois
„ plus affirmatif & plus dogmatique que le ton
„ décidé de leurs adverſaires. Sous le hautain
„ prétexte *qu'eux ſeuls* ſont éclairés, vrais, de
„ bonne foi, ils nous ſoumettent impérieuſe-
„ ment à leurs déciſions tranchantes, & pré-
„ tendent nous donner, pour les vrais prin-
„ cipes des choſes, les inintelligibles ſyſtêmes
„ qu'ils ont bâtis dans leur imagination : du
„ reſte renverſant, détruiſant, foulant aux pieds
„ tout ce que les hommes reſpectent, ils ôtent

---

* Ils ont l'art de détruire ;
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Les Philoſophes, Acte 2. Scene 5.

On voit, & on prouverait encore par d'autres paſſa-ges de M. Rouſſeau, tous poſtérieurs à la Comédie de l'Auteur, qu'il eſt au moins, du même avis que lui ſur de certains Philoſophes; & l'on ſait que M. Rouſſeau eſt connaiſſeur.

** Ceci ſemblerait déſigner l'Auteur de l'*interprétation de la Nature.*

„ aux affligés la derniere consolation de leur
„ misere ; aux puissans & aux riches le seul
„ frein de leurs passions ; ils arrachent du fond
„ des cœurs les remords du crime, l'espoir de
„ la vertu, *& se vantent encore d'être les bien-*
„ *faiteurs du genre humain !* Jamais, disent-
„ ils, la vérité n'est nuisible aux hommes :
„ je le crois comme eux ; *& c'est, à mon*
„ *avis, une des preuves que ce qu'ils enseignent*
„ *n'est pas la vérité.*

AUTRE PORTRAIT

D'après un Fragment du même.

„ Oui, si pour être Philosophe, il faut noir-
„ cir la réputation de mes semblables, pu-
„ blier, aux yeux de l'univers, des choses qui
„ devraient rester ensevelies dans un éternel
„ silence, tramer & conduire de sourds com-
„ plots, y présider ; en un mot, si pour être
„ Philosophe, il faut renoncer à l'humanité,
„ à la justice, à la bonne foi, je renonce à
„ la philosophie, & à la dénomination de Phi-
„ losophe, & *j'en laisse le titre à tant de four-*
„ *bes dignes de le porter.*

REFLEXIONS JUDICIEUSES DE M. DIDEROT, *

Qui s'appliquent, d'elles-mêmes, à tous les murmures que la Comédie des Philoſophes a excités, & qui deviennent la préface indiſpenſable de cette même Comédie.

„ Je ſais qu'on dit des ouvrages où les Au„ teurs ſe ſont abandonnés à toute leur indig„ nation : cela eſt horrible ! on ne traite point „ les gens avec cette dureté-là ! ce ſont des „ injures groſſieres qui ne peuvent ſe lire, & „ autres ſemblables diſcours, qu'on a tenus „ dans *tous les tems*, *& de tous les ouvrages* „ où les ridicules & la méchanceté ont été „ peints avec le plus de force, & que nous „ liſons aujourd'hui avec le plus de plaiſir. „ Expliquons cette contradiction de nos ju„ gemens. Au moment où ces redoutables „ productions furent publiées, tous les mé„ chans allarmés craignirent pour eux. Plus „ un homme était vicieux, plus il ſe plai„ gnait hautement. Il objectait au ſatyrique,

---

* Elles ſont tirées du Dictionnaire Encyclopédique, au mot *Encyclopédie*.

[redacted]

„ l'âge, le rang, la dignité de la personne,
„ & une infinité de ces petites considérations
„ passageres qui s'affaiblissent de jour en jour,
„ & qui disparaissent avant la fin du siecle.
„ Les circonstances momentanées s'oublient,
„ la postérité ne voit plus que la folie, le ri-
„ dicule, le vice & la méchanceté, couverts
„ d'ignominie, & elle s'en réjouit comme d'un
„ acte de justice.... C'est une faiblesse répré-
„ hensible que celle qui nous empêche de
„ montrer pour la bassesse, l'envie, la du-
„ plicité, cette haine vigoureuse & profonde
„ que tout honnête homme doit ressentir.



ACTEURS.

CYDALISE.
ROSALIE.
DAMIS.
VALERE.
THÉOPHRASTE.
DORTIDIUS.
MARTON.
CRISPIN.
M. PROPICE, *Colporteur.*
M. CARONDAS.

La Scene est à Paris.

LES



PHILOSOPHE

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, M[illegible]

DAMIS.

NOn, je ne reviens pas [illegible] vertige.
Rompre un hymen conclu [illegible]

MARTON.

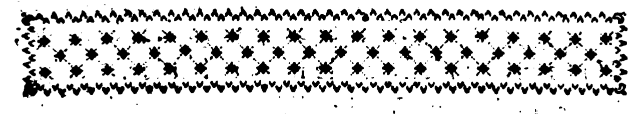
[illegible]

DAMIS.

Mais encor?



LES PHILOSOPHES.



LES PHILOSOPHES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON.

DAMIS.

NOn, je ne reviens pas d'un semblable vertige.
Rompre un hymen conclu!

MARTON.

Tout est changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor?

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier;
Notre projet n'eſt pas de nous méſallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;
En un mot, nous prenons un Mari Philoſophe.

DAMIS.

Que me dis-tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne ſavez-vous pas que les abſens ont tort?
Trois mois ont opéré bien des Métamorphoſes;
Peut-être dans trois mois verrons-nous d'autres choſes.
Vous pourrez reparaître alors avec ſuccès;
Mais juſques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait ſe finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme eſt pour le ſage.

DAMIS.

Le moyen que l'on change ainſi dans un moment!

MARTON.

Toute Femme eſt, Monſieur, un animal changeant.
On pourrait calculer les jours de Cydaliſe
Par les différents goûts dont ſon ame eſt épriſe:
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'autres fois ſérieuſe, & boudant par accès;
Coquette, s'il en fut, même juſqu'au ſcandale,

Prude à nous étourdir de son aigre morale ;
Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons ;
Tantôt les Directeurs, & tantôt les Bouffons.
C'était-là le bon tems. Mais aujourd'hui que l'âge
Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton plus
sage,
Madame a depuis peu réformé sa maison.
Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.
D'abord on a banni cette gaîté grossiere,
Délices des Traitans, aliment du Vulgaire ;
A nos soupés décens tout au plus on sourit.
Si l'on s'ennuie, au moins c'est avec de l'esprit.
Quelquefois on admet, au lieu des Vaudevilles,
De savans Concerto, de grands Airs difficiles ;
Car il faut bien encore un peu d'amusement.
Mais notre fort, Monsieur, c'est le raisonnement.
Quelque tems, dans le cercle, on parla Politique ;
Enfin tout disparut sous la Métaphysique.

DAMIS.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,
Je livre Cydalise aux traits de ton pinceau ;
Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie ?

MARTON.

Ce que nous faisons tous, Monsieur, elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival son cœur s'est-il rendu ?

MARTON.

Non, ce cœur est à vous. L'Amour l'a défendu
Contre tous les projets d'un Rival téméraire;
Mais votre sort dépend de l'aveu d'une Mere,
Ensorcelée au point que je n'ai plus d'espoir.
Pardonnez-moi ce mot; je vois comme il faut voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Esprit, Monsieur, est tout ce qu'elle adore.
C'est une maladie inconnue à vingt ans;
Mais bien forte à cinquante. Encore avec le tems,
On pourrait espérer un retour de sagesse,
S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse,
Quand à certains degrés elle a fait des progrès.
Dans les commencemens, moi-même j'esperais;
Mais sachez tous nos maux & ceux qui vont les suivre.
Entre-nous...

DAMIS.

Eh! bien? Quoi?

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à préſent s'imprime *incognitò.*

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non ; un volume *in-quarto.*

DAMIS.

Je lui conſeille fort de garder l'anonyme.
Mais, dans ces beaux eſprits que Cydalyſe eſtime,
N'en eſt-il donc aucun, aſſez droit, aſſez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers auſſi grand ;
Pour la déſabuſer ?

MARTON.

Eux ! ils ſe moquent d'elle ;
Ils ont tous conſpiré de gâter ſa cervelle ;
Sur-tout votre Rival. Comme il connait ſon goût,
Il ne ſe borne pas à l'applaudir en tout ;
Il la fait admirer par Meſſieurs ſes ſemblables,
Tous charlatans adroits, & flatteurs agréables,
Ravis de préſider dans ſa Société,
D'y porter leurs erreurs, & faiſant vanité
De dominer ici ſur un eſprit crédule,
Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce ſont-là, dis-tu, des Philoſophes ?

MARTON.

Oui ;
Du plus grand air encor. Paris en eſt rempli.
Mais pour établir mieux leur crédit chez Madame,
Et pour mieux pénétrer juſqu'au fond de ſon ame,
Ils nomment aux emplois vacans dans la maiſon.
Leur choix, toujours guidé par la ſaine raiſon,
Quel qu'il ſoit, à Madame eſt toujours sûr de plaire.
Je ſoupçonne pourtant un certain Secrétaire,
Reçu par Cydaliſe à titre de Savant,
De n'avoir d'autre emploi que celui d'intriguant,
De recéler un fourbe, & d'être ici pour cauſe ;
Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la choſe.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger ſi mal ?

MARTON.

Ou je me trompe fort, ou c'eſt votre Rival
Qui, pour ſervir ſes feux, ici l'impatroniſe.

DAMIS.

Quel homme eſt-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchiſe,
Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,
Titré du nom pompeux de Monſieur Carondas.
Reconnu pour Savant, du moins ſur ſa parole,

[redacted]

Tout hérissé de Grec & de termes d'Ecole,
Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
Et nous citant sans cesse Homère ou Lycophron.

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monsieur Carondas est de mauvais augure;
Mais avec ton secours & celui de Crispin...

MARTON.

Quoi! Crispin est ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein
Etait de vous unir; tu le sais, & j'espère
Que tu me serviras de ton mieux.

MARTON.

Laissez faire.
Crispin est fort adroit; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh! Monsieur, comptez-y.
Je déclare la guerre à la Philosophie.

[redacted]

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment?...

MARTON.

Ah! je vous vois venir.
Tenez, Monſieur, l'Amour a ſû vous prévenir.
On vient; C'eſt Roſalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'abſence,
Quand je reviens ici, guidé par l'eſpérance,
Réclamer une foi promiſe à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,
Oſe me diſputer le ſeul bien où j'aſpire,
Qu'avec lui, contre moi, votre mere conſpire.
Ah! raſſurez du moins mon cœur déſeſpéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en ſoit moins pénétré?
Je vois avec douleur ce changement extrême,
Je ſouffre autant que vous; mais enfin je vous aime.

[redacted]

A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.
Qui pourrait résister à deux amans unis ?
Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être
Dans son cœur combattu, l'amitié va renaître.
Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
Je le sais ; c'est à vous, Damis, de l'émouvoir ;
Allez, & pour combler le bonheur que j'espere,
Que je vous doive encor les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux sentimens ! mais moi je ne m'y fierais pas.

ROSALIE.

Laisse-moi mon erreur.

MARTON.

Non : c'est par des combats
Qu'il faut à la raison ramener Cydalise.

DAMIS.

Encore est-il permis de tenter l'entreprise.

MARTON.

Oui ; c'est un beau moyen, des soupirs & des pleurs !
Oh ! la Philosophie endurcit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru ! mais pourtant si ma mere
M'immolait sans retour aux desseins de Valere,
Si ce projet enfin était bien avéré,

Il eſt vrai : les témoins ne ſont pas invités,
D'accord : il manque auſſi quelques formalités
J'y conſens : ajoutez, d'ailleurs, que la journée
A la rigueur encor n'eſt pas déterminée,
J'en conviens : Cependant ne ſouffre-t-elle pas
L'hommage aſſez public qu'il rend à vos appas ?
N'en êtes-vous pas même à toute heure obſédée ?
Mais non ; je me trompais ; ce n'était qu'une idée.

ROSALIE.

Hélas ! peux-tu, Marton, me déſoler ainſi ?

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS.

Marton.....

MARTON.

Contes que tout ceci,
Propos en l'air.

DAMIS.

Absurde.

ROSALIE.

Mais, Marton....

MARTON.

Non, c'est terreur panique,
Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage est bien peu de saison.

MARTON.

J'avais tort.

ROSALIE, *faisant un mouvement pour sortir.*

Tu poursuis? Eh! bien, je...

DAMIS, *l'arrêtant.*

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment, c'est très-bien fait.
Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,
Falloit-il vous tromper? Je sais bien que le doute
Suspend l'impression des maux que l'on redoute,

Qu'il eſt très-naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours ſon fardeau plus léger.
Moi même à vous flatter je ſerais la premiere.
J'aurais ſoin de fermer vos yeux à la lumiere,
Sans l'intérêt preſſant qui me parle pour vous.
Pardonnez; mais, ma foi, les amans ſont des foux.
Tranquilles ſans raiſon, déſeſpérés ſans cauſe,
Dans un juſte équilibre aucun ne ſe repoſe,
Et le ſang froid ſouvent les conſeille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau ſur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu, de la Philoſophie!

MARTON.

On apprend à heurler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raiſon.
C'eſt un mal répandu dans toute la maiſon:
Mais perdons un moment cette idée importune.
(A Roſalie.)
Çà, faiſons notre paix. Vous ſerez ſans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts.

Vous, Monsieur, qui sans soins & sans trouble dans l'ame,
Passeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, & même promptement.
Songez qu'il est grand jour dans cet appartement,
Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydalise,
Avant que de penser à d'autres rendez-vous.

DAMIS.

Je cours m'y disposer, dans un espoir si doux.
Je remets en tes mains le bonheur de ma vie.
Vous que j'adore, adieu, ma chere Rosalie.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous, soyez sans faiblesse. Allons, point de langueur.
La fermeté, Madame, en impose au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvais sentir combien je hais Valere!

MARTON.

Oui: Damis sort d'ici. Mais c'est à votre mere

Qu'il importe fur-tout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de fon aveu;
Je le fuppofe au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien, comme on fait, fans l'avis des familles,
C'eft la regle. Il faut donc déclarer, fans détour,
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre amour.

ROSALIE.

Oh! oui.

MARTON.

Vous fentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE.

Affurément, Marton.

MARTON, *malignement.*

Allons, j'entends Madame.

ROSALIE, *effrayée.*

Ah! Marton....

MARTON

Comment donc! c'eft très-bien débuter.
Cela promet.

ROSALIE.

Aussi, pourquoi m'épouvanter?
ur dans le besoin me rendra du courage.

MARTON, *la contrefaisant.*

ur! oui vous ferez tous deux de bel ouvrage!
ait vraiment, à cet air d'embarras,
mot dit au hasard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

MARTON.

point à l'Amour à vous tirer de peine,
op mal-adroit. Pensez à votre haine;
sentiment qui doit vous inspirer,
est important de vous bien pénétrer.
is si l'amour, que d'ailleurs je révere,
ıos passions en effet la plus chere;
n'est que faiblesse, & que timidité.
ɜ n'est qu'ardeur & que vivacité.
ɔat, l'autre anime, & dans un cœur femelle,
je la croirais beaucoup plus naturelle.
connaissez pas encor ce sentiment.
re cœur l'éprouve aujourd'hui seulement.
j'aime Crispin, & je sens pour Valere...
ɜ n'est plus un jeu, j'apperçois votre mere.

ROSALIE.

soutiendras?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

Retirez-vous, Marton.
Prenez mes clés; allez renfermer mon Platon.
De son Monde idéal j'ai la tête engourdie.
J'attendais à l'instant mon Encyclopédie;
Ce Livre ne doit plus quitter mon cabinet.
(*A Rosalie.*)
Vous, demeurez, je veux vous parler en secret.
(*A Marton.*)
Laissez-nous.

MARTON, *à Rosalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obéissez, Marton.

[redacted]

SCENE V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & sage,
Rosalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
Je vais connaître enfin si vous les méritez.
Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
Amour de préjugé, trivial, populaire,
Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge assez doux,
Une faiblesse....

ROSALIE.

Eh! quoi, la voix de la Nature,
Quoi! cette impression si touchante & si pure,
Ce premier des devoirs, cet auguste lien,
(Je définirai mal ce que je sens si bien,)
N'importe, se peut-il que le cœur de ma mere
Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractere?
Ah! rappellez pour moi vos sentimens passés.
En les analysant, vous les affaiblissez.

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme un autre, à ces vaines
chimeres,
Dignes du gros bon-ſens qui conduiſait nos peres.
Crédule, heureuſe même en mon aveuglement,
Automate abuſé, je ſuivrais le torrent.
Je commence à ſentir, à penſer, à connaître.
Si je vous aime enfin, c'eſt en qualité d'*Être* :
Mais vous concevez bien qu'un autre individu
N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu.

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez, Ma-
dame,
Souffrez, qu'à vos genoux votre fille réclame
Un droit plus légitime & des titres plus doux.
Pourquoi briſer les nœuds qui m'attachaient à
vous ?
Jugez de leur pouvoir à mon trouble, à mes larmes.

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille!... Et! quoi! pour vous l'erreur a tant de
charmes!
Vous me faites pitié. Conſultez la Raiſon.
Ces puérilités ne ſont plus de ſaiſon.
Je reconnais vos droits ſur le cœur d'une mere ;
Mais je les annoblis, & ſi je vous ſuis chere,
Si j'ai ſur vous auſſi quelques droits à mon tour,
J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

[redacted]

ROSALIE.

Je ne puis ſoutenir ce funeſte langage.
Il fait à toutes deux un trop ſenſible outrage.
Qui ? Moi ! Le penſez-vous, que je puiſſe jamais
Oublier que ma vie eſt un de vos bienfaits ?
Non....

CYDALISE.

Le ſoin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, ſur-tout, votre reconnaiſſance ;
Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.
Vous apprendre à penſer, voilà ce que je veux.
Concevez le bonheur d'étendre ſon génie,
D'ouvrir l'œil aux clartés de la Philoſophie,
De diſſiper la nuit où vos ſens ſont plongés,
D'affranchir votre eſprit du joug des préjugés.
Ce grand art d'exiſter, qui n'appartient qu'au ſage
Dont je connais enfin le ſolide avantage,
Ce jour de la Raiſon, dont j'ai ſû m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De légers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir ;
Je me ſouviens qu'alors tout ſemblait vous unir.
C'eſt ainſi que ſe font la plûpart des affaires ;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds vulgaires.

Damis a du bon ſens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur:
Tout mortel n'eſt pas fait pour aller au ſublime;
Dans le fond, cependant, on lui doit de l'eſtime:
Mais je vous dois auſſi, ma fille, un autre Epoux,
Beaucoup plus convenable & plus digne de vous.
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour ſéduire,
C'eſt peu de vous aimer, il ſaura vous conduire;
En un mot, c'eſt de lui que mon cœur a fait choix.

ROSALIE.

Ainſi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon pere?

CYDALISE.

Votre pere! il eſt vrai que je n'y ſongeais guere.
Plaiſante autorité que la ſienne en effet!
L'Être le plus borné que la Nature ait fait.
Nul talent, nul eſſor, eſpece de machine
Allant par habitude, & penſant par routine,
Ayant l'air de rêver & ne ſongeant à rien,
Gravement occupé du détail de ſon bien,
Et de mille autres ſoins purement domeſtiques;
Défenſeur ennuyeux des préjugés gothiques,
Sauvage dans ſes mœurs, alliant à la fois
La morgue de ſa robe au ton le plus bourgeois;
Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & meſure,
Et qui, toujours grimpé ſur la magiſtrature,
Hors de ſon tribunal, aurait cru déroger;

Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
Mais il eſt mort enfin, laiſſons en paix ſa cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, ſongez....

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?
Un pere n'eſt qu'un homme, & l'on peut ſenſément
Remarquer ſes défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce ſont-là les droits de la Philoſophie,
Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie;
Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainſi;
J'oſe vous l'avouer. Daignez permettre auſſi
Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere eſt l'Amant que j'ai choiſi pour vous,
Ma fille, & dès ce ſoir il ſera votre Epoux.
Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
Quant à vos préjugés ſur la Philoſophie,
Contre eux, à mon exemple, il faut vous aguérir.
Le tems & la raiſon ſauront vous en guérir.
Vous êtes dans cet âge où l'on commence à vivre,
Tout fait ombrage alors : mais vous lirez mon livre.

[redacted]

J'y traite en abrégé de l'Esprit, du bon sens,
Des passions, des Loix, & des Gouvernemens;
De la vertu, des mœurs, du climat, des usages;
Des peuples policés & des peuples sauvages;
Du désordre apparent, de l'ordre universel,
Du bonheur idéal & du bonheur réel.
J'examine avec soin les principes des choses,
L'enchaînement secret des effets & des causes.
J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
Je veux l'intituler : *Les devoirs tels qu'ils sont.*
Enfin, c'est en morale une Encyclopédie,
Et Valere l'appelle un Livre de génie.
Vous serez trop heureuse avec un tel Epoux.
Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous,
Vous m'en remercîrez. Adieu, Mademoiselle,
Songez à m'obéir.

SCENE VI.

MARTON, ROSALIE.

ROSALIE, *sans voir Marton.*

Quelle douleur mortelle!

Quel travers !

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Badinage :
Mourir ! Vous vous moquez, & ce n'est plus l'usage.
On ne le souffre pas même dans les Romans.

ROSALIE.

Mais enfin....

MARTON.

Calmez-vous ; & reprenez vos sens.
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue.

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en est pas moins émue.

MARTON.

Présumez-vous si peu du succès de mes soins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton....

MARTON.

Commencez par vous affliger moins.
Si vos vœux sont comblés, dites-moi, je vous prie,
A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il servie ?

ROSALIE.

Oui, si tu réussis; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurerez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à dire ;
Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de rire ?
À tout événement, c'est toujours fort bien fait,
Et quand tout irait mal, je crois qu'il le faudrait :
Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode.
Je le crois inutile, & j'en suis l'antipode.
C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,
Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.

Mais allons concerter quelque heureuse saillie,
Venez, & nous verrons si la Philosophie,
Quel que soit son crédit, pourra, dans ce grand jour,
Tenir contre Marton, & Crispin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.

[redacted]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE, M. CARONDAS.

VALERE.

Frontin!

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit; & devant Cydalise
Il vous arrivera de me nommer ainsi.
Frontin! pour un Savant le beau nom! songez-y,
Monsieur : il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon vous,
Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE.

Je te jure

Que c'eſt mon ſentiment.

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours penſé que les Loix avaient tort;
Et même Cydaliſe, en un certain chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré ....

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle, à qui dans un moment
On ferait adopter tout autre ſentiment;
Qui ne ſait que des mots, & n'a rien dans la tête!

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monſieur, ſon Livre eſt-il ſi bête?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le ſtyle....

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CARONDAS.

Vous la flattez pourtant du plus brillant ſuccès!

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public?

VALERE.

Nous ſavons lui preſcrire
Comment il faut penſer, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aiſément.

M. CARONDAS.

D'accord; mais
Il faut l'apprivoiſer, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il eſt, pour le gagner, des méthodes plus ſûres.

M. CARONDAS.

Le moyen?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'eſt un expédient par nos Sages trouvé?
Le ſecret eſt certain, nous l'avons éprouvé.
Dans peu, (tu le verras toi-même avec ſurpriſe,)
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydaliſe;
Cinq ou ſix traits hardis, révoltans, ſcandaleux,
Produiront dans ſon Livre un effet merveilleux.
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon! la ruſe eſt nouvelle!
Et comment lui prouver que ces traits là ſont d'elle.

VALERE.

Et le reſte en eſt-il? D'abord avec pudeur

Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne ſais ; mais pour moi, je rougirais dans l'ame...

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydaliſe eſt femme ?
Crois-moi, ſuppoſe encore un piege plus groſſier,
L'amour propre eſt crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes ſur ce point ſont même aſſez ſinceres.

M. CARONDAS.

Meſſieurs les beaux eſprits ne leur en doivent gueres.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou ſix traits
Nous devons nous attendre au plus heureux ſuccès ?

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'eſt pas neuve.
Le Livre de *Cratès* n'en eſt-il pas la preuve ?
Jamais production ne prit un tel eſſor.
Chacun ſe l'arrachait, on ſe l'arrache encor :
Pour Livre dangereux partout on le renomme,
Et pourtant nous ſavons que *Cratès* eſt bon homme.

M. CARONDAS.

Il eſt vrai.

VALERE.

Cydaliſe aura plus de faveur.
On ne juge jamais ſon ſexe à la rigueur.

Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'oreille,
Au Public hébété feront crier merveille!
Je veux que *Cratès* même en devienne jaloux,
Et rien n'est plus aisé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Eh! bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,
J'avais, tout bonnement, admiré sur parole
Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot
Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le sot!

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son Livre,
Si les Loix s'avisaient, Monsieur, de nous poursuivre?

VALERE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer:
N'est-ce rien? Quitte après à tout désavouer.
D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.
Ces grands mots imposans d'*erreur*, de *fanatisme*,
De *persécution*, viendraient à son secours.
C'est un ressort usé qui réussit toujours.
N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
Opprimé, condamné par sa patrie ingrate?
Tous nos admirateurs parleraient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monsieur, ce Socrate obéissait aux Loix.

VALERE.

Ou, la Philoſophie, encor dans ſon enfance,
Des préjugés du moins conſervait l'apparence;
Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

M. CARONDAS.

Vive le bel Eſprit & la Philoſophie!
Rien n'eſt mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE, *avec enthouſiaſme.*

Comment! ſur des rochers on plaçait la Vertu!
Y grimpait qui pouvait. L'homme était méconnu.
Ce Roi des animaux, ſans guide & ſans bouſſole,
Sur l'Océan du Monde errait au gré d'Eole;
Mais enfin nous ſavons quel eſt ſon vrai moteur.
L'homme eſt toujours conduit par l'attrait du bonheur:
C'eſt dans ſes paſſions qu'il en trouve la ſource.
Sans elles, le mobile arrêté dans ſa courſe
Languirait triſtement à la terre attaché.
Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pû ſe dérober à la Philoſophie,
Et la morale enfin eſt ſoumiſe au génie.
Du globe où nous vivons deſpote univerſel,

[redacted]

Il n'eſt qu'un ſeul reſſort, l'intérêt perſonnel ;
A tous nos ſentimens, c'eſt lui ſeul qui préſide ;
C'eſt lui qui dans nos choix nous éclaire & nous
guide.
Libre de préjugés, mais docile à ſa voix,
Le Sauvage attentif le ſuit au fond des bois.
L'homme civiliſé reconnaît ſon empire ;
Il commande en un mot à tout ce qui reſpire.

M. CARONDAS.

Quoi ! Monſieur, l'intérêt doit ſeul être écouté ?

VALERE.

La Nature en a fait une néceſſité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydaliſe ;
Mais je vois clairement que la choſe eſt permiſe.

VALERE.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monſieur.

VALERE.

La franchiſe eſt la vertu d'un ſot.

M. CARONDAS, *ſe diſpoſant à le voler.*

Oui, Monſieur... mais toujours je ſens quelque
ſcrupule
Qui voudrait m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,
Dont il faut s'affranchir !

M. CARONDAS.

Quoi ! véritablement ?

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon ?

VALERE.

Mais ſans doute, en flattant Cydaliſe ;
Tu remplis un devoir que l'uſage autoriſe.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux gens ?
Bien voir ſes intérêts, c'eſt être de bon ſens.
Le ſuperflu des ſots eſt notre patrimoine.
Ce que dit un Corſaire au Roi de Macédoine
Eſt très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monſieur.

VALERE.

Tous les biens
Devraient être communs ; mais il eſt des moyens
De ſe venger du ſort. On peut avec adreſſe

Corriger

[redacted]

Corriger son étoile, & c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.

(*S'appercevant que Carondas veut le voler.*)

Mais que fais-tu donc là ?

M. CARONDAS.

L'intérêt personnel...
Ce principe caché... Monsieur... qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

VALERE.

Quoi ! traitre, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'use de mon droit,
Tous les biens sont communs.

VALERE.

Oui, mais sois plus adroit.
Il est certains malheurs auxquels on se hazarde,
Lorsque l'on est surpris.

M. CARONDAS.

Monsieur, j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monsieur Frontin, doit être une leçon ;
Mais puisqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,
Songez à me servir auprès de Cydalise.
Jusqu'ici, tout va bien ; sa fille m'est promise.

Vous ſavez là-deſſus quels ſont mes ſentimens;
Ainſi continuez de flatter ſes talens.
Vos termes de College ont produit des merveilles;
Il faut de plus en plus étourdir ſes oreilles,
De ce jargon ſavant qui vous a réuſſi.
Vous êtes ſans fortune, & vous pouvez ici
Vous faire un petit ſort que j'aurai ſoin d'étendre,
Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en attendre.
Adieu, ſoyez diſcret, je ſerai généreux.

SCENE II.

M. CARONDAS, *ſeul.*

MOn premier coup d'eſſai n'eſt pas des plus heureux.
Je ſuis encor trop loin d'atteindre mon modele,
Et c'eſt au ſecond rang que le Deſtin m'appelle.



[redacted]

SCENE III.

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *sans voir M. Carondas.*

Me voilà parvenue à m'en débarrasser.
Que l'oisiveté pese alors qu'on veut penser !
Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,
Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
On ne peut à ce point outrager le bon sens ;
Mais il faut tout souffrir de Messieurs ses parens.

(*A M. Carondas.*)

Ah ! vous êtes ici. Bon ! prenez votre place.
Mon Livre va paraître, on attend la Préface,
Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
Que nous eussions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
Et nous parlions de vous, Madame, avec ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre ?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.

C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité;
Vous allez éclipser la docte Antiquité.
Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
Votre Livre est nourri d'un savoir si profond
Que vous me feriez croire au Démon de Socrate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte.
Mais apprenez-moi donc comment cela se fit?
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit.

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée,
Et c'est un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inspirée.
Quoi! vous n'avez pas lû le savant *Vossius*?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une femme?

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame.
Quoi! rien de tout cela?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que *Tribonien*.
Oh! pour *Tribonien*, convenez...

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins *Thalès*, *Anaxagore*?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils Naturel?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.
Ce ſont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en arbitre ;
Mais j'en aurais jugé, comme vous, ſur le titre.

CYDALISE.

C'eſt auſſi mon avis, & je crois qu'en effet
Un ouvrage excellent s'annonce au moindre trait.
C'eſt un je ne ſais quoi... dont notre ame eſt ſaiſie...
Cela ſe ſent... enfin c'eſt l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'eſt à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui ; la comparaiſon eſt pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle eſt de *Lycophron.*

CYDALISE.

Ah ! c'eſt une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.
(*Après un ſilence & avec emphaſe.*)
Écrivez. *J'ai vécu* *. Non, c'eſt mal débuter.

---

* Commencement du Livre intitulé : *Conſidérations ſur les Mœurs.*

[redacted]

Effacez, *j'ai vécu*. Mettez-vous à votre aiſe.

(*Avec de l'aigreur.*)

Ah! Monſieur Carondas, votre plume eſt mauvaiſe.

(*Elle rêve.*)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais.

J'ai vécu, dit beaucoup!

CYDALISE.

Non, Monſieur, je voudrais

Un début plus pompeux & plus philoſophique.

M. CARONDAS.

Cette ſimplicité, Madame, eſt énergique.

CYDALISE, *rêvant.*

Non, non, je cherche un tour qui ſoit moins familier.

(*Avec humeur.*)

On n'a jamais écrit ſur de pareil papier.

Effacez donc, Monſieur, votre encre eſt déteſtable.

(*Elle rêve.*)

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable?

(*Avec impatience.*)

Ah! Valere, après tout, devrait bien être ici.

Je ne me ſens jamais tant d'eſprit qu'avec lui.

(*Elle rêve.*)

Quoi! pas même une idée? Ah! je ſuis au ſupplice.

M. CARONDAS.

Madame, le Génie a ſes jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suïdas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Eh! Monſieur Carondas,
Laiſſez les morts en paix. J'avais un trait ſublime
(*Elle rêve.*)
Qui m'échappe. Attendez... mais, oui; ce tour exprime...
(*Avec impatience.*)
Écrivez. Non, la phraſe a trop d'obſcurité.
Je ne ſentis jamais cette ſtérilité.
Quel métier! finiſſons. C'en eſt fait j'y renonce.
L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponſe.
Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé: j'y ſuis.
Vîte, écrivez, Monſieur: *Jeune homme, prends & lis.* *
Jeune homme, prends & lis. Le tour eſt-il unique?
Qu'en penſez-vous, Monſieur?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique!
C'eſt le ton du Génie & de la Vérité.

* C'eſt le début faſtueux du Livre intitulé: *l'Interprétation de la nature.*

CYDALYSE.

J'oublie, en le lisant, tout ce qu'il m'a coûté.
Jeune homme, prends & lis ! il est inimitable ;
Et Valere en sera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux frémissement vous vous sentez troubler ?
Jeune homme, prends & lis : l'oracle va parler ;
La Nature à tes yeux ici se manifeste.
Non, rien n'est si sublime, & pourtant si modeste.

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCENE IV.

MARTON, CYDALISE, M. CARONDAS.

MARTON.

MAdame, c'est Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que son tems est mal pris !
J'allais finir sans lui. L'importun personnage !
On ne me permet pas d'achever un ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies.

CYDALISE.

Oui, vous avez raison. Faites-en vingt copies.
Ah! je respire enfin, & j'ai sû m'en tirer.
Jeune homme, prends & lis! Oui, Damis peut entrer.

SCENE V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour ?

DAMIS.

Oui, je reviens, Madame,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon ame.
Je n'apperçois que trop, & c'est avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de votre cœur:
Vous savez à quel point votre fille m'est chere;

[redacted]

C'eſt votre aveu, du moins c'eſt celui de ſon pere,
Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puiſqu'enfin près de vous j'ai beſoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, eſt aſſez légitime;
Je conviens de mes torts, non pas que mon eſtime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne ſoient encor pour moi des ſentimens bien doux,
Et c'eſt ce que d'abord on aurait dû vous dire:
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'attire,
J'ai ſuivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes mœurs.
Aujourd'hui toute entiere à la Philoſophie,
Libre des préjugés qui corrompaient ma vie,
N'exiſtant plus enfin que pour la vérité,
Je me ſuis fait, Damis, une ſociété
Peu nombreuſe, il eſt vrai: je vis avec des Sages;
Et j'apprends à penſer en liſant leurs ouvrages:
J'ai choiſi l'un d'entr'eux pour ma fille, &, ce ſoir,
Cette heureuſe union doit combler mon eſpoir.
C'eſt à vous de juger ſi, quoique votre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour votre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inſpirera toujours.

Mais quels ſont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages?
Je ne prends point pour tels un tas de Charlatans,
Qu'on voit ſur des tréteaux ameuter les paſſans,
Qui mettent une enſeigne à leur philoſophie:
De tous ces importans ma raiſon ſe défie.
De ce vain appareil le Vulgaire eſt ſéduit.
Moi, je ſuis de ces gens qui ſont peu cas du bruit,
Et je diſtingue fort l'ami de la ſageſſe,
Du pédant qui s'enroue à la prêcher ſans ceſſe.

CYDALISE.

Je ſais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Épargnez-vous, Monſieur, cette ſatyre amere.
Ceux que je peux nommer, Théophraſte, Valere,
Dortidius enfin, ſont tous aſſez connus....

DAMIS.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.
Quoi! Madame, il en eſt?

CYDALISE.

D'où vient cette ſurpriſe?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excuſez ma franchiſe:
Apparemment qu'alors il cachait bien ſon jeu;
Mais ce n'était qu'un ſot, preſque de ſon aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré ſa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adreſſe en face,

Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Ma foi, je n'y vis rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable, & son air hypocrite,
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne lui trouvai, pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à votre intelligence,
Et ce Dortidius fait honneur à la France;
Son nom chez les Savans fut toujours en crédit,
Et je ne sçais pourquoi tout le monde en médit.
Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
Dont je suis redevable au commerce des Sages,
Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
Peut-être, après cela, leur tiendrez vous rigueur;
N'importe, il faut du moins apprendre à les connaître.
J'avais des préjugés qui dégradaient mon être;
Vainement ma raison voulait s'en dégager,
L'habitude bientôt venait m'y replonger
Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
Je croyais aux esprits, j'avais peur du tonnerre.
Je rougis devant vous de ces absurdités;
Mais on nous berce enfin de ces futilités,
Et leur impression n'en est que plus durable.
Notre éducation, frivole, méprisable,

Loin de nous éclairer ſur le vrai ; ni le faux,
N'eſt que l'art dangereux de maſquer nos défauts.
Mes yeux ſe ſont ouverts, hélas ! trop tard peut-
être !
A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
Le hazard préſidait à mes attachemens,
J'étais aux petits ſoins avec tous mes parens,
Et les degrés entre eux réglaient les préférences.
Cet ordre s'étendait juſqu'à mes connaiſſances.
J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encor;
Enfin mes ſentimens ont pris un autre eſſor.
Mon eſprit, épuré, par la philoſophie,
Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
Et mettant à profit ma ſenſibilité,
Je ne m'attendris plus que ſur l'Humanité.

DAMIS.

Je ne ſais, mais enfin duſſé-je vous déplaire,
Ce mot d'*humanité* ne m'en impoſe guere,
Et par tant de fripons je l'entends répéter,
Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
C'eſt un voile à la fois honorable & commode,
Qui de leurs ſentimens maſque la nullité,
Et prête un beau dehors à leur aridité.
J'ai peu vû de ces gens qui le prônent ſans ceſſe,
Pour les infortunés avoir plus de tendreſſe,
Se montrer, au beſoin, des amis plus fervens,

Être plus généreux, ou plus compatissans,
Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
Consoler le mérite, en chercher les moyens,
Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens;
Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer personne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DAMIS.

On en abuse trop, & j'en suis révolté.
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop vaste,
Et j'ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,
De ce systême outré les plus chauds partisans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.
Le siecle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Eh! quel bien a produit cette Philosophie?

Je ne découvre pas ces ſuccès éclatans.
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Penſent avoir perdu leur qualité d'inſecte ;
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs ;
Ne ſe réveillant pas aux traits de la ſatyre,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pourſuivis ;
Préférant à l'honneur de ſervir leur pays,
L'état de colporteurs de la philoſophie :
Sont-ce là les ſuccès dont on ſe glorifie ?

CYDALISE.

J'admire vos raiſons, elles ſont d'un grand poids ;
Et vous me citez là des exemples de choix,
Bien dignes en effet d'appuyer votre cauſe.
Mais un abus jamais prouva-t-il quelque choſe ?
Faudrait-il renoncer pour quelques importuns ?...

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
J'en prévois pour les mœurs d'étranges cataſtrophes,
Et je ſuis allarmé de tant de Philoſophes.

CYDALISE.

Reſtez, Monſieur, reſtez dans votre opinion.
Il n'eſt point de remede à la prévention ;

[redacted]

A penser autrement vous auriez du scrupule,
Eh ! que peut la raison sur un esprit crédule ?

DAMIS.

On croit avoir tout dit, Madame, avec ce mot,
Crédule est devenu l'équivalent de *sot*.
Aux yeux de bien des gens du moins la chose est
claire.
Pour moi, que ces gens-là ne persuadent guere,
Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
J'ai mon avis, Madame, & si je leur déplais,
J'en gémis, mais sur eux. Je crois ce qu'il faut
croire;
J'ose le déclarer, je le dois, j'en fais gloire.
Ces Messieurs peuvent rire, & sans m'humilier :
Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.
Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules;
Et souvent la bêtise a fait des incrédules. *

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis;
C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
Mais, sans nous égarer dans ces hautes matieres,
Je sais ce que je dois aux talens, aux lumieres
De ces hommes de bien que vous persécutez.

---

* L'incrédulité est quelquefois le vice d'un Sot.
Pensées philosophiques §. xxxij.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes vérités?
Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire;
Mais ils n'élevent rien, & ce n'eſt pas inſtruire.
Quel fruit attendez-vous de leurs vains argu-
mens?
Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
Vous irez, ſur leurs pas, de ſophiſme de ſophiſme,
Vous perdre dans la nuit d'un triſte pyrrhoniſme.
Ah! renoncez, Madame, à ces perturbateurs;
Ce ſont eux que l'on doit nommer perſécuteurs.
Abjurez une erreur qui vous eſt étrangere,
Et reprènez enfin votre vrai caractere.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit? J'admire le bon ſens,
Et la ſolidité de vos raiſonnemens.
Dans un très-haut éclat votre mérite y brille;
Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma
fille.
Adieu, Monſieur.

(*Elle ſort.*)

DAMIS.

Ah! Ciel! Je ne ſais où j'en ſuis!

SCENE VI.

CRISPIN, DAMIS.

CRISPIN.

EH! bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux fruits?
Epousons-nous, Monsieur? Cydalise, sans doute...

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin : mais qu'il m'en coûte!
Il me faut renoncer à cet hymen.

CRISPIN.

Comment?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi! la... formellement?

DAMIS.

Oui, très-formellement, Crispin.

CRISPIN.

Nous savons plaire,
Monsieur, & nous serions éconduits par Valere!

N'eſt-il point de remede?

DAMIS.

Oh! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y penſez pas : moi j'en vois cent pour un.
Il faut tout ſimplement enlever Roſalie.
C'eſt le plus court.

DAMIS.

Criſpin, quel excès de folie!
Crois-tu qu'elle y conſente, & la connais-tu bien
Pour me parler ainſi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puiſqu'il vous déplaît, il faut, dans cette affaire,
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler ſur un ton
A lui faire, ce ſoir, déſerter la maiſon.

DAMIS.

Ce ſerait en effet le parti le plus ſage:
Mais Cydaliſe...

CRISPIN.

Eh! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,

[redacted]

Et c'eſt préciſément le moyen de l'aigrir,
Le ſecret de me perdre, à n'en plus revenir.

CRISPIN.

Allons, c'eſt donc à moi, par une heureuſe audace,
D'éclairer Cydaliſe, & de donner la chaſſe
A tous ces diſcoureurs qui lui gâtent l'eſprit.
Auprès d'elle, à mon tour, j'aurai quelque crédit,
Et pour peu que Marton ſeconde l'entrepriſe,
A la raiſon bientôt vous la verrez ſoumiſe.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Criſpin... mais comment s'en repoſer ſur toi?

CRISPIN, *avec emphaſe.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi.
Vous ne connaiſſez pas encor tout mon mérite;
Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monſieur; j'ai fait plus d'un métier:
Un Sage à ſes travaux daigna m'aſſocier;
Et quelque jour mon nom eût été ſur la liſte,
Du moins il m'en flattait, quand j'étais ſon Copiſte.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;

Ah ! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
Pour vivre dans les bois ! je lui dois la justice
Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice.
De sa Philosophie il était entêté ;
Au fond, plein de droiture & de sincérité.
Animal à la fois Misanthrope & Cynique,
C'était vraiment un fou, dans son espece, unique.

DAMIS.

Ah ! puis-je t'écouter dans le trouble où je suis?

SCENE VII.

MARTON, DAMIS, CRISPIN.

MARTON

ALlons, Monsieur, il faut éclaircir ces ennuis;
Vite, de la gaîté.

DAMIS.

Comment ! Que veux-tu dire ?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir !

MARTON.

Bon ! Vous n'y pensez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige.

MARTON.

Consolez-vous.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Consolez-vous, vous dis-je.

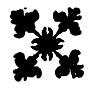
DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé ?

MARTON.

Vous l'apprendrez ; venez.
Oui, je vous mets au rang des amans fortunés.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

JE ne peux revenir encor de ma ſurpriſe !
C'eſt donc ainſi, Marton, qu'ils trompaient Cydaliſe ?

MARTON.

J'eſpere qu'à la fin elle entendra raiſon.

DAMIS.

Oh ! je n'en doute plus, ce billet eſt trop bon !
Que ne te dois-je pas pour cette découverte ?

MARTON.

L'heureux hazard, Monſieur, que cette porte ouverte !
Ma foi, je le guettais, & depuis fort longtems ;
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens :
Je l'aurais affirmé.

CRISPIN.

C'eſt Frontin qu'il ſe nomme :

A ce nom-là d'abord j'aurois reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

DAMIS.

Toi.

MARTON.

Moi ? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserai jamais.

DAMIS.

Marton....

MARTON.

A ma Maîtresse
Un billet de ce style ! oh ! non : point de faiblesse,
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais...

MARTON.

Propos superflus,
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence,
Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.
Cydalise, je crois, ne m'a jamais vû ?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison ?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l'affaire.
Allez, Monsieur, allez, je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services.
Que n'oserai-je pas sous de pareils auspices ?

MARTON.

On vient, c'eſt l'aſſemblée, éloignez-vous tous deux.

DAMIS.

Je me fie à tes ſoins du ſuccès de mes vœux.

MARTON.

Eh! vîte, éloignez-vous, de crainte de ſurpriſe.

SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faiſant une profonde révérence.*

JE vais vous annoncer, Meſſieurs, à Cydaliſe.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES,

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

EH! bien, le mariage eſt enfin décidé?

VALERE.

Oui, j'épouſe ce ſoir. Le Notaire eſt mandé.

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune eſt dûe à ton mérite.

THÉOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais eſpérer beaucoup mieux.

VALERE.

Meſſieurs.

DORTIDIUS.

Non, je le penſe, & c'eſt ſans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous ſavons honorer ton génie.

VALERE.

Ah! tu me rends confus avec ces complimens.

DORTIDIUS.

Si je réunissais tes qualités sublimes,
Ces éloges alors deviendraient légitimes.

THÉOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc?

VALERE.

A regret;
Mais que me fait à moi son déplaisir secret?

THÉOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile.

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne sais quel Rival me dispute son cœur,
Mais Cydalise, au fond, n'en a que plus d'ardeur.

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise.... conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'acheve, & je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THÉOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi; le moyen d'y suffire!

(*A Valere.*)

Toi, du moins, tu pouvais, animé par l'eſpoir,
Te faire une raiſon, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour....

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour! c'eſt bien ce qui me tente!

DORTIDIUS.

Il épouſe parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraſte.*

Quoi donc! me trouves-tu le ton d'un Amoureux?
Ce ſerait à mon âge un ridicule affreux.
On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on ſonge au plaiſir, mais après la fortune.

THÉOPHRASTE.

Il a vraiment raiſon.

DORTIDIUS.

Je penſe comme lui.

VALERE.

Aurais-je ſans cela pu ſupporter l'ennui
Qui m'obſédait ſans ceſſe auprès de cette folle?
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.
Oh! je ne donne pas dans de pareils travers.

THÉOPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ſes airs;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,

[redacted]

D'où vient qu'elle a changé?

VALERE.

Mais c'eſt depuis ſon Livre.

THÉOPHRASTE.

Quoi! ſérieuſement le fait-elle imprimer?

VALERE.

Oui.

THÉOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais-tu bien qu'au beſoin ce trait pourrait ſuffire,
Si tu penſais jamais à la faire interdire?

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Connais-tu ſon diſcours ſur *les devoirs des Rois*?

VALERE

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois;
Il fallait, à toute heure, eſſuyer cet orage.

DORTIDIUS, *ſérieuſement.*

Entre nous, cependant, c'eſt ſon meilleur ouvrage.
Le crois-tu de ſa main?

VALERE.

Bon! tu veux plaiſanter.

DORTIDIUS, *toujours ſérieuſement.*

Non, d'honneur, il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter!

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il eſt bien; mais très-bien.

VALERE.

Tu veux rire.

C'eſt une abſurdité qui va juſqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en penſais ainſi, je le dirais très-bas.

VALERE.

Va, ton air ſérieux ne m'en impoſe pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monſieur décide, & chacun doit ſe taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le pere.

DORTIDIUS.

Eh! bien, s'il était vrai...

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DORTIDIUS, *plus fâché.*

Mais, mon petit Monſieur.

VALERE.

Je ſuis de bonne foi.

DORTIDIUS.

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout!

VALERE.

Et j'en ris, qui plus est.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah! c'en est trop enfin.

THÉOPHRASTE.

Eh! Messieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaisant original, pour me rompre en visiere!

THÉOPHRASTE, *se mettant entr'eux.*

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.
Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raison.

THÉOPHRASTE, *à Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

THÉOPHRASTE *à Dortidius.*

Vraiment, non. Mais enfin on pourrait vous entendre,
Et déjà Cydaliſe aurait pu nous ſurprendre.

DORTIDIUS.

L'eſtime qui toujours devrait nous animer....

THÉOPHRASTE.

Il n'eſt pas queſtion, Meſſieurs, de s'eſtimer;
Nous nous connaiſſons tous : mais du moins la prudence
Veut que de l'amitié nous gardions l'apparence.
C'eſt par ces beaux dehors que nous en impoſons:
Et nous ſommes perdus, ſi nous nous diviſons.
Il faut bien ſe paſſer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous. Oubliez vos querelles.

SCENE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE, *un Livre à la main.*

PArdon, ſi j'ai tardé; je m'occupais de vous,
Et ce ſont-là toujours mes momens les plus doux.
Aſſeyons-nous, Meſſieurs. Ah! vous voilà, Valere?
On vient de m'apporter le projet du Notaire,

Vous en ferez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux nœuds,
C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquitte envers vous. Mais, Messieurs, à l'instant
Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vous diviser? J'ai cru, du moins, entendre
Que l'on se disputait.

VALERE, *avec un peu d'embarras.*

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous disseriiez avec tant d'intérêt?

VALERE.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Ah! je ne puis en dire davantage.
Je ne sais point louer en présence des gens.
Parlez, Messieurs, parlez.

THÉOPHRASTE.

Tu permets?

VALERE.

J'y consens.

THÉOPHRASTE.

Dans les siecles passés on cherchait un génie
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasie,
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raison.
Aspasie autrefois put briller dans Athene;
Mais la Philosophie y fleurissait à peine.
Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,
Dûrent se prosterner autour de son berceau;
Tout fut surprise alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais, dans ces siecles vulgaires;
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès;
Il est si difficile, après tant de succès,
De se mettre au niveau de ces hommes célebres
Par qui la barbarie a vu fuir ses ténebres,

Que je ne puis souffrir, sans me mettre en courroux,
Que l'on balance encor entre Aspasie & vous.

(*A Théophraste.*)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THÉOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THÉOPHRASTE.

Je le sens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis ;
Je sais trop...

VALERE, *avec un ton de vérité.*

Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les exprime!
Il sait tout embellir.

CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'est la vérité.

VALERE, *lui baisant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité ?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me désarme;
On ne peut y tenir, *& je suis sous le charme.**

DORTIDIUS.

Personne ne sait mieux se rendre intéressant.

VALERE, *à Dortidius.*

Je vois que le génie est toujours indulgent.

CYDALISE.

Monsieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles:
Que me fait le succès d'un siege ou d'un combat?
Je laisse à nos oisifs ces affaires d'Etat.
Je m'embarrasse peu du pays que j'habite,
Le véritable Sage est un Cosmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'est le seul lien...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'est se borner que d'être citoyen.
Loin de ces grands revers qui désolent le Monde,
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;

---

* Voyez *le Fils Naturel* page 168 : je m'écriai presque sans le vouloir, *il est sous le charme.*

Il eſt ſon ſeul Monarque & ſon Légiſlateur.
Rien ne peut altérer le bonheur de ſon être :
C'eſt aux Grands à calmer les troubles qu'ils font naître.

THÉOPHRASTE.

Il voit en philoſophe, & c'eſt voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais ſon eſprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raiſon. L'eſprit philoſophique
Ne doit point déroger juſqu'à la politique.
Ces guerres, ces traités, tous ces riens importans,
S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.
Tout cela diſparaît au flambeau du génie,
Et ſi l'on peut parler ſans fauſſe modeſtie,
Excepté vous, & nous, je ne découvre rien
Qui puiſſe être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce ſont-là des miſeres.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des eſprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de votre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protégeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef-d'œuvre, sans doute?

VALERE.

C'est une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de tracer;
Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

VALERE.

Oui, purement domestique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;
Contre les nouveautés elle a toujours raison;
Et le Public....

VALERE.

Vraiment, il décide en oison;
Nous savons bien cela; mais nous ferons la guerre.

CYDALISE.

Je ne sais, le vieux goût tient encore au Parterre.

---

* Voyez les Entretiens à la suite du *Fils Naturel*.

VALERE.

Nous riſquons, il eſt vrai, ſurtout les premiers jours ;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens ſourds.
Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges ;
N'avons-nous pas d'ailleurs le ſuccès des Soupés ?

CYDALISE.

Oui ; je n'y ſongeais pas, & vous me détrompez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous ſe dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que je ſuis aſſuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leur ferions à tous abjurer le bon ſens.

THÉOPHRASTE, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'eſt la vérité pure.

VALERE.

Mais non, ſans plaiſanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-tems ?

VALERE.

Nous ſommes occupés de ſoins plus importans.

CYDALISE.

Quoi donc ?

VALERE.

Certain Auteur dans une Comédie
Veut, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprife eft hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'eft un crime d'état.
Nous jouer!

VALERE.

Nous faurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! le Public entier...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,
Nous l'avons mal mené, s'il allait nous le rendre.

CYDALISE.

Les Magiftrats en corps éleveraient la voix.

THÉOPHRASTE.

Nous nous fommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi leftement avec elle.

[redacted]

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait essayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage.
Jusques-là, diffamons & l'Auteur & l'ouvrage;
Armons la main des sots pour nous venger de lui;
Portons des coups plus sûrs en nous servant d'autrui.
Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.
Il faut de la Cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des spectateurs.
Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint.

CYDALISE.

C'est bien dit: qui le brave est son maître.
Mais notre Colporteur tarde bien à venir.
Il devrait être ici: qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut-être est-il là-bas.

CYDALISE.

C'est ce que je soupçonne.
Holà! quelqu'un.

SCENE V.

UN LAQUAIS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

LE LAQUAIS.

Madame ?

CYDALISE.

Il n'est venu personne
Pour des Livres ?

LE LAQUAIS.

Personne.

CYDALISE, *avec un mouvement d'inquiétude.*

Un ordre clandestin
L'aurait-il fait saisir ? . . . Appellez Valentin.

LE LAQUAIS.

Madame, il est fort mal, & l'on craint pour sa vie.

DORTIDIUS.

Tant mieux ! c'est un sujet pour notre anatomie.

CYDALISE.

Mais est-il donc si mal ?

LE LAQUAIS.

Il est désespéré,

Madame, & je le tiens pour un homme enterré.

DORTIDIUS.

Le pauvre Valentin ! c'eſt un garçon que j'aime,
Et qu'il me tarde bien de diſſéquer moi-même.

(*A Cydaliſe.*)

Mais vous deviez, je crois, commencer votre cours,
Madame ; cependant vous différez toujours.

CYDALISE.

Ce projet, de ma part, n'était qu'un pur caprice...

LE LAQUAIS.

Voici le Colporteur.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

M. PROPICE, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

Entrez, Monſieur Propice.
Avez-vous du nouveau ?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,

Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiſcrets*?
C'eſt une gaillardiſe aſſez philoſophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en eſt comique,
Mais cela n'eſt plus neuf.

M. PROPICE.

Cela ſe vend toujours.

CYDALISE.

Paſſons.

M. PROPICE.

Connaiſſez-vous la *Lettre ſur les ſourds*?

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit préſent.

DORTIDIUS.

Tout ſon mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille*?
Cela n'eſt pas trop bon.

DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connaiſſez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois aſſez.
Pour *le Livre des Mœurs*, je me ſouviens,
Madame,

[redacted]

De vous l'avoir vendu.

(*Il lit les titres.*)

Réflexions sur l'Ame.

CYDALISE.

Voyons. Je le connais. Eſt-ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'interprétation de la Nature.

CYDALISE.

Bon.

C'eſt un Livre excellent!

DORTIDIUS.

Sublime!

THÉOPHRASTE.

Néceſſaire!

CYDALISE.

Je le garde; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'eſt le *Diſcours ſur l'inégalité.*

CYDALISE, *le prenant.*

Ah! je vais le relire avec avidité.
Quel eſt cet autre écrit... là... que je vois en tête?

M. PROPICE.

Madame, ce n'eſt rien; c'eſt le *Petit Prophéte.*

CYDALISE.

Ah! ah! Je m'en souviens; il est très-amusant.

M. PROPICE.

Oui, c'est un badinage infiniment plaisant.
N'attendez-vous plus rien de mon petit service?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monsieur Propice.

SCENE VII.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

AH! Je relirai donc mon Livre favori.

VALERE.

Quoi? *l'Inégalité*? C'est bien le mien aussi.

THÉOPHRASTE.

Ce Livre est un trésor; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'est ce que nous sommes.
L'homme s'est fait esclave en se donnant des loix.
Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois.

CYDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de Nature.

THÉOPHRASTE.

THÉOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés,
Et l'on est retenu par tant de préjugés ;
Il est tant de savans qui n'en ont pas l'étoffe !...

CYDALISE.

Mais, que nous veut Marton ?

SCENE VIII.

MARTON, CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

MARTON.

MAdame, un Philosophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme ?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin,
Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! quelle surprise !

SCENE IX.

CRISPIN, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, MARTON.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

MAdame, elle n'a rien dont je me formalise.
Je ne me regle plus sur les opinions,
Et c'est-là l'heureux fruit de mes réflexions.
Pour la Philosophie un goût à qui tout cede
M'a fait choisir exprès l'état de quadrupede ;
Sur ces quatre pilliers mon corps se soutient mieux,
Et je vois moins de sots qui me blessent les yeux.

CYDALISE, *à Valere.*

Il est original du moins dans son systême.

VALERE.

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime.

[redacted]

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
La santé, le bonheur, & même la vertu.
Je me renferme donc dans la vie animale;
Vous voyez ma cuisine, elle est simple & frugale.*
On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
Mais j'ai sû m'enrichir en perdant des besoins.
La fortune autrefois me paraissait injuste;
Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis,
Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
Madame, je venais vous rendre mes hommages,
Inviter ces Messieurs, peut-être, à m'imiter;
Du moins, si mon exemple a de quoi les tenter.

CYDALISE.

Savez-vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie,
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

---

* Il tire une Laitue de sa poche.

THÉOPHRASTE.

C'eſt ce que nous cherchions ; un homme convaincu
Qui plein de ſon ſyſtême, & bravant la critique,
Aux ſpéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce ſerait un homme à reſpecter,
Mais par les préjugés on ſe ſent arrêter.

CRISPIN.

Ma réſolution peut vous ſembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare ;
Mais votre empreſſement ne peut qu'être flatteur,
Vous êtes Philoſophe, & même à la rigueur.

CRISPIN.

Je me ſuis interdit de conſulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien chaud...

THÉOPHRASTE.

On juge ici, Monſieur, l'homme par ce qu'il vaut,
Et non par les habits.

CRISPIN.

C'eſt penſer en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir ?

SCENE X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES PHILOSOPHES, CRISPIN, MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Criſpin, & marquant de l'embarras.*

J'Ai rempli mon meſſage,
Madame..... & le Notaire... arrive en un moment.

CYDALISE.

Qu'avez-vous?

M. CARONDAS, *montrant Criſpin qui ſe cache un peu derriere Cydaliſe.*

Quel eſt donc cet animal plaiſant?

CYDALISE.

C'eſt un grand Philoſophe, il ſera de la fête.

CRISPIN.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, *à Valere.*

Ah! la maudite bête!
Nous ſommes découverts.

VALERE.

Eh ! comment ?

M. CARONDAS.

C'eſt Criſpin,
Le valet de Damis.

CRISPIN, *ſe relevant.*

Eh ! oui, Monſieur Frontin:
Parlez haut ; oui, c'eſt lui.

CYDALISE.

Quel eſt donc ce myſtere ?

CRISPIN, *en montrant Valere à Cydaliſe.*

Le valet de Monſieur eſt votre Secretaire,
Et je me ſuis ſervi de ce déguiſement,
Pour remettre en vos mains un billet important?
(*Montrant Monſieur Carondas.*)
Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, *ouvrant le billet.*

Je connais l'Ecriture;
(*A Valere.*)
C'eſt la vôtre, Monſieur.

CRISPIN.

Liſez, je vous conjure.

VALERE, *aux Philoſophes.*

Ah ! nous ſommes perdus !

CYDALISE, *lit haut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu-à-peu.*

» Je te renvoye, mon cher Frontin, ce re-
» cueil d'impertinences que Cydalise appelle son
» Livre. Continue de flatter cette folle, à qui
» ton nom savant en impose. Théophraste, &
» Dortidius viennent de me communiquer un
» projet excellent qui achevera de lui tour-
» ner la tête, & pour lequel tu nous seras
» nécessaire. Ses ridicules, ses travers, ses....

CRISPIN.

Elle baisse la voix,
Et n'ira pas plus loin, à ce que je prévois.

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

DORTIDIUS, *à Valere.*

L'aventure est fâcheuse,
Mais nous y sommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle disgrace affreuse!
Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez;
Et justifiez-vous après, si vous l'osez.
De vos séductions j'étais donc la victime!
Et mes yeux sont ouverts sur le bord de l'abîme!

Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi ?
Allez, & de vos jours ne paraissez ici.
Votre confusion suffit à ma vengeance.
Ingrats ! d'autres peut-être auront moins d'indulgence.
C'est le dernier espoir de mon cœur outragé.
Partez.

VALERE, *furieux.*

Ah ! malheureux !

M. CARONDAS.

Voilà notre congé.
(*Ils sortent*)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue !

SCENE DERNIERE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE, MARTON, CRISPIN.

CYDALISE.

VEnez, Damis, venez ; je sens que votre vue
Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués ; l'erreur n'a qu'un moment.

Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous plaindre.

CYDALISE.

A ces hommes pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les plus saints, & même l'amitié.
Vous êtes bien vengé. Ma chere Rosalie,
Je reconnais mes torts : que ton cœur les oublie.
Je les répare tous en te donnant Damis.

DAMIS.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux sont remplis ; le Ciel me rend ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouse Marton pour terminer l'affaire.

MARTON, *au public.*

Des Sages de nos jours nous distinguons les traits :
Nous démasquons les faux, & respectons les vrais.

Fin du troisieme & dernier Acte.



EXAMEN

DE LA COMÉDIE

DES PHILOSOPHES.

PEu de personnes ont envisagé cette Comédie sous un rapport qui la caractérise particuliérement, & qui consiste dans une difficulté vaincue, dont on se rappelle peu d'exemples.

On n'a gueres entrepris de faire rire sur la Scene, aux dépens de quelque personnage, sans le dégrader, en quelque sorte, aux yeux des spectateurs, en lui prêtant, ou des idées ridicules auxquelles il attache une importance comique, ou une maniere de s'exprimer triviale & risible, ou bien, enfin, en lui supposant une crédulité sans bornes, & qui le fait donner dans tous les pieges qu'on veut lui tendre. Ce sont à-peu-près là toutes les sources du ridicule : aussi le divin Moliere s'est-il servi de tous ces moyens dans la Comédie des *Femmes Savantes. Trissotin* & *Vadius* disent & font beaucoup de sottises. On

s'extaſie ſur le mot *Amarante* ; on s'épuiſe en commentaires ſur le *quoi qu'on die*, & ſur la réflexion ridiculement platte que fait *Triſſotin* en voyant tomber un Laquais :

Bien lui prend de n'être pas de verre.

Le Sonnet & le Madrigal ſont deux chefs-d'œuvre d'impertinence. Le comique abonde ; mais auſſi l'Auteur a-t-il recours à toutes les manieres de charger ſes perſonnages ; il les livre à la riſée du peuple même, capable de ſentir toutes les balourdiſes qu'il leur prête.

L'Auteur des *Philoſophes*, au contraire, ne pouvait dégrader les ſiens, ſans les rendre méconnaiſſables. Il fallait à la fois les repréſenter comme ridicules, & leur conſerver de l'eſprit, des connaiſſances, même, & ce ton faſtueux, impoſant, élevé, qu'ils ont pris dans le monde & dans leurs ouvrages. Il fallait attacher du comique à des idées nouvelles au Théâtre, telles que les ſentimens philoſophiques de *Cydaliſe* pour ſa fille, ceux de *Valere* ſur l'intérêt perſonnel ; enfin il fallait peindre par l'action l'embarras d'une femme ſavante qui veut écrire, dans l'abſence de celui qui l'aſſiſte ordinairement dans ſes productions : voilà ce qui rendait, peut-être, ce ſujet un des plus difficiles qui eût jamais été traité ſur la Scene.

Eh ! que l'on ne dise pas que le *Misanthrope* & le *Méchant* sont deux caracteres qui font rire, sans le mêlange de cette charge qu'il est d'usage de donner aux personnages que l'on veut rendre comiques. L'intention de Moliere, ni de M. Gresset, n'a pas été de jetter du ridicule sur ces deux personnages. *Cléon* est un homme agréable & dangereux ; *Alceste* est un caractere outré, mais respectable. Ni l'un ni l'autre ne sont dégradés pour devenir plaisans, au lieu que le dessein de l'Auteur des *Philosophes* était de rendre véritablement ridicules les personnages qu'il a introduits sur la Scene, de faire rire à leurs dépens, & il y a réussi, sans altérer la sorte de dignité dont ils se prévalent, & sans les rapprocher du peuple par aucune plaisanterie qui fût au-dessous de son sujet.

Ceux qui auront pesé cette difficulté, & fait attention au genre dans lequel l'Auteur a écrit, ne seront point étonnés qu'il n'ait pas donné à sa Piece plus d'étendue, & qu'il ne l'ait pas portée à la mesure des cinq Actes. Il ne pouvait se dissimuler la sensation vive que son ouvrage allait produire, l'esprit de parti d'un grand nombre de ses spectateurs, & si sa Piece eût été plus forte d'intrigue, s'il eût donné au Public le tems de respirer, il est constant qu'il n'avait plus de succès à prétendre. A peine eut-

[redacted]

hazarder contre ſes pieces des critiques prématurées, ni lui reprocher d'avoir mal rempli un objet, que lui-même avait eu l'art de ne point annoncer.

Cette adreſſe d'Ariſtophane conſiſtoit, ſurtout, à laiſſer ſur lui le moins de priſe qu'il pouvait à ſes Cenſeurs. Sûr de la richeſſe de ſon exécution, du feu de ſes détails, & des ſcenes vives & brillantes qu'il ſavoit amener dans ſa fable, de quelque maniere qu'elle fût conduite, il négligeait tout ce qui aurait pu le géner dans ſa marche, & rallentir l'effet de ces ſaillies fortement comiques, qui n'appartenaient qu'à lui ſeul, & que depuis on n'a retrouvées que dans Moliere.

Ce qu'il regardait comme important, & ce qui eſt véritablement le plus grand mérite de la Comédie, c'était de peindre ſes caracteres avec aſſez de vérité, pour que la charge théâtrale, dont il abuſait quelquefois, ne pût en altérer la reſſemblance. Voilà ce que l'Auteur a tâché d'imiter, & le nom d'Ariſtophane que ſes ennemis mêmes lui ont donné, prouve qu'ils ont été forcés de reconnaître qu'en effet il avait ſu s'approcher de ſon modele.

Une des ſingularités, non moins remarquable de ſa Comédie, mais dont on ne connait pas d'exemple, c'eſt la hardieſſe qu'il eut de

ſe produire lui-même, en quelque façon, ſur la ſcene, * & de prédire tous les Libelles qu'on ne manquerait pas de répandre contre lui. Il eſt bien étonnant qu'il ne ſe ſoit trompé ſur aucun point, & que ſes ennemis n'ayent pas eu quelque pudeur de ſe ſervir *du canevas* qu'il leur avait, pour ainſi-dire, tracé. Il avait dit que l'on ſe comparerait à Socrate ** ; que l'on rappellerait par conſéquent les *Nuées* d'Ariſtophane; que l'on *diffamerait & l'ouvrage & l'Auteur*, & c'eſt préciſément ce qui arriva. On n'écrivit rien de plus, ni de moins : cela ſeul prouverait combien il avait rencontré juſte dans la reſſemblance qu'il s'était propoſé de donner à ſes portraits.

Qu'il lui ſoit permis, après avoir laiſſé ſi long-tems le champ libre à la calomnie, de tirer de la foule des ouvrages qui parurent alors pour & contre lui, quelques Réflexions *** qui furent imprimées dans le tems ſur ſa Comédie, & qui termineront cet Examen.

» Il eſt aiſé de voir que M. Paliſſot a été

---

* Acte 3. Scene 4.

** Acte 2. Scene premiere, &c.

*** Elles ſont tirées d'un ouvrage intitulé : *Réponſe aux différens écrits publiés contre la Comédie des Philoſophes*, par M. de la Marche Courmont, Officier Français, mort depuis quelques années dans l'Inde, où il était chargé des ordres du Roi.

» plus modéré dans ſes expreſſions qu'Ariſto-
» phane & Moliere. S'il a cru, comme eux, pouvoir prononcer ſur le Théâtre ce mot ſacré de *Philoſophie*, il n'a point traité les Philoſophes de *pieds-plats*, de *gredins*, de *voleurs*, &c.

» Ariſtophane n'héſite point à peindre Socrate volant des manteaux. M. *Carondas*, dira-t-on, vole bien la boëte de *Valere*; mais *Carondas* n'eſt point un Philoſophe. C'eſt une eſpece de Valet, qui autrefois a étudié; qui, métamorphoſé en pedant, tire une concluſion toute naturelle du ſyſtême de ſon maître qui ne vole point, lui; mais qui a des opinions dont il ſerait facile d'abuſer dans la pratique. Cette action de *Carondas* eſt un trait de génie. Combien d'argumens n'eût-il pas fallu entaſſer pour démontrer les ſuites dangéreuſes d'un ſyſtême auſſi ſéduiſant que celui qui ramene toutes les actions des hommes à l'intérêt perſonnel! M. Paliſſot les indique toutes par le ſeul geſte d'un de ſes perſonnages.

» M. *Triſſotin*, dans les *Femmes ſavantes*, n'eſt pas peint avec des couleurs plus adoucies, que *Valere* & *Dortidius*, dans les *Philoſophes*. Dans cette derniere piece, *Valere* n'eſt coupable que de flatter la folie d'une

„ femme

» femme dont il veut épouser la fille par in-
» térêt. J'avoue que ce manege suppose de
» la fausseté ; mais combien cette fausseté,
» sous le nom de politique, n'est-elle pas
» commune dans la société ! Moliere a mis
» *Trissotin* dans une situation plus odieuse. Il
» a été informé, par la propre bouche d'*Henriette*, de toute l'horreur qu'elle a pour lui ;
» elle le menace même, si elle devient son
» épouse, du sort qu'il mérite. Il passe sur
» tout. C'est un tyran qui ne connaît de loi
» que la force & l'intérêt, un lâche, un in-
» grat, qui abandonne, au premier revers,
» une femme qui venait de lui offrir sa for-
» tune. Le caractere de *Valere* ne comporte
» ni cette dureté, ni cette bassesse. Il dit bien,
» il est vrai, que, sans l'espoir d'épouser
» *Rosalie*, il eût, depuis longtems, renoncé
» à la société de *Cydalise* qui l'ennuie ; mais
» l'eût-il abandonnée dans le malheur, après
» tout ce qu'il savait que cette femme crédule
» voulait faire pour lui ? M. Palissot nous le
» laisse du moins ignorer. *Vadius* est un co-
» quin en action, qui a recours à des Lettres
» Anonymes pour perdre un de ses amis, dans
» une maison dont celui-ci lui a donné l'entrée*.

* Notez, à l'avantage de l'Auteur moderne, que

» Je ne juſtifierai point la Scene de la diſ-
» pute des Philoſophes de quelque reſſem-
» blance avec celle de *Triſſotin* & de *Vadius.*
» Je dirai ſeulement que, dans la Piece nou-
» velle, cette Scene me paraît plus adroite,
» plus ſerrée; que *Triſſotin* eſt obligé de ſe
» déclarer bruſquement l'Auteur du Sonnet,
» au lieu qu'une mauvaiſe honte empêche *Dor-*
» *tidius* de s'avouer le pere du *Diſcours ſur*
» *les devoirs des Rois*, & que *Valere* le devine
» au ton ſérieux avec lequel il prend la dé-
» fenſe de cet ouvrage. J'ajouterai qu'enfin
» M. Paliſſot ſentant la reſſemblance s'ap-
» procher, l'a évitée en terminant la diſpute
» par ce vers ſi heureux qu'il met dans la bou-
» che de *Théophraſte* :

Meſſieurs, n'imitons pas les pédans de Moliere.

» Dans les *Philoſophes*, l'arrivée de *Cydaliſe*
» rend la Scene plus théâtrale. Cette entrée
» met les caracteres des perſonnages dans tout
» leur jour. On voit quel art ces ſéducteurs em-
» ploient pour ſubjuguer *Cydaliſe*, qui de ſon

---

* *Triſſotin* & *Vadius* étaient deux perſonnages réels, re-
connus du tems de Moliere, & que celui de *Valere*,
dans la Comédie des Philoſophes, n'a pas même occa-
ſionné une application.

» côté montre le fonds inépuisable de sa cré-
» dulité

» La querelle de *Trissotin* & de *Vadius* se passe en présence de *Philaminte*, chose peu décente, surtout selon les mœurs du tems de Moliere, qui ne permettaient pas une scene d'injures dans l'appartement d'une femme honnête. *Philaminte* & les autres Acteurs pâtissent pendant cette Scene à laquelle ils ne prennent aucune part, & que l'on se met un peu tard en devoir d'appaiser. D'ailleurs cette Scene est entiérement épisodique; elle ne tient à rien; elle ne produit rien, non plus que le ressentiment & la Lettre Anonyme de *Vadius*.

» La dispute des Philosophes est bien autrement liée au sujet; elle est d'un plus grand intérêt. On voit le parti prêt à se diviser, & à faire tout manquer par cette division. *Cydalise*, ou du moins ses ouvrages, sont le principal objet de la dispute: le spectateur craint qu'elle ne l'ait entendue; qu'éclairée sur la maniere dont ces Messieurs-là trompent, elle ne rompe le mariage de *Valere*, & que la piece ne finisse brusquement. L'embarras où l'arrivée de *Cydalise* jette les Philosophes, l'adresse avec laquelle ils se tirent de ce pas glissant, produisent

» une Scene admirable ; le dénouement qu'on » avait entrevû s'éloigne, & la piece se sou» tient encore pendant six Scenes.

» Le rôle de *Propice*, on en convient, est » épisodique ; mais ne tient-il pas au fond du » sujet plus qu'on ne pense ? Ce Colporteur » ne semble-t-il pas amené pour déprimer les » talens des Philosophes, non seulement aux » yeux du Public, mais même à ceux de *Cy-* » *dalise* ; en un mot, pour donner atteinte à » l'empire qu'ils se sont établi sur son esprit » par leur réputation usurpée ?

» De cette Scene, neuve au Théâtre, & » qui est un excellent canevas de critique, il » sort une situation vraiment comique, celle » de *Dortidius*, qui voit tous ses ouvrages » critiqués par un vil Colporteur, dont les » décisions sont cependant d'un grand poids, » puisqu'il ne se donne que comme l'écho de » la voix publique. Cette situation adroite est » une suite de la dispute, & fait à peu près » la même impression sur le spectateur. On » craint encore que le sensible, l'orgueilleux, » le bouillant *Dortidius*, qui prend la défense » de tous les livres qui sont de lui, & qu'il » n'ose avouer, ne rompe enfin la glace, dût- » il par quelque imprudence éclairer *Cydalise*. » Ce prétendu Philosophe, que son amour

» propre met à la torture, eſt un tableau bien
» choiſi & bien peint. Dès que *Cydaliſe* a paru,
» *Dortidius* s'eſt couvert du manteau de la Phi-
» loſophie & du ſtoïciſme ; mais ce manteau
» devient peu à peu une drapérie légere, à tra-
» vers laquelle on apperçoit le nud *.

» Dans la Comédie de Moliere, *Philaminte*
» eſt une femme qui ſe croit en état de juger ;
» mais qui n'a jamais écrit ; qui a quelques
» connaiſſances dont elle fait un uſage ridicule,
» & dont le fort eſt la Grammaire.

» *Cydaliſe* a la fureur de ſe croire Auteur ;
» mais ſa folie eſt la Métaphyſique, la Morale,
» & même la Politique. *Philaminte* n'eſt que
» ridicule, *Cydaliſe* eſt pervertie par des ſyſtê-
» mes pernicieux, qui lui font étouffer les
» ſentimens les plus tendres de la Nature,
» qu'elle ne prend plus que pour des préjugés.
» *Philaminte* eſt une femme ſans génie, qui ne
» s'occupe que de mots ; *Cydaliſe* a de l'eſprit ;
» mais elle en veut trop avoir ; elle prétend au
» génie ; enfin elle croit avoir fait un Livre,
» & ce Livre eſt l'ame de toute la piece.

» *Triſſotin* eſt un pédant, un poëte ridicule

---

* Cette Scene du Colporteur prépare d'ailleurs, avec aſſez d'adreſſe, l'arrivée de *Criſpin*, en portant la converſation ſur le Livre de l'*Inégalité des Conditions*.

» & décrié; *Valère* eſt un Philoſophe en ré-
» putation, un homme du monde qui donne
» le ton; il eſt le chef d'un parti floriſſant; il
» a ſubjugué le Public; il a tourné l'eſprit de
» *Cydaliſe* en la rempliſſant de ſes ſyſtêmes:
» quelles oppoſitions!

» Un reproche flatteur que l'on a fait à M.
» Paliſſot, c'eſt d'avoir bruſqué le dénoûment
» de ſa piece. Ce reproche ſemble venir du
» plaiſir même qu'elle a fait. J'ai entendu dire
» que *Cydaliſe* paſſait trop rapidement de l'extrê-
» me confiance, au parti de bannir les Philoſo-
» phes de ſa ſociété; mais ce paſſage rapide de
» l'affection à la haine & au mépris, lorſque nos
» yeux ſe ſont ouverts ſur le compte de ceux
» qui nous ont abuſés, eſt dans la nature, &
» plus il eſt ſubit, plus il eſt dans l'ordre des
» paſſions.

» Ce dénoûment, d'ailleurs, n'eſt point auſſi
» bruſque qu'on voulait le croire. Il eſt préparé,
» annoncé dès la premiere Scene du troiſieme
» Acte. On l'attend dès que l'on voit paraître
» *Criſpin*; on ſait que ce *Valet* s'eſt propoſé
» de détromper *Cydaliſe*; on ſait qu'il eſt por-
» teur de la Lettre interceptée qui doit pro-
» duire cet effet. Ce dénoûment ne tombe donc
» pas des nues, & n'eſt donc point auſſi pué-
» rile (qu'on me permette cette expreſſion)

[redacted]

» que celui des *Femmes Savantes ;* que ces deux » Lettres fabriquées dont personne ne saurait » être la dupe. Il est encore plus moral. Mo- » liere ménage à *Trissotin* l'honneur de la re- » traite, ce qui est un peu contre le but de » la Comédie. Les deux personnages odieux » ne sont point punis. Il n'arrive rien à *Va-* » *dius* de sa Lettre Anonyme, & l'ingrat & » lâche *Trissotin* n'a que le désagrément d'a- » voir refusé un mariage qui lui aurait été » avantageux, malheur qui arrive à beaucoup » d'honnêtes gens : le dénoûment des *Philo-* » *sophes* est certainement plus complet.

» J'ai indiqué & discuté tous les points de „ ressemblance dont la Critique a pu s'armer „ contre cette Comédie. Qu'il me soit permis à „ présent, de demander aux Censeurs à quoi „ ils peuvent assimiler les Scenes neuves qui „ sont dans cette piece ? Celle de *Cydalise* & „ de *Rosalie* au premier Acte ; celle de *Carondas* „ & de *Valere* au second ; celle de *Cydalise* „ avec les Philosophes assemblés ; celle de *Pro-* „ *pice* & de *Crispin*, Scenes dont aucun Théâ- „ tre ne fournit d'exemples, & que le Public „ a si bien reçues que les principaux vers en „ ont passé en proverbe, & ont déjà fourni le „ sujet de cent gravûres.

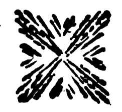
„ Je pourrais convenir de quelques défauts

„ échappés à l'Auteur de cette Comédie ; mais
„ je n'ai entrepris ni un éloge, ni une critique.
„ J'ai cru devoir détruire de fauſſes imputa-
„ tions, & j'ai penſé que l'on pouvait, ſans
„ ſe déclarer en faveur d'aucun parti, prendre
„ la défenſe de la vérité, & celle d'un homme
„ aſſez courageux pour avoir tenté d'affranchir
„ la République des Lettres du joug qu'elle
„ était prête à ſubir : d'un homme aſſez phi-
„ loſophe pour avoir attaqué des principes
„ contraires aux mœurs & à l'harmonie de la
„ ſociété. "

L'Auteur ne pouvait avoir un commentateur qui fît plus d'honneur à ſa Piece. Il n'ajoutera qu'un mot à ces Réflexions, ſans doute trop flatteuſes. C'eſt qu'en travaillant un ſujet du tems, il a tâché par un ſtyle vigoureux & correct de franchir les bornes du tems. Il ne s'eſt point occupé des petits détails, des petites ſuperficies, qui ne donnent à tant d'ouvrages qu'une vie momentanée. Il n'y a pas dans ſa Piece vingt vers *Vaudevilles*, c'eſt-à-dire, de ces vers qui pourraient exiger une note au bas des pages ; il y en a un plus grand nombre dans les *Femmes Savantes*, & même dans les *Nuées* d'Ariſtophane, qui fait ſans ceſſe quelque alluſion, ſoit à des vers d'Euripide, ſoit à quelques uſages de ſon ſiecle, qui deviennent

autant d'énigmes pour la plûpart des lecteurs. Auſſi la Comédie des *Philoſophes* n'a-t-elle pas été moins accueillie chez les Etrangers qu'à Paris même. Il eſt peut-être vrai, qu'en employant des couleurs moins fortes, l'Auteur ſe fût concilié, pour le moment, un plus grand nombre de ſuffrages; mais il a vû que ſon ſujet ne devait pas moins appartenir à la poſtérité, qu'à ſon ſiecle, & ſans être retenu par ce qu'il pouvait prévoir & craindre, il a eu le courage d'enviſager l'avenir, en cherchant à déſabuſer la Nation.

Ceux qui ont eu la baſſeſſe d'imprimer que l'Auteur n'avait fait ſa Comédie que pour de l'argent, ignoraient ſans doute, qu'il avait fait préſent au Comédien Préville des honoraires de la repréſentation. Il eſt vrai que Préville lui-même a paru ne s'en pas ſouvenir : ce qui n'empêche pas qu'il ne ſoit un excellent Criſpin.



L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

PAR L'AUTEUR DE LA COMÉDIE DES PHILOSOPHES.

Semper ego auditor tantùm, nunquamque reponam,
Vexatus toties?

JUVENAL.

AVIS DES ÉDITEURS,

Rédigé d'après quelques Lettres de l'Auteur, & d'autres Mémoires qui leur ont été adressés de Paris.

LA représentation de cette Comédie eût été un des événemens les plus singuliers de l'année 1770. Le projet de l'auteur n'avait eu d'exemple dans les fastes littéraires d'aucune Nation.

Pope chez les Anglais, Boileau & Moliere parmi nous, s'étaient attiré, par la liberté courageuse avec laquelle ils avaient vengé le goût, la raison & les mœurs, une assez grande quantité d'ennemis, pour oser eux-mêmes ce qu'avait entrepris l'auteur de cette piece; mais l'idée ne leur en vint pas.

Placé à-peu-près dans les mêmes circonstances que ces hommes de génie (auxquels pourtant il est bien loin de se comparer) ayant indisposé contre lui tous les écrivains médiocres par son poëme de la Dunciade, & tous les charlatans de philosophie par sa comédie des Philosophes, M. Palissot, suffisamment pourvu de cette espece d'ennemis dont la haine honore,

avait conçu le projet de mettre à profit leur animosité même, & de la faire servir à sa gloire. Il composa, dans le plus grand secret, la piece dont nous parlons, & il en traça le principal caractere d'après l'idée injurieuse que ces Messieurs ont cru donner de sa personne dans une foule de Libelles calomnieux. Il eut soin de faire répandre ensuite que cette piece était une satyre sanglante contre lui, & qu'il en était très-vivement affecté. A cette nouvelle, la joie fut inexprimable. * Ils se proposerent tous d'applaudir cette Comédie, avec d'autant plus de chaleur qu'ils la regardaient comme une vengeance pour leur amour propre; & que d'ailleurs, ils avaient souvent représenté, dans leurs petites brochures clandestines, cet écrivain célebre comme un homme très-noir & très-dangereux.

On imagine aisément quelle eût été leur surprise & leur confusion, lorsqu'enfin M. Palissot eût avoué ce même ouvrage, & qu'il eût repoussé sur eux l'ignominie qui devait en résulter. Ce moment allait devenir pour le public l'époque

---

* Un de nos plus impertinens beaux-esprits, & l'un de ceux dont l'auteur a le moins ménagé la vanité dans sa Dunciade, s'écria dans un accès d'enthousiasme bizarre qui est devenu familier à ces Messieurs : *il y a donc enfin une honnête homme !*

[redacted]

d'une Comédie plus piquante encore que la piece même, & pouvait produire en faveur du goût la révolution la plus avantageuse.

M. Paliffot avait dirigé toutes ses vûes du côté de cette révolution devenue nécessaire. Non-seulement il s'était proposé pour modele cet ancien genre comique, si regretté de la nation, & qui n'est abandonné aujourd'hui que faute de talens & de protecteurs; mais il avait choisi l'époque la plus convenable & la plus heureuse pour tâcher de remettre en faveur ce même genre, par qui la scene française n'a point encore de rivale.

Une jeune Dauphine, l'honneur de deux nations, & déjà non moins chere à la Cour de Versailles qu'à celle de Vienne, venait d'arriver en France, & d'intéresser tous les cœurs par les vertus & par les graces qu'elle a héritées de son auguste Mere. Les fêtes les plus brillantes, qui n'étaient qu'une faible expression de la joie publique, se multipliaient autour d'elle. La seule littérature n'avait produit aucune nouveauté digne de contribuer à ses amusemens; & c'est pour la seconde fois que les Lettres éprouvent à Paris cette espece d'humiliation. On sait que le Roi de Dannemarck, uniquement frappé de la gloire du Roi, ne vit d'ailleurs, en France, aucun spectacle digne de lui, ni de la renommée de la nation.

Cette disette des Arts, si voisine du siecle le plus glorieux de notre histoire, & dans un tems où nous nous enorgueillissons si fastueusement des prétendus progrès de nos connaissances, affligeait sensiblement l'auteur de la piece dont nous parlons. Il s'était flatté, du moins, de donner à Madame la Dauphine une faible preuve de zele, qu'il lui devait, peut-être, plus qu'aucun autre auteur français, étant né Lorrain, & toute sa famille ayant eu l'honneur d'être attachée au service de sa maison Impériale.

Un Drame lugubre & sombre eût été, pour le moins, très-déplacé dans de pareilles circonstances. Un effort pour ramener tous les esprits vers la Comédie agréable, semblait convenir beaucoup mieux à ces jours de divertissemens & de fêtes; & c'est ce que l'auteur s'était particuliérement proposé. Le projet singulier dont nous avons rendu compte, n'était, dans son idée, qu'un accessoire à cet objet principal: aussi sa piece, travaillée d'après les modeles de l'ancien genre, n'est pas seulement une vraie Comédie de caractere; mais, comme il supposait qu'elle aurait l'avantage de paraître devant Madame la Dauphine, il s'applaudissait, surtout, d'avoir fait choix d'un sujet dont l'utilité morale ne peut échapper à aucun Lecteur..

Cette piece attaque les faiseurs de Libelles, espece

espece d'imposteurs actuellement plus communs que ceux qui ont été livrés à un ridicule si juste dans le chef-d'œuvre de Moliere. Les atteintes que des écrivains audacieux ont osé porter de nos jours à la Religion des Bossuet & des Pascal, ayant rendu la véritable piété plus rare qu'elle ne l'était dans l'autre siecle, on a vû nécessairement diminuer le nombre de ceux qui abusaient de son extérieur respectable pour masquer leurs vices. Mais si en détruisant tout le bien que produisait, d'ailleurs, dans l'Etat une religion sainte & épurée, les faux philosophes ont, en effet, contribué à purger la nation de quelques monstres, ils n'ont fait qu'augmenter la foule, non moins dangereuse, des imposteurs de société; & ce sont ces nouveaux Tartuffes, ces hypocrites de mœurs que M. Palissot avait entrepris de démasquer dans sa Comédie.

La fureur avec laquelle ses ennemis, ne le soupçonnant point d'être l'auteur de cette piece, commençaient à lui en appliquer le principal personnage, le triomphe qu'ils se préparaient par avance, n'était pour lui qu'une conviction de plus, qu'il avait parfaitement saisi le caractere de ces mêmes ennemis. En effet, comme il ne s'est permis de sa vie aucun écrit anonyme, & surtout aucun libelle, & qu'au

& qu'ils n'auraient attribués à l'auteur que parce qu'ils ont eu l'audace de le peindre, d'après eux-mêmes, dans leurs libelles calomnieux. Il est évident qu'ils ne se seraient jamais relevés de cet excès de ridicule, mais des circonstances imprévues les en ont garantis.

M. Palissot avait confié son secret à Monsieur le Maréchal de Richelieu, qui avait jugé la piece digne de toute sa faveur, & qui voulut bien la faire passer lui-même aux Comédiens, comme un ouvrage qu'on lui avait adressé de Bordeaux. Elle fut reçue avec applaudissement, apprise, répétée, & annoncée dans les petites affiches de Paris. Elle devait être jouée le Samedi 16 Juin, & toutes les places du spectacle avaient été retenues avec un empressement dont on n'avait pas vu d'exemple depuis la Comédie des Philosophes. Mais quelques acteurs, à la lecture & aux répétitions, avaient cru reconnaître le style & la maniere de M. Palissot. En vain ce dernier, pour mieux cacher son secret, avait apporté à Paris le poëme de la Dunciade entiérement corrigé, augmenté de sept chants, & terminé par des mémoires très-curieux sur notre littérature depuis François premier, jusqu'à nos jours : en vain le bruit qu'excitait cet ouvra-

ge, ſans modele encore dans notre langue, faiſoit-il une diverſion très-utile aux vûes de l'auteur, & très-propre à détourner les ſoupçons qui commençaient à naître, & qui lui attribuaient la piece nouvelle ; ces ſoupçons mêmes allarmerent & la ſecte des faux philoſophes, & tout le vulgaire du Parnaſſe. Ces deux partis glacés de crainte, mais éclairés par la haine, ſe réunirent, & vinrent à bout, par leurs clameurs, d'inſpirer de l'inquiétude au Magiſtrat. Il eſt des momens où la prudence, la ſageſſe, la juſtice même ſont forcées de plier ſous l'audace & la témérité. Louis XIV. quoique protecteur de Moliere, avait lui-même été obligé de céder aux importunités des détracteurs du Tartuffe. La piece de M. Paliſſot eut le ſort de cet immortel ouvrage, & fut arrêtée le jour même où elle devait être repréſentée. On employa contre elle les mêmes objections *, les mêmes manœuvres ; & ſi quelque Comédie pouvait être comparable au Tartuffe, les annales du théâtre ne fourniraient pas deux événemens plus ſemblables ; mais l'auteur eſt vivement pénétré du tort que lui ont fait ſes ennemis, en aſſimi-

* On les verra en nature, avec les réponſes de l'auteur, dans le volume des *Mélanges*.

lant ainſi ſa fortune à celle de Moliere. Il ſe flatte ſeulement que les perſonnes impartiales voudront bien, en comparant les faits, ne pas comparer les ouvrages. Dans la décadence où nous ſommes, on ne doit plus s'attendre à ces productions vigoureuſes qui caractériſaient un ſiecle de gloire & de génie.

Ce nouvel exemple d'une piece perſécutée par une cabale puiſſante, prouve combien il eſt dangereux, dans tous les tems, d'attaquer les vices trop accrédités; &, ſelon toute apparence, il ſera regardé comme le dernier coup porté à la liberté d'écrire des Comédies.

On ſoumet au public cet ouvrage dénué de l'illuſion des ſuccès du théâtre. On a mis en notes le petit nombre de traits que l'auteur y avait répandus pour ſervir d'amorce à la malignité de ſes ennemis, & qui deviennent inutiles, dans le texte, aujourd'hui que ſon ſecret eſt divulgué. On verra qu'il avait pris la peine de mettre en vers quelques-unes des injures qu'on lui a dites dans pluſieurs libelles, & qu'il les mépriſe aſſez pour ne les avoir point affaiblies.

La poſtérité jugera cet ouvrage d'après le plan fidele que nous venons d'en expoſer. Elle n'aurait ſçu que par récit l'action ſinguliere &

plaisante qui se serait passée à Paris, & le tableau que nous la mettons à portée de s'en faire, est exactement pour elle celui que le public de nos jours aurait eu sous les yeux. L'auteur seul a perdu l'un des plus beaux momens de sa vie; &, à l'égard du projet qu'il avait eu, il ne peut jouïr, en quelque sorte, que d'une gloire posthume. Mais ce qu'il desire que l'on remarque, surtout, dans sa Comédie, c'est qu'elle ne contient rien qui puisse blesser ni directement, ni indirectement, les loix, la religion & les mœurs, & que pourtant il a semblé convenable de la défendre, & de sacrifier le bien qu'elle pouvait faire, à la crainte des rumeurs que la représentation paraissait devoir exciter. La singularité de cet événement augmente encor lorsqu'on vient à penser qu'il a eu lieu dans le même tems où la sagesse & la vigilance des Magistrats ne peuvent qu'à peine arrêter le torrent des écrits licencieux & abominables qui se reproduisent tous les jours. Cette réflexion justifie un mot de l'auteur qui nous est parvenu, & qui nous a paru plein de sens & d'énergie. » Le siecle » passé (disait-il à un des hommes les plus » dignes d'entendre la vérité) était un siecle » de liberté sans licence : celui-ci est un siecle de licence sans liberté. »

LETTRE DE L'AUTEUR A UN MAGISTRAT.

Monsieur,

Voici la derniere fois que je prendrai la liberté de vous parler de ma Comédie. Je sais combien vos momens sont précieux; mais Louis XIV. permettait à Moliere de lui donner tous les éclaircissemens qui pouvaient servir d'apologie à la piece du Tartuffe; &, quoique ce prince eut crû devoir en défendre la représentation, il daignait recevoir les mémoires de l'auteur, & il se rendit enfin aux raisons de cet homme de génie, parce qu'il fut assez grand pour croire qu'il avait pu se tromper. Je suis loin, Monsieur, de me comparer à Moliere; mais je suis dans l'âge où il commença d'écrire. Je vis dans un siecle où les grands talens sont plus rares qu'ils ne l'étaient dans le sien. La bonne comédie, surtout, semble être absolument oubliée, quoique jamais elle n'eût été plus nécessaire; & dans le monde

où on la regrette, j'ai eu ſouvent l'honneur d'être nommé comme un de ceux qui paraiſſaient avoir le plus de diſpoſitions pour en reſſuſciter le genre.

Voudriez-vous, Monſieur, m'écarter d'une carriere dans laquelle je ne pourrais me diſtinguer ſans honorer la nation ? Non, vous aimez trop les Arts pour donner lieu à cette idée ; mais n'ayant pu m'expliquer avec vous que très-imparfaitement ſur ma piece, il n'eſt pas ſurprenant qu'elle vous ait fait naître quelques difficultés que je vais tâcher de réſoudre.

Vous semblez craindre, Monſieur (& cette crainte eſt très-obligeante pour moi) que mon ſecret ayant été mal gardé, je ne me trouvaſſe actuellement compromis ſi l'on repréſentait cette Comédie, & qu'une partie du public ne me fit une application injurieuſe du perſonnage de l'homme dangereux.

Pour vous démontrer, Monſieur, que votre crainte à cet égard eſt mal fondée, permettez-moi de ſuppoſer ſeulement que vous ne me regardez pas comme un ſot.

J'ai dû combiner tous les événemens qui pouvaient réſulter de ma Comédie, & j'avais le plus grand intérêt qu'aucune des combinaiſons poſſibles ne m'échappât. C'eſt mon attention, peut-être, à les ſaiſir toutes, qui rendait cet

ouvrage véritablement singulier. Vous allez voir, Monsieur, qu'il se conciliait avec toutes les suppositions imaginables, & qu'il n'était pas indigne de la faveur dont Monsieur le Maréchal de Richelieu a bien voulu l'honorer.

Mon secret parfaitement gardé, la piece pouvait réussir ou tomber. Si elle réussissait, j'avais l'avantage de donner le change à tous mes ennemis, de leur faire applaudir avec fureur un ouvrage dans lequel ils auraient affecté malicieusement de me reconnaître. Leur haine eût contribué à ma gloire, & leur confusion eût égalé leur surprise, lorsque je me serais déclaré l'auteur de ce même ouvrage. Il est évident, Monsieur, que, dans cette supposition, tel eût été le succès singulier de ma Comédie, succès dont l'histoire du Théâtre ne présente aucun modele.

Si la piece fût tombée, le secret ayant été parfaitement gardé, je pouvais me féliciter publiquement de cette chûte, & en feignant de partager l'erreur commune, & de croire que c'était moi qu'en effet on avait eu l'intention de jouer, je n'aurais pas manqué de rire de la disgrace de l'ouvrage, comme d'une tentative malheureuse de la part de mes ennemis. Vous voyez, Monsieur, que l'alternative était presque également à mon avantage.

Dans une autre supposition, celle où mon secret moins exactement gardé eût donné lieu à beaucoup d'incertitude dans l'esprit du public, je ne courais encore aucun danger d'être compromis. Que la moitié de Paris me crût l'auteur de la piece, l'autre moitié ne le croyant pas, il n'y avait là qu'une scene très-divertissante par les gageures que cette incertitude pouvait occasionner. En me nommant, en cas de succès, je réunissais en ma faveur tous les esprits non prévenus, & j'affligeais mes seuls ennemis. En cas de chûte, il me suffisait de ne point me nommer, & si une partie du public eût toujours soutenu que j'étais l'auteur de la piece, l'autre partie, appuiée de mon silence, eût toujours dit qu'elle n'était pas de moi. C'était un procès qui n'eût jamais été jugé, & qui ne pouvait exciter que des contestations purement amusantes dans la société.

Enfin, Monsieur, *la derniere supposition*, qui est précisément celle où les difficultés m'ont amené, eût été d'être généralement connu pour l'auteur de la piece. Or, dans cette supposition, au moyen de quelques vers supprimés, & de quelques autres ajoutés (corrections que je tenais toutes prêtes) il était encore impossible que je fusse un seul instant compromis.

Qu'eſt-ce que ma Comédie ? j'oſe vous en atteſter vous-même, Monſieur. C'eſt un ouvrage utile & moral, dans lequel un calomniateur, un faiſeur de libelles, un homme qui abuſe de ſes talens pour nuire & pour diffamer, ſe trouve confondu comme il le mérite. C'eſt l'impoſteur de ſociété couvert d'ignominie, comme l'impoſteur de Religion en eſt couvert dans la Comédie du Tartuffe.

Il eſt évident, Monſieur, qu'on ne peut m'appliquer ce rôle exécrable, dont j'ai ſi bien fait ſentir toute l'atrocité. Non-ſeulement je n'ai fait de ma vie aucun Libelle ; mais on en a fait contre moi d'infames ; je n'aurais eu beſoin que d'en rappeller le ſouvenir dans une préface, & de demander hardiment qu'on produiſît les miens.

Où ſont, Monſieur, je ne dis pas les Libelles que j'ai faits ; mais ceux mêmes dont j'aurais pu être témérairement ſoupçonné ? La notoriété publique eſt ici toute entiere pour moi.

Je ſais bien que peut-être on a oſé me peindre à vous-même comme un Ecrivain hardi dont il fallait ſe défier. Cependant quel ſujet de méfiance ai-je jamais donné au Gouvernement ? je défie à la haine de produire le moindre ouvrage que j'aye fait imprimer ſans

avoir pris l'attache des loix. Je me condamne ſi l'on peut en citer un ſeul, fut-il même très-innocent.

Quel eſt donc mon malheur, ſi, dans un tems auſſi fertile en Ecrits licencieux, abus contre lequel je me ſuis toujours élevé, n'ayant jamais pris de routes détournées ni clandeſtines pour faire paraître mes Ouvrages, & n'ayant de ma vie décliné les Tribunaux établis pour la police de la littérature; quel eſt, dis-je, mon malheur ſi des hommes artificieux, injuſtes, & ſuſpects eux-mêmes de licence, viennent à bout de me faire regarder comme un Ecrivain de leur trempe, avec lequel on doit ſe tenir ſur ſes gardes!

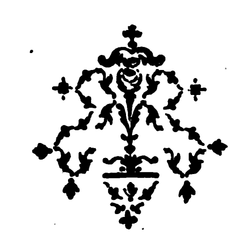
Daignez en convenir, Monſieur, on a tenté de vous inſpirer ces ſentimens. D'après cette prévention, vous avez lu & fait lire mon ouvrage avec une attention plus inquiete que s'il eût été queſtion de l'ouvrage d'un autre. Dans une pareille diſpoſition, & n'ayant pas eu le loiſir de m'entendre, vous avez privé le public d'une nouveauté ſinguliere, & dont l'exemple ne ſe retrouvera peut-être jamais. Vous m'avez enlevé l'honneur de toutes ces combinaiſons ſi bien prévûes qui pouvaient me donner, même aux yeux de mes ennemis, un caractere capable de leur en impoſer,

[redacted]

& d'arracher enfin leur propre suffrage. Vous m'ôtez jusqu'à la ressource de paraître à visage découvert, comme j'en aurais le noble orgueil, attendu qu'un succès ne peut jamais me procurer une gloire médiocre, & qu'une chûte n'est qu'un événement qui peut être commun à toutes les pieces, & bien moins cruel pour moi que pour un autre, parce qu'on n'ignore pas que j'ai l'honneur d'avoir beaucoup d'ennemis. Vous arrêtez, Monsieur, une piece dont la morale & l'utilité sont sensibles, un ouvrage dans le genre que la nation regrette, & qui sera toujours dans le vrai goût François. Vous me découragez, vous anéantissez mon talent que l'on daignait citer toutes les fois qu'on parlait de la bonne Comédie. Voilà ce que votre intention n'est certainement pas de faire, & pourtant ce que vous faites. Voilà, peut-être, au milieu des actions qui feront votre gloire, & auxquelles personne n'a plus applaudi que moi-même, le seul trait de rigueur dont j'ose me flatter que vous aurez un jour quelque regret. Faut-il qu'il tombe précisément sur un de vos plus sinceres admirateurs, & sur un homme qui, malgré ses ennemis, ou même à cause d'eux, sera connu de la postérité? Je soumets ces réflexions à votre bon cœur. C'est dans le moment de

l'affliction la plus vive, & dans l'accès du découragement le plus abſolu, que j'ai l'honneur de vous écrire; mais je n'en ſerai pas moins toute ma vie, avec un très-profond reſpect.

MONSIEUR, &c.



L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

PERSONNAGES.

(On y a joint les noms des acteurs qui devaient les représenter.)

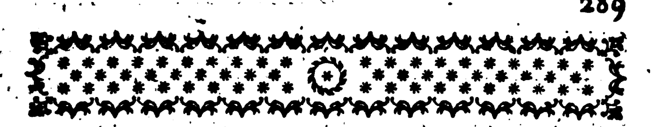
ORONTE.	M. BONNEVAL.
JULIE pupille d'Oronte.	Mlle. DOLIGNY.
VALERE.	M. MOLÉ.
DORANTE.	M. D'AUBERVAL.
MARTON.	
PASQUIN.	M. PRÉVILLE.
M. PAMPHLET.	M. AUGER.
Un laquais d'Oronte.	

La Scene est à Paris dans la maison d'Oronte.

L'HOMME







L'HOMME DANGÉREUX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

VALERE *seul écrivant.*

L'Heureux talent, morbleu ! que celui de médire !
Le trait est excellent, je veux qu'il en expire.
Qui peut se refuser aux charmes d'un bon mot ?
Au plaisir d'affliger l'amour propre d'un sot ?

Il écrit.

Vous apprendrez enfin, mon cher monsieur Oronte,
A distinguer les gens. Vous connaîtrez la honte.

Séduit par votre accueil, je croyais entrevoir
Que sur vous le mérite avait quelque pouvoir,
Que vous saviez sentir, honorer le génie;
Et dans le même instant votre aveugle manie
Accueillait à mes yeux tous ces froids beaux-Esprits,
Rebuts de la Province, Oracles de Paris,
Tout cet obscur fatras d'Ecrits économiques,
De la France aujourd'hui fléaux épidémiques.
Parbleu, mon cher ami, l'on vous chansonnera.
Vous prodiguez l'éloge, & l'on vous sifflera.

Il écrit & après un moment de silence.

Mais, n'est-ce point trahir mes projets sur Julie?
Elle est à mon égard prévenante, polie,
Et même à mes propos souvent elle sourit.
Peut-être n'ai-je fait qu'amuser son esprit.
Dorante plus heureux aurait-il sçu lui plaire?
Non. Raisonneur abstrait & philosophe austere,
Il a dû l'excéder de son triste entretien.
Que m'importe après tout? Ceci me venge bien.

Il écrit.

Je ne sentis jamais la verve qui m'inspire.
Rien n'éveille l'esprit autant que la satyre.
Mais c'est Oronte, ô ciel! s'il m'avait entendu?
Renfermons cet écrit.

SCENE II.

ORONTE, VALERE.

VALERE.

Vous m'avez prévenu.
J'allais chez vous, Monsieur.

ORONTE.

Excuse-moi, Valere,
De t'avoir dérangé, parle-moi sans mystere,
Tu composais ?

VALERE.

Moi ? non.

ORONTE.

Tu m'en fais un secret;
Mais j'ai vu ce papier.

VALERE.

C'est un simple projet,
Une misere.

ORONTE.

Quoi ? Chanson ? Epithalame ?

VALERE *avec dédain.*

Ah !

ORONTE.

Ne ſerait-ce pas plutôt quelque Epigramme?
On t'accuſe, entre nous, d'avoir l'eſprit malin,
Et de gloſer, par fois, aux dépens du prochain.

VALERE.

Prêteriez-vous l'oreille à cette calomnie?
Sur quelques Écrivains dépourvus de génie
J'ai pu, dans ma jeuneſſe, & maltraité par eux,
Décocher quelques traits d'un ridicule heureux;
Mais tous ces jeux d'eſprit n'ont rien de condamnable.
Dès qu'un auteur ennuie, il eſt aſſez coupable
Pour qu'on puiſſe en riant lui faire ſon procès.

ORONTE.

Il vaudrait encor mieux laiſſer un ſot en paix.

VALÈRE.

C'eſt bien dit; mais ſouvent l'exemple nous égare.
Boileau....

ORONTE.

Boileau, ſans doute, eut un talent très-rare,
On le ſait; mais pourtant par un fâcheux deſtin,
A ſon triſte enjoûment il fallait un Cotin.
Eh! que m'importe à moi Magnon & la Morliere,*

---

* Alluſion à ces vers de Boileau.
On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere.
Que Magnon, du Souhait, Corbin & la Morliere.
Art Poëtique, Chant IV.

[redacted]

Et tant de plats auteurs qu'il a mis en lumiere?
Je l'en estime moins, & c'est un triste lot
De ne pouvoir briller qu'à la faveur d'un sot.

VALERE.

Vous auriez intérêt d'être un peu moins févere
Sur la plaisanterie agréable & légere.
Il ne tiendrait qu'à vous de passer pour méchant.

ORONTE.

Moi!

VALERE.

Vous. Je vous connais pour un cœur excellent;
Mais vous savez railler autant qu'homme de France,
Je vous en avertis.

ORONTE.

Tu te moques, je pense.

VALERE.

Non. Ce que vous disiez à l'instant sur Boileau
Est un trait, par exemple, impayable & nouveau.
Je voudrais l'avoir dit.

ORONTE.

Ce n'est point par critique.

VALERE.

Je le crois: mais le trait est plein de sel attique.
Oh! parbleu, vous avez l'épigramme à la main!

ORONTE.

Je ne m'en doutais pas.

VALERE.

Tenez, un mot divin
Qui vous est, une fois, échappé sur Dorante,
Le perça jusqu'au vif.

ORONTE.

La chose est bien plaisante!
Je ne m'en souviens point.

VALERE.

Oh! j'y pris garde, moi.
Aussi, depuis ce tems, sans trop savoir pourquoi,
Il m'attaque toujours à propos de satyre;
Vous l'avez vu fronder le talent de médire;
Hé bien, tout cela n'est que pour tirer sur vous.

ORONTE.

Comment donc?

VALERE.

Il vous craint; & même il est jaloux
Du ton vif & léger, du sel, des traits de flammes
Dont vous assaisonnez toutes vos épigrammes.

ORONTE.

C'est donc sans nul dessein.

VALERE.

Voilà le vrai talent.

Il s'ignore lui-même, & n'est que plus saillant.
C'est un instinct qui porte à la plaisanterie,
Et qui n'offense en rien la bonté. Je parie
Que vous étiez bien loin de soupçonner en vous
Ce singulier rapport qui se trouve entre nous.

ORONTE.

J'aurais pu l'ignorer, ma foi, toute ma vie.
Cependant... quand je pense à cette sympathie
Qui me parle pour toi, je croirais en effet
Que nous nous ressemblons quelque peu.

VALERE.

Trait pour trait.

ORONTE.

A propos, nous parlions à l'instant de Dorante.
Que penses-tu de lui ?

VALERE.

Moi !.. je sais qu'on le vante.
Je le connais fort peu.

ORONTE.

Parle-moi franchement.

VALERE.

Eh ! mais par quel motif?

ORONTE.

Il est très-important.
Tu connais ma pupille. Elle est sage, elle est belle.

[redacted]

Son pere en expirant, plein d'allarmes pour elle,
Me confia son sort que je veux rendre heureux.
Je pense que Dorante en est fort amoureux,
Et je voudrais connaître à fond son caractere.

VALERE.

Avez-vous fort à cœur de finir cette affaire?

ORONTE.

Oui. J'aime assez Dorante, & s'il ne déplaît poi
Ce serait un parti sortable de tout point.
Il annonce des mœurs, de l'esprit, de l'usage,
Qu'en penses-tu!

VALERE.

Moi? rien. S'il a votre suffrage
Tout est dit.

ORONTE.

Non. Je veux en savoir ton av

VALERE.

Il est fort en faveur chez certains beaux esprit
Mais...

ORONTE.

Quoi, mais?

VALERE.

Entre nous, j'ai peu de confia
En ces beaux esprits-là.

ORONTE.

Comment?



VALERE.

Leur suffisance,
Leur ton m'a révolté. Sous des dehors flatteurs,
Ils semblent occupés à corriger les mœurs.
Leur masque est imposant; mais moi, je me défie
De ce zele affecté pour la philosophie.

ORONTE.

Dorante est philosophe?

VALERE.

Il s'en donne le nom,
Comme tous ces Messieurs, qui, fiers de leur raison,
Se croyant appellés à réformer la terre,
A tous les préjugés ont déclaré la guerre.
Petits pédans obscurs qui pensent à la fois
Éclairer l'univers & régenter les Rois;
Fanatiques d'orgueil, dont la folle manie
Est de se croire un droit exclusif au génie;
Flatteurs en affichant le mépris des grandeurs.
De tout ce qu'on révere audacieux frondeurs;
Pleins de crédulité pour des faits ridicules;
Et sur tout autre objet sottement incrédules;
Pensant que rien n'échappe à leurs yeux pénétrans,
Prêchant la tolérance & très-intolérans.
Qui sur un tribunal, érigé par eux-mêmes,
Jugent tous les talens en arbitres suprêmes;
De quiconque les flatte orgueilleux protecteurs,
De quiconque les brave ardens persécuteurs,

Enfin du monde entier s'arrogeant les hommages,
Pour avoir uſurpé la qualité de ſages.

ORONTE.

Tu ne me parais pas être de leurs amis ?

VALERE.

Je conviens qu'en effet ils ſont mes ennemis.

ORONTE.

Tu me vantais tantôt mon talent pour médire;
Mais je te reconnais pour mon maître en ſatyre.
Oh ! je n'irai jamais auſſi loin que cela.

VALERE.

Je vous ai vu cent fois de cette force-là.
Votre intérêt pourtant eſt tout ce qui m'inſpire.

ORONTE.

Je le crois. J'ai peu vu ces ſages qu'on admire,
Je ſais qu'on les a peints de fâcheuſes couleurs,
Et, philoſophe ou non, tout homme a ſes erreurs.
Je ſuis loin, toutefois, d'approuver l'indécence
Où voudrait s'emporter une aveugle licence,
Et puiſqu'enfin Dorante à tes yeux eſt ſuſpect...

VALERE.

J'aurais, pour m'expliquer, été plus circonſpect;
Mais j'aurais cru bleſſer l'amitié qui nous lie,
Et ce qu'on doit d'égards, d'intérêt à Julie.
J'ai conſulté, ſur-tout, ce dernier ſentiment,

Je n'ai pu me permettre aucun déguisement.

ORONTE.

Mais, au tendre intérêt que ta bouche respire,
Ma pupille aurait donc pris sur toi quelque empire?

VALERE *d'un ton doucereux & hypocrite.*

Pour la voir sans l'aimer, Julie a trop d'appas;
Je vous en fais l'aveu, non sans quelque embarras.
Peut-être, tout-à-l'heure, en parlant de Dorante,
N'ayant pas le sang froid d'une ame indifférente,
Eprouvant, malgré moi, sans doute un peu d'aigreur,
J'aurai trop écouté le penchant de mon cœur.
J'ai pu charger les traits, & me laisser surprendre
Aux mouvemens jaloux d'un sentiment trop tendre.

ORONTE.

Ta franchise me plaît & marque ta bonté:
Mais sur mon amitié tu n'as donc pas compté?
Tu me devais...

VALERE.

J'ai craint que mon peu de fortune...

ORONTE.

Ecartons désormais cette idée importune.

VALERE.

J'ai craint mes ennemis.

ORONTE.

Quoi ! jusqu'à ce moment,
As-tu vu dans mon cœur le moindre changement?
Je ne me regle point sur la rumeur publique.
Tu m'as fait de ta vie un récit pathétique,
Et j'ai fort bien compris que tu n'avais pas tort.
Le mérite est toujours en guerre avec le sort.
Mais pourtant, si Dorante a trouvé l'art de plaire?...

VALERE.

Non, Marton me l'eût dit. D'ailleurs il ne doit guere
Se flatter, entre nous, d'inspirer du retour;
Et tout homme de robe est peu fait pour l'amour.
Julie encor livrée aux graces du bel âge
S'accommoderait mal d'un époux si sauvage.

ORONTE.

Moi, je n'aime pas trop tous ces gens à parti.

VALERE.

Ils sont très-dangereux.

ORONTE.

Je le soupçonne ainsi.
Nous vivrons plus en paix. Ce projet là m'enchante.
Je m'en fais par avance une image touchante.
Adieu. J'ai sur Julie un absolu pouvoir,
Et tu pourras, mon cher, l'éprouver dès ce soir.

SCENE III.

VALERE *éclatant de rire.*

AH, ah, ah, ah, ah, ah, peste de l'imbécille !
Il s'agit maintenant de gagner la pupille,
Et pour peu que Marton seconde mon dessein,
Quel revers pour Dorante ! ah ! te voilà Pasquin ?

SCENE IV.

PASQUIN, VALERE.

PASQUIN (*à part.*)

OUi, je rentre à l'instant. Que diable a-t-il à rire ?
C'est du mal qu'il a fait, ou du mal qu'il va dire.
haut.
J'admire en vous, Monsieur, certain air de gaîté
Qui me charme.

VALERE.

En effet, tu me vois enchanté.

PASQUIN.

Quoi ! sauriez-vous déjà tous les bruits de la ville ?

VALERE.

Non. Je n'ai vu perſonne.

PASQUIN.

Il court un Vaudeville
Sanglant contre Cloris.

VALERE.

Bon! la vieille en mourra.

PASQUIN.

On dit un mal affreux du nouvel Opéra.

VALERE.

Tu me parais inſtruit. Qui te fait tes nouvelles?

PASQUIN.

Vous n'êtes pas au bout. J'ai des amis fideles.
On ſait qu'auprès de vous je dois avoir appris
A me connaître un peu, Monſieur, en beaux eſ-
prits.

VALERE.

Eſt-ce tout?

PASQUIN.

Non, vraiment; & cette tragédie
Qu'avec tant de fureur on avait applaudie,
Ne trouve plus d'acteurs.

VALERE.

Oh! qu'elle en trouve ou non,
J'ai déjà mis la piece & l'auteur en chanſon.

Après.

PASQUIN.

L'Académie a refusé Chrysante.

VALERE.

Bon!

PASQUIN.

L'abbé Moralès a la place vacante.

VALERE.

Quoi! l'abbé Moralès? * le choix est bien plaisant.
C'est de tous nos abbés l'abbé le plus pesant.
Je doute s'il distingue un nom d'avec un verbe,
Et partout sa bêtise est passée en proverbe.

PASQUIN.

Ah! j'allais oublier le pauvre Dorilas,

---

* On voulait absolument faire changer ce nom de *Moralès*, parce qu'on prétendait qu'il désignait trop sensiblement je ne sais quel compilateur nommé *Morellet*. Voilà comment les auteurs comiques se trouvent toujours exposés à des interprétations malignes auxquelles ils n'ont jamais songé.

1°. Il est évident que *Moralès* est dérivé de *Morale*, & Morellet ne dérive de rien.

2°. Quoique l'Académie ne soit pas toujours très-difficile dans ses choix, il n'y a pas eu, il n'y a point, & on peut croire qu'il n'y aura jamais de *Morellet* dans cette compagnie savante. Nous laissons donc subsister l'abbé *Moralès* qui n'est qu'un nom fait à plaisir, comme celui de *Vadius*, ou de *Caritidès*.

Le ſeul de nos auteurs de qui vous faſſiez cas.
Il vient....

VALERE *avec joie.*

D'être ſifflé ?

PASQUIN.

Non, Monſieur, au contraire.
Il a trouvé moyen de fléchir le parterre,
Et c'eſt un bruit....

VALERE.

Tant pis.

PASQUIN.

Mais vous l'aimez pourtant.
Vous diſiez....

VALERE.

Ce ſuccès va le rendre inſolent.

PASQUIN *lui remettant un paquet.*

Le paquet que voici contient d'autres nouvelles.

VALERE.

Je pourrais t'en apprendre à l'inſtant des plus belles :
Mais je te défierais de les imaginer.

PASQUIN.

Je ne me pique pas, Monſieur, de deviner.

VALERE.

Eh ! bien ce ſoir, peut-être, Oronte me marie.

PASQUIN.

PASQUIN.

Vous, Monsieur?

VALERE.

Oui, moi-même.

PASQUIN.

A qui donc?

VALERE.

A Julie.

PASQUIN.

A Julie!

VALERE.

Oui, tu peux m'en faire compliment.

PASQUIN.

Je ne m'attendais pas à cet événement.
Julie a des attraits.

VALERE *riant.*

C'est bien ce qui m'enchante!

PASQUIN.

Eh! quoi donc!

VALERE.

Le plaisir de tourmenter Dorante.

PASQUIN.

Fort bien, mais la fortune...

VALERE.

A de quoi me tenter,

Faites-vous pour Oronte un peu de violence.
Le bien qu'il veut vous faire, eſt un titre, je croi,
Qui doit à votre cœur impoſer cette loi.
Oronte eſt ſi bon homme.

VALERE.

Oh! treve de morale.
La vengeance eſt un bien qu'à mes yeux rien n'égale.
Je te l'ai déjà dit. Dans ce beau projet là
Je ne vois que l'humeur que Dorante en aura.
On l'attend aujourd'hui. Je ſais qu'il me déteſte,
Et ſon retour ici pourrait m'être funeſte.
Le moment eſt venu de lui faire expier
Sa fureur de me nuire & de me décrier.
Je n'en veux qu'à l'orgueil de ſa philoſophie;
Et m'embarraſſe peu d'Oronte & de Julie.

PASQUIN

Vous haïſſez donc bien les philoſophes?

VALERE.

[redacted]

Et par eux, autrefois, introduit dans le monde, *
Je tiens, au fond du cœur, à tous leurs ſentimens.
Leur audace me plait; mais depuis quelque tems
Ils ſont fort décriés. Leur nom même épouvante,
Et je les fronde ici pour écarter Dorante.
Son ſtyle à leur jargon n'eſt pas mal aſſorti.
Oronte prévenu le croit de leur parti.
J'entretiens ſon erreur avec un ſoin extrême.
Dorante en ce projet me ſervira lui-même.
Il n'eſt pas de nos gens; mais il brigue l'honneur
Que le vulgaire attache au nom de raiſonneur.
Le ſiecle lui paraît plein de goût, de génie,
Enfin voir tout en beau c'eſt ſa douce manie.
A la philoſophie imputant ſes travers,
Dans l'eſprit du vieillard en ſecret je le perds.
Le ſeul mot de parti fait peur à ſa faibleſſe;
Et je ferai ſi bien par force, ou par adreſſe,
Que Dorante aujourd'hui recevra ſon congé.

PASQUIN.

Tout cela me paraît aſſez bien arrangé;
Mais Julie...

---

* Cette réplique dans laquelle Valere avoue, ſans détour, ſa paſſion pour la nouvelle philoſophie, & qui par conſéquent ne pouvait convenir aux intentions ſecrettes de l'auteur, n'eût point été dite aux premieres repréſentations.

Et crédule à l'excès ira jufqu'à l'extrême.
Ecoute. Il faut aller trouver à l'inftant même,
Dans le plus grand fecret, ce petit imprimeur
A qui j'ai tant de fois fervi de protecteur.

PASQUIN.

Monfieur Pamphlet !

VALERE

Lui-même. Il me fert avec zele.
Porte-lui cet écrit.

PASQUIN *à part.*

Bon ! c'eft quelque libelle.

VALERE.

Avant que midi fonne, en le fuivant des yeux,
Il pourra t'en livrer un exemplaire ou deux.
Fais partir le premier à l'adreffe d'Oronte.
Qu'il arrive au plus tard pour le diner. J'y compte.
L'autre fera pour moi. Ne perds pas un moment.

PASQUIN.

[redacted]

PASQUIN.

Monsieur, si vous alliez vous nuire!
Tant de revers fâcheux auraient dû vous instruire.

VALERE.

Croyez, Monsieur Pasquin, qu'ici tout est prévû.
Songez qu'à me servir vous n'avez rien perdu,
Et qu'on peut m'offenser avec des remontrances.

PASQUIN.

Ah! craignez de trahir toutes vos espérances.
Ce que je vous en dis, au fond, n'est pas pour moi.
Je vous aime, Monsieur, sans trop savoir pourquoi,
Car vous n'aimez rien vous; mais je suis d'habitude.
De grace examinez...

VALERE.

Sois sans inquiétude.
Je ne hazarde rien qu'avec réflexion.
Sois tranquille & discret. Mais j'apperçois Marton;
Elle doit me servir auprès de sa maîtresse.
Pour la faire parler emploie un peu d'adresse.

SCENE V.

MARTON, PASQUIN.

PASQUIN.

Pourrais-je me flatter que l'aimable Marton
Desirait de me voir?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De me parler ?

MARTON.

Non.

PASQUIN.

De ce ton laconique as-tu pris l'habitude ?

MARTON.

Oui.

PASQUIN.

De me désoler tu te fais une étude.
Je n'éprouvai jamais un pareil traitement.

MARTON.

Eh bien, tu t'y feras, c'est un commencement.

PASQUIN.

Mais ne puis-je savoir, ô beauté rude & fiere,
Ce qui peut m'attirer la faveur singuliere
De ces oui, de ces non, placés à tout propos ?
Que diable ! as-tu donc peur de prodiguer tes mots ?

MARTON.

Eh bien, je parle, soit. N'as-tu pas vu mon maître ?

PASQUIN.

Oronte ?

[redacted]

MARTON.

Apparemment. Eſt-il ici ?

PASQUIN.

Peut-être.

MARTON.

Comment, peut-être !

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Tu le prends ſur ce ton ?

PASQUIN.

Oui.

MARTON.

Mais, Monſieur Paſquin !

PASQUIN.

Je t'imite, Marton.

MARTON.

Ah ! Monſieur le maraut, vous m'imitez ?

PASQUIN.

Sans doute.

MARTON.

Vraiment, je t'en ſais gré.

PASQUIN.

Tout de bon ?

MARTON.

Mais écoute.
Si ton but est céans de faire un long séjour,
Et qu'il t'arrive encor de me parler d'amour,
Sans égard pour tes feux, ni même pour ton maître,
Je ne te dis qu'un mot : regarde la fenêtre.

PASQUIN.

Je choisis l'escalier ; je t'entends. Serviteur.
(*à part.*)
Ma foi, cet accueil-ci me parait peu flatteur.

SCENE VI.

JULIE, DORANTE, MARTON.

JULIE, *à Marton.*

EH bien, Oronte ?...

MARTON.

Oronte est sorti.

JULIE.

Quel supplice !
Mais d'où lui peut venir un semblable caprice ?

MARTON.

Je ne sais.

JULIE.

Ah ! Dorante, auriez-vous soupçonné

Ce revers imprévu ?

DORANTE.

Non, je suis étonné
De tous ces changemens produits en mon absence.
Comment Oronte, lui, qui, depuis votre enfance,
Ne semblait s'occuper que de votre bonheur,
Peut-il donc vous traiter avec tant de rigueur ?
Il faut vous opposer à son choix. Il vous aime.

JULIE.

Mais je suis avec lui d'une faiblesse extrême ;
Et c'est précisément son excès de bonté
Qui fait à tous ses vœux plier ma volonté.
Le meilleur caractere a souvent sa manie.
La sienne est l'engoûment ; & quand sa fantaisie
Est frappée une fois en faveur de quelqu'un,
Donnez-lui des avis, il n'en écoute aucun.
Son obstination est à peine croyable.

MARTON.

Le voilà bien. Il est entêté comme un diable.
Quoiqu'indulgent & doux, son caractere est prompt.
Il ne faut pas heurter ses sentimens de front.
Il revient, toutefois, pourvu qu'avec adresse
On sache, en l'éclairant, ménager sa faiblesse,
Et qu'on ne choque pas avec trop de roideur
De ses préventions la premiere chaleur.

DORANTE.

Et quel est ce rival qu'Oronte me préfére ?

MARTON.

Vous l'avez vû céans. C'est ce même Valere,
Cet homme avantageux qu'un ami du vieillard
Introduisit ici lors de votre départ.

DORANTE.

Quoi ! Valere ?

MARTON.

Oui, Monsieur. Le bonhomme en raffole.
Il le prône, il le cite, enfin c'est son idole.
Il l'a même forcé de s'établir chez nous.

DORANTE.

Valere est mon rival ? Et le connaissez-vous ?

JULIE.

Je ne sais trop encor quel est le personnage,
Il montre de l'esprit.

DORANTE.

Il aura le suffrage
De tous ceux qui séduits par des dehors heureux,
N'approfondiront pas son caractere affreux.
D'autant plus dangereux que par un long usage,
Il sait de la raison affecter le langage,
Et que pour mieux trahir il emprunte souvent
L'air de la vérité, le ton du sentiment.

[redacted]

MARTON.

Vous le connaissez donc ?

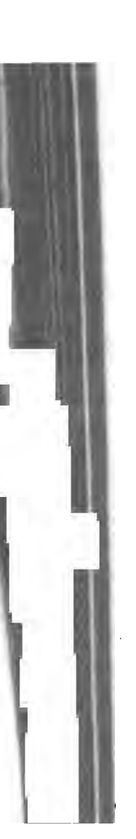
DORANTE.

Très-bien, & dans le monde
Il n'a plus un ami sur lequel il se fonde.
Tout Paris est imbu de sa perversité.
Misantrope jaloux, cynique détesté,
Railleur sans nul égard, vain jusqu'à l'impudence,
Rien ne peut de ses traits arrêter la licence.
» On le démasque en vain, jamais il ne rougit; *

* C'est ici que l'auteur avait jetté toute l'amorce que la malignité de ses ennemis n'eût pas manqué de saisir avec avidité. A la place de ces deux vers marqués par des guillemets, & qui expriment, si heureusement, le vrai caractere de l'homme dangéreux, on eût dit aux premieres représentations, les vers suivans, qui ne sont que la prose des Libelles de ces Messieurs, habillée en poësie ;

Bel Esprit abhorré de tous les bons Esprits,
Il pense, par la haine, échapper au mépris.
Il unit, pour flétrir les talens qu'il profane,
La rage de Zoïle au fiel d'Aristophane,
A force d'attentats il se croit illustré,
Et s'il n'était méchant, il serait ignoré.
Voilà du personnage, &c.

Comme ces Messieurs auraient applaudi, sans imaginer que c'était là leur propre portrait : à l'exception pourtant qu'ils ont bien, en effet, toute la rage de Zoïle, mais qu'ils n'ont absolument rien de commun avec Aristophane.



MARTON.

Ah! Monſieur, mais vraiment c'eſt pis qu'un baſilic.

JULIE.

Vous me faites frémir. Son adroite conduite,
Sa gaîté, ſes bons mots m'avaient un peu ſéduite.
Je lui ſoupçonnais bien quelque malignité ;
Mais non cette noirceur & cette atrocité.
Combien je dois rougir ! mon inexpérience
M'allait à ce pervers livrer ſans défiance.
Il aura cru me plaire.

MARTON.

Eh ! Madame, tant mieux.
Le traitre avait auſſi trouvé grace à mes yeux ;
Mais puiſqu'en ſa faveur il nous croit prévenues,
Que ſon erreur du moins ſoit utile à nos vûes.
Il faut l'entretenir, & ſans changer de ton,
Flatter ſa yanité pour le perdre.

JULIE.

[redacted]

DORANTE.

Cette crédulité
Prouve moins d'imprudence encor que de bonté.
Mais il faut à l'instant...

MARTON.

Ah! n'allons pas si vîte.
Cette amitié d'Oronte incroyable & subite
Veut être ménagée ; & c'est précisément
Ce que nous vous disions, son maudit engoûment.

DORANTE.

Quel fruit espéres-tu de tes lentes mesures?

MARTON.

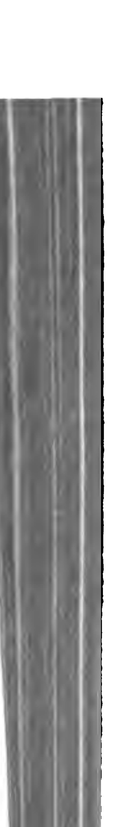
Lentes, si vous voulez; mais ce sont les plus sûres.
Vous avez vos raisons pour presser les momens,
Et cette impatience est commune aux amans.
Ils veulent tout régler au gré de leur caprice.
Le plus léger délai leur paraît un supplice;
Mais vous! un philosophe!...

DORANTE. *

Epargne-moi ce nom,
Respectable jadis aux yeux de la raison,
Mais enfin profané depuis que la licence
Osa se l'arroger avec tant d'insolence.

---

* Cette replique de Dorante, & ce qui y donne lieu, ne devait pas être dit aux premieres représentations.



Je hais les charlatans, j'honore les vrais ſages;
Et le plus grand des torts de Valere envers moi,
(à Julie.)
C'eſt d'avoir prétendu m'enlever votre foi.

MARTON.

Il en ſera puni; mais craignez de vous nuire,
Et pour votre intérêt, laiſſez-moi vous conduire.
Le plus adroit trompeur ne peut tromper long-
tems.
Il n'évitera pas le piege où je l'attends.
Mon eſpoir le plus ſûr eſt dans ſon caractere.
Il me croit avec lui naturelle & ſincere;
On impoſe aiſément à la fatuité,
Et l'indiſcrétion ſuit la méchanceté.

Fin du premier Acte.



[redacted]

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

VALERE.

JE compte les momens. Avant qu'il ſoit une heure,
Les couplets nous viendront. Cette triſte demeure
Va me payer enfin l'ennui que j'ai ſouffert,
Et céci va d'Oronte égayer le deſſert.
Il me ſemble le voir, & j'en ris par avance.
De Julie avec moi l'heureuſe intelligence
Va produire un grand bien; &, ſi j'en crois Marton,
J'ai lieu de l'eſpérer, non ſans quelque raiſon.
La ſoubrette eſt bavarde. Elle n'a pû me taire
Que le Dorante envain s'était flatté de plaire.
Je m'en doutais aſſez. Elle devait ici
Venir me retrouver. Je l'attends. La voici.

SCENE II.

MARTON, VALERE.

VALERE.

DOis-je croire, Marton, un récit qui m'enchante?

MARTON.

Je vous l'ai déjà dit, elle abhorre Dorante ;
Mais comme il paraiſſait aimé de ſon Tuteur,
Elle a ſçu prudemment renfermer ſon aigreur.
Vous ſavez à quel point Oronte eſt ſuſceptible?

VALERE.

Oui.

MARTON.

Vous avez pû voir combien il eſt ſenſible
Lorſqu'on veut le fronder dans ſes opinions,
Comme il eſt obſtiné dans ſes préventions.
Julie aime la paix, & ſe montre docile
A la fâcheuſe humeur d'un vieillard difficile.

Avec fineſſe.

Vous me permettrez bien d'en dire un peu de mal
Inquiet, emporté, capricieux, brutal,
Et dupe cependant de la moindre louange,
Ma foi, c'eſt de tout point un animal étrange.

VALERE.

Ta franchiſe me charme, & même à ton portrai
Tu pourrais au beſoin ajouter quelque trait.
Fier de ſon lourd bon ſens, il ſe croit fort habile
Je conviens qu'il n'eſt pas tout à fait imbécile.

[redacted]

Et mon dégoût pour lui ne ſaurait s'exprimer.

MARTON.

Mais cependant, Monſieur, il paraît vous aimer.

VALERE.

Oui. L'on fait, malgré ſoi, de ſi triſtes conquêtes!
Le malheur de l'eſprit eſt de charmer les bêtes.
Mais j'ai dû cependant lui marquer des égards.
Si tu ſavais, Marton, combien à mes regards,
Julie eſt à la fois intéreſſante & belle!
Le ſuprême bonheur ſerait d'être aimé d'elle.
A-t-elle de l'eſprit?

MARTON.

Le vôtre eſt de ſon goût.

VALERE.

Tu me flattes, peut-être?

MARTON.

Ah! Monſieur, point du tout.
Julie a la gaîté qui convient à ſon âge,
Elle applaudit au ſel de votre badinage.
Vous avez pû la voir, même plus d'une fois,
A certains de vos traits ſourire en tapinois.

VALERE.

J'ai cru le remarquer.

MARTON.

Vous connaiſſez les femmes.

Toutes ont, plus ou moins, le goût des Epigramme
Vous vous moquez de tout, & c'eſt comme on le
plaît.

VALERE.

D'après cela, Marton, je conçois qu'en effet
Dorante n'a pas dû lui ſembler fort aimable.

MARTON.

Auſſi je vous réponds, qu'avec ſon ton capable,
Son éternel amour & ſes airs doucereux,
Il a très-fort le don de déplaire à ſes yeux.

VALERE.

Eh! tu ne me dis rien de ſa philoſophie.
Oh! ma foi, c'eſt par là que ſur-tout il ennuie.
Ses diſſertations qu'il place à tout propos,
Son maintien de palais impoſant pour les ſots,
Cette fureur qu'il a d'encenſer tout le monde,
Et cette aménité dont ſans ceſſe il abonde,
Ce manteau de vertu dont il ſait ſe couvrir,
Ne recele qu'un fat odieux à mourir.

MARTON.

Ah! que vous peignez bien, Monſieur!

VALERE.

D'après nature

MARTON.

Je penſe comme vous, & ma foi, je vous jure
Que je n'ai rien appris qui flatte plus mes vœux

[redacted]

Que cet aveu d'Oronte en faveur de vos feux.

VALERE.

D'où me vient de ta part une bonté si grande?
Tu m'aimes donc, Marton?

MARTON.

Oh! la belle demande!
Je n'ose point, Monsieur, porter mes vœux si haut;
Et le pauvre Pasquin est tout ce qu'il me faut.

VALERE.

Tu prétends à Pasquin?

MARTON.

Pour lui, je le confesse,
Je me sens quelquefois des momens de faiblesse.

VALERE.

Je ne m'oppose point à cette belle ardeur.
Je t'aurais cru pourtant le goût un peu meilleur.

MARTON.

Comment Pasquin?

VALERE.

Ma foi, le choix est malhonnête.

MARTON.

C'est un bon garçon.

VALERE.

Oui, qui s'est mis dans la tête

Que depuis qu'il me sert Minerve lui sourit;
Qui se croit obligé de prétendre à l'esprit;
Et qu'on verra bientôt, aux gages d'un Libraire,
Griffonner tous les mois un journal Littéraire.

MARTON.

Lui?

VALERE.

Sans doute; & Paris régorge de Frélons,
De la Littérature importuns avortons,
Médisante recrue à l'opprobre livrée,
Et dont les candidats sont pris dans la livrée.

MARTON.

Quoiqu'il en soit, Monsieur, j'ai du faible pour lui;
Et je vois tant de gens griffonner aujourd'hui,
Qu'un de moins, un de plus ne fait pas grand désordre.
Peut-être plaira-t-il pour peu qu'il aime à mordre.
Ce métier, m'a-t-on dit, n'est pas des plus mauvais.
D'ailleurs sur vos bontés je compte désormais.

VALERE.

Ah! tu peux y compter; mais, dis-moi, ta maîtresse
A dans mes yeux, sans doute, apperçu ma tendresse?

MARTON.

Quelle femme jamais se méprend à cela?

[redacted]

Moi, je savais le mot de cette énigme là.

VALERE *avec vivacité.*

Eh bien, Marton, il faut pour l'amour de Julie,
Songer à l'affranchir du pédant qui l'ennuie.
Unissons nos efforts. J'ai des moyens tout prêts
Que tu peux seconder.

MARTON *d'un grand air de vérité.*

Pour servir vos projets
Fiez-vous sans réserve à mes soins, à mon zele.

VALERE.

Va, sois certaine aussi....

MARTON.

(*bas.*) J'entends Mademoiselle.
Sachons ce qu'il médite.

SCENE III.

JULIE, VALERE, MARTON, *faisant souvent à sa maîtresse des signes pour l'engager à se contraindre & à dissimuler.*

VALERE *d'un ton faussement passionné.*

AH! dois-je me flatter,
Madame, qu'à mes vœux vous daigniez vous prêter,

Que mon juſte reſpect & l'amour le plus tendre
Faſſent ſur vous l'effet que j'ai droit d'en attendre,
Et que de mes rivaux heureuſement vainqueur,
De votre ſeul penchant j'obtienne votre cœur?
Je ne me prévaux point du ſuffrage d'Oronte,
Et pour régler mon ſort, c'eſt ſur vous que je compte.

JULIE *d'une voix concentrée & gênée.*

Vous le ſavez, Monſieur, maître de mon deſtin,
Oronte doit lui ſeul diſpoſer de ma main.
Il m'a parlé de vous, c'eſt à moi de ſouſcrire
Aux loix que pour l'hymen il voudra me preſcrire.

VALERE.

Ah! vous ſeule avez droit de diſpoſer de vous,
Et ma flamme eſpérait un langage plus doux.
Je l'avourai, mon cœur, allarmé par Dorante,
Craint toujours de le voir traverſer mon attente.

JULIE *du même ton.*

Puiſqu'Oronte eſt pour vous, que craignez-vous de lui?

VALERE.

Rien, ſi dans votre cœur l'amour eſt mon appui.
Mais Oronte l'aimait. Peut-être il l'aime encore.
Ils pourraient me priver de tout ce que j'adore.

MARTON.

Eh! oui, voilà le nœud. Monſieur l'a bien ſaiſi.

Tout vieillard eſt changeant, Madame, ſongez-y.

bas. *haut.*

Soyez donc moins timide. Oronte par foibleſſe,
Conſultant ſon caprice & non votre tendreſſe,
Vous forcerait, peut-être, au choix que nous
fuyons.

JULIE *en ſoupirant.*

Il eſt vrai.

VALERE.

Rendez-vous à ces réflexions.

MARTON.

Dorante eſt à Paris. Quelque intrigue nouvelle
Peut de votre tuteur retourner la cervelle.

VALERE *vivement.*

Sans doute, & pour parer ce triſte événement;
On pourrait... les brouiller... irrévocablement.

JULIE.

J'ai peu de goût, Monſieur, pour la tracaſſerie.

MARTON.

Vous vous effarouchez d'une plaiſanterie.

VALERE *ironiquement.*

Le ſcrupule eſt décent.

MARTON.

Mais il eſt déplacé.

bas à Julie. *haut.*

Contraignez-vous. Au fonds le projet eſt ſenſé.
Pourquoi diſſimuler? Vous l'approuvez dans l'ame;
Il faut vous y prêter.

VALERE.

Daignez ſonger, Madame;
Que ſi vous faites grace à mes timides feux,
Dorante eſt en effet un obſtacle à nos vœux:
Non que d'un œil jaloux ici je l'enviſage.

MARTON *ironiquement.*

Ce rival eſt bien fait pour donner de l'ombrage.

VALERE *s'approchant de l'oreille de Julie, & d'un ton avantageux.*

Il doit vous excéder, & je tiens de Marton
Que ſon amour vous bleſſe encor plus que ſon ton.

JULIE *en ſouriant.*

Marton eſt indiſcrette.

VALERE.

Et vous êtes cruelle.
Pourquoi la condamner d'un effet de ſon zele?

Très-bas à l'oreille de Julie, mais élévant un peu la voix au dernier vers.

On peut s'en méfier pour l'intrigue. D'ailleurs
Je la juge fidele, & je lui crois des mœurs.

MARTON.

Ne nous écartons point. Comment bannir Dorante?

[redacted]

VALERE.

Il en eſt cent moyens.

MARTON.

Mais encor.

VALERE.

Dans l'attente
D'une meilleure idée, il me vient un projet.

MARTON.

Dites-nous-le donc vîte.

VALERE.

Oui, je crois qu'en effet
Il aurait ſur Oronte un ſuccès infaillible.

MARTON.

Nous vous ſeconderons.

VALERE.

Le vieillard eſt ſenſible.
Sous le nom de Dorante... on répandrait... ſous main
Quelque plaiſanterie... un écrit clandeſtin,
Qui mettant au grand jour tous les vices d'Oronte,
Sans trop charger les traits, le couvrirait de honte.

JULIE, *à part.*

Le ſcélérat!

MARTON, *bas à Julie.*

(*haut.*)
Paix donc. Le projet eſt heureux.

JULIE.

Je le trouve un peu fort.

MARTON.

Il est miraculeux.

VALERE, *à Julie.*

Vous saurez à propos vous taire & vous con-
traindre.

JULIE.

Si vous saviez, Monsieur, qu'il m'en coûte d
feindre !

MARTON.

Mais vous n'avez, Madame, à feindre qu'un mo-
ment,
Il s'agit d'écarter avec ménagement
L'homme qui vous obsede ; &, quoiqu'il vou
en coûte,
L'artifice devient nécessaire.

VALERE.

Sans doute.

MARTON.

Tout cela dans le fond ne produira qu'un bien.

JULIE.

Mais Oronte affligé le compterez-vous pour rien

VALERE.

Affligé, dites-vous ? Eh ! quel homme en délire

Voudrait à ses dépens nous empêcher de rire?
S'afflige-t-on encor de ces miseres là?
Accoutumez-vous donc à l'esprit que l'on a.
D'ailleurs, le ridicule est souvent très-utile.
Je corrigeai Daphné par un seul Vaudeville.
Tous ses égaremens étaient assez connus;
Je la rendis dévote, & l'on n'en parle plus.
Qui sait si d'un bon mot la malice excusable
Ne rendra pas Oronte un peu plus supportable?
Et si nous n'avons pas ce succès glorieux,
Dorante au moins nous quitte & devient odieux.

MARTON.

Fort bien; mais où trouver un auteur anonyme?

VALERE.

Ah! mon amour consent à se charger du crime.
Pour Dorante en secret pressentant vos dégoûts,
J'ai déja tout prévu.

JULIE.

Quoi! Monsieur?...

VALERE.

Entre nous,
Oronte dès ce jour recevra la satyre.
Ne m'approuvez vous pas?

JULIE *bas.*

Je souffre le martyre.

MARTON.

Eh bien, vous le voyez. Que vous avais-je dit?
Il est charmant. Ma foi, vivent les gens d'esprit!

JULIE.

J'admire dans Monsieur ce rare excès de zele.

MARTON.

Vous voilà raisonnable. Allons, Mademoiselle,
Un peu de bonne humeur.

JULIE.

Monsieur... Oronte vient.

VALERE.

Gardez de vous trahir, & le bon homme en tient.

JULIE *bas à Marton.*

Je vais tout révéler.

MARTON *bas à Julie.*

Nous n'avons point de preuve,
Vous hazarderiez tout. Attendez.

JULIE.

Quelle épreuve!



[redacted]

SCENE IV.

ORONTE, DORANTE, JULIE, VALERE, MARTON.

ORONTE *à Dorante.*

OUi, Valere a mon choix. Un rapport singulier
De goût, de sentimens, tout devait nous lier.
Mais les voilà tous-deux.

DORANTE *à Oronte.*

Vous m'enlevez Julie,
Vous m'accablez, Monsieur.

ORONTE.

Non. La philosophie
Adoucira bientôt vos regrets.

JULIE *bas à Dorante.*

Tout va bien.

VALERE *à Marton, en lui montrant Dorante.*

Qu'il paraît consterné!

ORONTE.

Pour changer d'entretien,
Parlons de Dorilas. Son succès m'intéresse.
à Valere.
Il est de tes amis?

VALERE *froidement.*

Je le connais.

ORONTE.

Sa piece

Pourra nous amuser un moment. La voilà.

Il la tire de sa poche.

VALERE *prenant la piece des mains d'Oronte.*

Voyons.

ORONTE.

En attendant le dîner, lisons-la.

à Marton.

Des sieges.

Marton donne des sieges & sort.

SCENE V.

ORONTE, JULIE, DORANTE, VALERE.

ORONTE. *Ils s'asseyent tous.*

Commençons.

VALERE *avec dédain.*

Le titre m'indispose.

Le Méchant puni, Drame en cinq actes, en prose.

[redacted]

Je déteste la prose & les Drames aussi.

DORANTE.

Le sujet cependant me paraît bien choisi.

JULIE *prenant la piece & la parcourant pendant une partie de la scene.*

Il promet du plaisir.

VALERE.

Il me semble assez fade,
Ce sera sûrement quelque jérémiade,
Quelque mauvais sermon greffé sur un Roman,
Quelque atrocité bête.

ORONTE.

On m'écrit que le plan
Est assez bien conduit, & sur-tout pathétique.

VALERE.

Pouvez-vous approuver cet étrange Comique?

ORONTE.

Il a des partisans.

DORANTE.

Il est utile aux mœurs.

VALERE.

Je ne saurais souffrir ces bourgeoises douleurs
Dont on veut profaner la scene de Moliere;
Et, loin de l'agrandir, c'est borner la carriere.

Je ne me pique pas de ce ton emphatique,
De ce ſtyle impoſant, lugubre, magnifique;
Mais j'oſe maintenir que vos Drames bourgeois
Outragent Melpomene & Thalie à la fois;
Que c'eſt mal-à-propos embrouiller les deux ſcenes ;
Que tous ces lieux communs, & ces peintures vaines
De crimes révoltans, d'incroyables vertus,
Ces traits exagérés & toujours rebattus,
Auſſi loin du bon ſens que loin de la nature,
Sont du plus mauvais goût la preuve la plus sûre.
O l'utile préſent à faire à nos Français
Que tous ces noirs tableaux dérobés aux Anglais,
Délire infortuné de quelque tête creuſe!
Et ne ſerait-ce pas une merveille heureuſe
Que d'avoir introduit chez notre nation
Le goût du ſuicide & la conſomption?

ORONTE.

Je penſe comme lui. J'aime aſſez que l'on fronde
Toutes ces nouveautés dont le flux nous inonde.
Je m'en tiens au bon ſens de nos ſimples ayeux,
Et ſi nous penſons bien, je crois qu'ils faiſaient mieux.

VALERE *bas à Oronte.*

Courage, mon ami, ferme ſur l'épigramme!

JULIE.

Oui, je ſuis attendrie.

VALERE *ironiquement.*

Et quels ſont les malheurs?..

DORANTE.

Vous voilà réfuté. Que répondre à ſes pleurs?

VALERE.

Rien. La mélancolie a quelquefois ſes charmes,
Et plus d'une Romance a fait verſer des larmes.
J'ai même vu pleurer à l'Opéra bouffon.

ORONTE.

Moi, j'ai ſouvent pleuré pour rien.

VALERE *vivement.*

Le trait eſt bon.

bas à Oronte.

Il réfute Monſieur plaiſamment. A miracle!

ORONTE, *comme encouragé par les applau-*

DORANTE.

J'entends. Mais il faudrait trouver des caracteres,
Et je crois qu'à présent il n'en reste plus gueres.
Moliere a de son art épuisé tous les traits.

VALERE.

C'est le talent qui manque, & non pas les sujets;
Ils me crévent les yeux; j'en vois de toute espece.
Ces railleurs vénimeux dont la langue traîtresse
Outrage insolemment les vertus, la beauté,
Qui sont le désespoir de la société,
Frondeurs par habitude & méchans par systême,
Et qui, faute de mieux, tireraient sur eux-mêmes,
Où serait donc le mal de rire à leurs dépens?

ORONTE.

Il a parbleu raison.

DORANTE.

Quant à moi, j'y consens;
Et pour exterminer leur race toute entiere,
Je voudrais de bon cœur qu'il revint un Moliere.

A Julie.

Qu'en pensez-vous, Madame?

JULIE *montrant Valere.*

Oui, Monsieur a raison.

ORONTE.

Le sujet est heureux; mais ce n'en est qu'un.

Automate orgueilleux qui sans regle & sans go
A pourtant la fureur de se connaître à tout,
Ne fournirait-il pas un sujet à la scene ?
N'avons-nous pas encor l'intriguante Climen
Qui détrompée enfin des erreurs de l'amour,
Et par désœuvrement assidue à la Cour,
Fatigue les bureaux de sa triste présence,
De chaque emploi vacant dispose par avance,
Et se fait en secret un très-gros revenu
En vendant un crédit qu'elle n'a jamais eu ?

ORONTE.

A merveille !

VALERE *bas à Oronte.*

C'est vous à qui je dois ma verve.

Haut.

Et nos petits auteurs rimant malgré Minerve,
Sifflés de tout Paris, & qui savent pourtant
Enchaîner à leur char l'amour propre d'un gra

DORANTE.

Monsieur ne tarit point. Il excelle à médire.

ORONTE.

Je ne vois point cela.

VALERE, *bas à Oronte.*

Bon! C'est sur vous qu'il tire.
Que vous avais-je dit? Son naturel jaloux
S'irrite de me voir du même avis que vous.

ORONTE.

Des traits si généraux ne font tort à personne.

VALERE, *montrant Dorante.*

Monsieur ne médit point. Il a l'ame si bonne!
Il voudrait que chacun eût sa bénignité;
Mais je fais peu de cas de cette aménité.
Ces fades complimens qu'on promene à la ronde,
Cette affectation d'estimer tout le monde,
Ce ton si doucereux qu'on nous prône aujourd'hui
Est loin de la franchise, & voisin de l'ennui.
Cet excès d'indulgence érigée en scrupule,
N'annonce que la peur qu'on a du ridicule.

ORONTE.

C'est bien dit.

DORANTE.

Eh! sur quoi pourraient tomber ses traits?
Le siecle, à tous égards, a fait tant de progrès

Qu'il a droit de braver & la haine & l'envie.

VALERE.

Sans doute, & l'on ne vit jamais tant de génie
Tant de productions charmantes, plus de mœu
Eh ! quoi de plus sensé que nos jeunes seigneu
Quel usage admirable ils font de leurs richesse
Quel goût dans leurs plaisirs ! quel choix d
leurs maîtresses !
De nos femmes, surtout, l'honneur n'est po
suspect ;
Aussi je m'interdis d'en parler par respect.
J'admire nos savans. Que leur philosophie
A répandu de fleurs, d'agrément sur la vie !
Graces à leurs travaux, nous sommes dégagés
Du fardeau des devoirs & des vieux préjugés.
D'agréables pédans tous nos cercles foisonnent
A leurs soupés divins nos Financiers raisonnen
Nos Abbés sont décens, nos Robins studieux :
Je suis de votre avis, le siecle est merveilleux

DORANTE.

Aux yeux de la raison que l'ironie est triste !
Eh ! que prouve, Monsieur, cette odieuse liste
De traits exagérés & d'antiques abus ?

[redacted]

Quand les arts ont-ils fait des progrès plus brillans?
Tout est mieux éclairci, Commerce, Agriculture,
Finance, Politique...

VALERE, *se pressant d'interrompre.*

Et c'est là, je vous jure,
C'est là ce qui surtout produit un très-grand mal.
Pour le Gouvernement je crains l'abus fatal
De raisonner ainsi sur toutes les matieres.
Tant d'avis partagés donnent peu de lumieres:
J'ignore, à dire vrai, si l'Etat va bien mieux
Depuis que tant de gens d'un zele officieux,
De l'art de gouverner font leur unique étude.
Cet art est difficile, il veut de l'habitude;
Et je ris quand je vois tant de petits auteurs
Se partager l'emploi de Ministres penseurs.
Peut-être il fut un tems où cette maladie
Eût fourni le sujet de quelque comédie:
Au fonds, il n'en est pas qui me parut meilleur;
Et je l'appellerais Crispin Législateur.

DORANTE.

Continuez, Monsieur, vous avez les suffrages;
Mais apprenez pourtant à respecter les sages.
Je vais vous démontrer...

Le LAQUAIS, *à Oronte.*

MOnsieur, on a servi.

ORONTE, *à Dorante.*

Allons, car aussi bien vous n'auriez pas fini,
Et l'humeur commençait à vous gagner, Dorante.
Je vous trouve aujourd'hui d'une aigreur surprenante.

(*Il emmene Valere.*)

SCENE VII.

JULIE, DORANTE.

DORANTE.

COncevez-vous, Julie, un tel aveuglement?

JULIE.

Il ne peut, croyez-moi, subsister qu'un moment.
Valere va se perdre en cherchant à vous nuire.
Par un moyen affreux il prétend vous détruire.

[redacted]

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MARTON.

Ma foi, l'on ne rit plus, & la fête est troublée.
Oronte est furieux, Julie est accablée.
On voit le seul Valere, avec un ris malin,
Savourer la noirceur de l'Ecrit clandestin.
Son amere gaité se contenait à peine.
Dans ses yeux, malgré lui, j'ai vu briller la haine.
Il faut de ces couplets prouver qu'il est l'auteur,
Sans brusquer, toutefois, le crédule Tuteur.
Il ne voudra céder qu'à l'évidence même;
Mais j'apperçois Pasquin... De ce noir stratagême
Il peut avoir conduit le complot ténébreux.
Le voici. Pénétrons ces mysteres affreux.
Il faut l'épouvanter.



SCENE II.

PASQUIN, MARTON.

PASQUIN.

On eſt encore à table.
J'ai beau chercher, l'inſtant n'eſt pas trop favorable
Pour le rencontrer ſeul. Ah, Ah ! bon jour, Marton.
Comment te portes-tu ?

MARTON.

Bon jour, maître fripon.

PASQUIN.

Qui moi, fripon !

MARTON.

Pendart eût été mieux peut-être.
Tu viens chercher ici ton déteſtable maître,
Tu le verras bientôt dans un bel embarras,
Je t'en réponds.

PASQUIN.

Comment ?

MARTON.

Tu ne devines pas ?
Va, l'Enigme dans peu te paraîtra plus claire.

PASQUIN.

L'Enigme!

MARTON.

On eſt allé chercher un Commiſſaire.

PASQUIN.

(*bas.*) Je tremble. (*haut.*) Qu'eſt-ce à dire?

MARTON.

Il s'agit d'un faquin;
D'un fripon ſubalterne, & qu'on nomme Paſquin,
Qui doit à ſes pareils, dans la place publique,
Donner inceſſamment un exemple tragique.

PASQUIN.

Je ne le connais pas.

MARTON.

Je le connais bien, moi.

PASQUIN.

Tu le connais?

MARTON.

Sans doute, & ce maraut c'eſt toi.

PASQUIN.

Ceci devient bien fort.

MARTON.

L'Ordonnance eſt formelle;

Tout homme obscur convaincu d'un Libelle,
S'il en est reconnu pour le fabricateur,
Ou même seulement s'il en est colporteur,
Pour la premiere fois doit s'attendre aux galeres;
Tu peux, d'après cela, mettre ordre à tes affaires.

PASQUIN.

Ma foi, je suis bien sot de t'écouter. Adieu.

MARTON *l'arrêtant.*

Non, non, Monsieur Pasquin, il me faut un aveu.
D'où viens-tu?

PASQUIN *embarrassé.*

Du Palais.

MARTON.

Qu'y faire?

PASQUIN.

Des Emplettes.

MARTON.

Ne crois pas m'abuser par de vaines fornettes.
Réponds, ou sur le champ la Verdure, Germon,
Lorrain, Basque, Picard, à grands coups de bâton,
Vont te faire parler de la bonne maniere.

PASQUIN.

De tes vagues soupçons quelle est donc la matiere?
Explique-toi.

MARTON.

J'attends que tu daignes parler.

PASQUIN.

Je n'ai rien à te dire.

MARTON.

Ah ! je vais appeller.

PASQUIN.

Encore !

MARTON.

Oui. Tu devrais mourir de pure honte.
Mettre un pareil paquet à l'adresse d'Oronte !
Complice de ton maître, artisan de noirceurs,
Tu te prêtes, Pasquin, à de telles horreurs !

PASQUIN.

Moi ! j'aurais mérité de semblables reproches ?
bas.
Je frissonne.

MARTON.

A l'instant, il faut vuider tes poches
En présence d'Oronte, & je cours le chercher.

PASQUIN.

Eh bien donc, puisqu'envain je voudrais te cacher...
Tu te moques de moi.

MARTON *faisant un mouvement comme pour sortir.*

Tu railles, double traître ?



MARTON.

Le sot ! Mais poursuivons. *Les Amours de Cloris*, Parade satyrique en dix actes.

PASQUIN.

La peste !

MARTON.

Est-ce encor de toi ?

PASQUIN.

Non, mon style est plus modeste.

MARTON.

Tout ceci m'instruit mal. Mais quel est ce billet
Pour Valere ?

Elle l'ouvre.

PASQUIN, *comme pour l'arrêter.*

Ah ! Marton, c'est de Monsieur Pamphlet.

MARTON *lisant.*

» Monsieur, ce n'est pas tout que de m'a-
» voir tiré du For-l'Evêque, où je n'avais été
» renfermé que pour avoir imprimé un de vos
» Ouvrages. Pardonnez à ma pressante misere
» si je me trouve réduit à vous importuner. Je
» vous cherche depuis six semaines dans tout
» Paris, allarmé par le bruit qui a couru que
» vous étiez sorti du Royaume. Heureusement
» Pasquin vient de me rassurer ; & je me propose
» d'aller incessamment vous présenter le Mé-

» faifir fans argent.

ABRAHAM PAMPHLET.

(*à Pasquin.*)

Ce billet peut servir. Monsieur le journaliste,
Evitez en partant une scene plus triste.
Pour vous en garantir je veux bien vous chasser.

PASQUIN.

Que les talens en France ont de peine à percer!

SCENE III.

MARTON.

JE ne tiens pas encor ce fourbe de Valere.
J'eusse arrêté Pasquin ; mais de tout ce mystere
Son maître aurait sur lui rejetté le soupçon,
Ou nous accuserait d'inspirer ce fripon.
Il vaut mieux l'opposer à son propre complice.

[redacted]

SCENE IV.

JULIE, MARTON.

JULIE.

AH! ma pauvre Marton ;
Quel trouble eſt répandu dans toute la maiſon!
Oronte eſt conſterné. Le fourbe que j'abhorre
Jouit de ſes douleurs & le ſéduit encore.
Il l'obſede en tous lieux, Marton, & vainement
J'ai voulu ſans témoin lui parler un moment.
J'allais lui révéler les complots de ce traître.
Mon ingénuité l'eût convaincu peut-être.
On eût dit que Valere inſtruit de mon deſſein,
Se faiſait de ma peine un plaiſir inhumain.

MARTON.

Quoi! vous ſoupçonne-t-il!

JULIE.

Il a vu ma contrainte.
Mon cœur, je te l'avoue, eſt ſi loin de la feinte,
Mes yeux avaient ſi peu l'art de diſſimuler,
Que cent fois devant lui prête à me dévoiler,
J'allais lui découvrir le mépris qu'il m'inſpire.

MARTON.

Que la raiſon ſur vous reprenne un peu d'empire.

Il faudra bien qu'Oronte enfin ouvre les yeux.
Nous lui parlerons tous.

JULIE.

Mais cet homme odieux.
A trouvé tellement le secret de lui plaire,
Qu'il a même changé son heureux caractere.
Tu ne le croirais pas. Mon Tuteur aujourd'hui
Ne voyait, n'écoutait & n'admirait que lui.
Valere désormais n'a plus besoin de feindre.
Il peut à tout son fiel se livrer sans rien craindre;
Et la ville & la cour, & nos sociétés
N'ont cessé d'être en butte à ses traits détestés.
On ne voit dans ses yeux éclater quelque joie,
Que lorsqu'à ses fureurs le mérite est en proie,
Et sa perversité que n'arrête aucun frein,
Soutient ce rôle atroce avec un front d'airain.
Oronte (conçois-tu cette faiblesse extrême?)
Applaudit au méchant, & croit l'être lui-même.

MARTON.

Ah! cet égarement va disparaître enfin.
Je crois tenir, Madame, un indice certain
Qui jettant sur le fourbe une affreuse lumiere,
Révélerait sa honte à la nature entiere.

JULIE.

Eh! qu'avons-nous besoin d'indices? je sais tout.
Je n'ai qu'à dire un mot pour le pousser à bout.

MARTON.

Et quand vous l'aurez dit, croyez-vous qu'il ait
honte
De vous déſavouer en préſence d'Oronte ?
Mais un Monſieur Pamphlet que je découvrirai...

JULIE.

J'entends du bruit. Fuyons ſon aſpect abhorré,
Le voici. Viens, Marton, concerter nos meſures.

SCENE V.

ORONTE, VALERE, MARTON.

ORONTE.

OUi, je prétends ſçavoir d'où partent ces injures.
Marton, qu'un Commiſſaire à l'inſtant ſoit mandé.
Il faut trouver l'auteur d'un ſi noir procédé.
Ce paquet doit ſervir à démaſquer le traître,
Et l'Adreſſe du moins peut le faire connaître.
La police a les yeux ouverts ſur les méchans;
Cours, & fais tenir prêt bien vîte un de mes gens.

SCENE VI.

ORONTE, VALERE.

VALERE.

Vous êtes, en honneur, beaucoup trop susceptible.

ORONTE.

Comment! y pensez-vous? Ce Libelle est terrible.

VALERE.

Je ne vois pas cela. Ces traits injurieux,
A force de prouver, ne prouvent rien. Le mieux
Serait de mépriser ces satyres obscures.
Personne plus que moi n'a senti leurs blessures;
Mais j'ai sçu les braver. Le mal est seulement
Que l'auteur ait eu l'art d'être horrible & plaisant.

ORONTE.

Plaisant!

VALERE.

Oui, par malheur, la forme en est piquante:
Je n'en blâme pas moins l'atrocité choquante;
Mais l'art que l'on y voit peut faire déviner
Quel est l'homme à peu près qu'on en doit soupçonner.

(Il feint d'entrer dans une rêverie profonde.)

[redacted]

ORONTE.

Quel qu'il soit, il est sûr de toute ma colere.
Mais à quoi rêves-tu? Réponds moi.

VALERE *comme se parlant à lui-même.*

Ce mystere
Pourrait se découvrir.

ORONTE *avec vivacité.*

Tu croirais?...

VALERE.

Oui... mais non.
Comment! par quel caprice, & par quelle raison?...

ORONTE.

Tu dois m'ouvrir ton cœur sans détour, cher Valere.

VALERE.

Je craindrais de former un soupçon téméraire.

ORONTE.

Encor!

VALERE.

Le style en est violent, emporté;
Mais on y trouve aussi de la légéreté,
Je m'y perds.

ORONTE.

Parle donc. Quelle est cette manie?

VALERE.

On a vû la fureur suppléer au génie.

L'auteur de ces couplets paraît bien vous connaître
Et hors Dorante ou moi, quel autre pourrait-ce être
Qui fut si bien instruit de tous vos intérêts?

ORONTE.

Dorante! .... A-t-on de lui quelques vers?

VALERE *négligemment*.

De mauvais.
Je me souviens qu'un jour il m'en lut sur Elmire
Qui respiraient assez le fiel de la satyre.

ORONTE.

Quoi! ces vers sur Elmire outrageux pour les mœurs,
Ce libelle indécent?..

VALERE.

Etait de lui. D'ailleurs
Ne précipitons rien. Examinons la chose.

ORONTE.

Et c'eſt depuis le tems que je vis près de vous
Qu'on voit ici le trouble & les tracaſſeries.
Je vous ai déja dit que nos plaiſanteries
Paraiſſaient le bleſſer.

ORONTE.

Il eſt vrai.

VALERE.

Ce matin,
Vous avez pu le voir, il mettait du dédain,
Une ſorte d'aigreur même à nous contredire,
Vous blâmant ſous mon nom du talent de médire.
Vous avez refuſé Julie à ſon amour,
Malheur qu'il prévoyait & depuis plus d'un jour.
Vous bleſſez ſon orgueil, en faut-il davantage?

ORONTE,

Je tombe de mon haut.

VALERE.

Ma foi, plus j'enviſage
Sa conduite avec nous, plus je crois être ſûr
Que lui ſeul eſt l'auteur de ce libelle obſcur.
Je le ſoupçonnerais encor d'une autre ruſe.
D'un peu de médiſance il ſait que l'on m'accuſe.
Il aura pris le tems où je ſuis dans ces lieux,
Pour me prêter la choſe & me rendre odieux.
Cette combinaiſon eſt très-philoſophique.
Ces Meſſieurs ont porté l'eſprit géométrique



ORONTE.

Après cela, croyez encore à la franchise
De tous ces charlatans dont le masque est si doux,
Des Socrates du jour !

VALERE.

Voilà comme ils sont tous.

ORONTE.

Je les fuis désormais d'une lieue à la ronde.

VALERE *d'un ton d'hypocrisie.*

Ils s'étaient bien flattés, quand j'entrai dans le monde,
De s'emparer de moi.

ORONTE.

Vas, tu verras dans peu
Si contre la vertu l'imposture a beau jeu.
Je vais du ton qu'il faut parler à ma pupille.
Adieu, je te rejoins.

SCENE VII.

VALERE.

Dorante est bien habile
S'il esquive les traits que j'ai sçu lui lancer,
Et son flegme moral a de quoi s'exercer.

Je ne sais trop pourtant que penser de Julie.
C'est un de ces esprits sans physionomie
Qui manquent au besoin de verve & de chaleur.

SCENE VIII.

DORANTE, VALERE.

DORANTE *à part.*

Voyons à quel excès il porte la noirceur,
Et pour m'en imposer ce qu'il osera dire.

VALERE *un peu troublé d'abord en appercevant Dorante, mais se remettant bien vîte, & prenant un air très-leste qu'il garde dans toute la scene.*

Ah !... vous voilà, Monsieur... L'effet de la satyre
A passé votre espoir. Oronte est furieux.
Vous avez affecté, pour vous déguiser mieux,
D'en blâmer à la fois & le genre & le style.
Ce détour est usé. La feinte est inutile.
Pour vous justifier j'ai fait ce que j'ai pu,
Mais sans y réussir. Il vous a reconnu.

DORANTE.

Tant d'audace, Monsieur, a de quoi me surprendre.

Vous! me juſtifier?

VALERE.

Il a pu ſe méprendre.
Je ne ſuis pas garant de ſes opinions.
J'ai voulu le guérir de ſes préventions.
Vous ne l'euſſiez pas fait à ma place, peut-être.
Soyez ingrat ou non, vous en êtes le maître.

DORANTE.

Non, je n'ai point, Monſieur, le malheur d'être
ingrat.
Je ſais tout ce qu'on doit aux ſervices d'éclat.
Ce que vous avez fait pour moi dans mon abſence,
Mérite & mon eſtime, & ma reconnaiſſance.
Cependant, l'apparence eſt un peu contre vous.
J'aſpirais à Julie, on vous fait ſon époux.
Il paraît un libelle, on m'en donne la honte.
J'avais lieu de compter ſur l'amitié d'Oronte;
Et c'eſt lui qui m'accuſe!

VALERE *en riant.*

A-t-il donc ſi grand tort?

DORANTE *avec indignation.*

Monſieur!

VALERE.

Il ne faut pas vous récrier ſi fort.
Vous n'êtes plus, Meſſieurs, ces graves perſon-
nages

Qui du public séduit attiraient les hommages.
Soyez francs comme nous. Vous autres bonnes gens
Donneriez au besoin des leçons aux méchans,
On le sait. Pourquoi donc prendre un masque hypocrite?
Dans le fonds, vos couplets ne sont pas sans mérite.

DORANTE.

Ah! c'en est trop enfin. Mes couplets !...

VALERE *se pressant de lui couper la parole en ricanant.*

En honneur,
Je ne vous croyais pas ce degré de vigueur,
Cette légéreté ! je l'avoue, à ma honte,
Je vous méconnaissais sans les soupçons d'Oronte.
Si c'est votre début, je réponds qu'il prendra,
Et vous irez très-loin avec ce talent là.
Quand on est si plaisant, il convient qu'on s'affiche.
Je sais bien qu'en effet le sujet était riche;
Mais le style, parbleu! répond bien au sujet,
Et vous avez peint l'homme, entre nous, trait pour trait.

DORANTE.

Je me suis fait, sans doute, assez de violence.
Autant que je l'ai pu, j'ai gardé le silence,
Et laissé le champ libre à vos témérités.
Vous ne m'étonnez plus; mais vous me révoltez.

Vous croyez, par l'esprit, orner la calomnie.
De ce rôle odieux sentez l'ignominie,
Et désabusez-vous d'un talent si pervers.
Croyez-moi, le méchant est seul dans l'univers. *
A ce triste abandon lui-même il se dévoue.
Honteux de ses succès que l'honneur désavoue,
Privé de son estime, & de celle d'autrui,
Tous les cœurs à jamais restent fermés pour lui.

VALERE.

Vous prêchez à ravir. Mais, Monsieur, je vous prie,
Ne nous écartons pas de la plaisanterie.
Ce n'est plus là le ton ni l'esprit des couplets.

DORANTE.

On connaîtra bientôt celui qui les a faits.
Vous en parlez avec beaucoup de complaisance;
Et vous témoigneriez un peu plus de prudence,
En montrant moins de goût pour ce genre infernal.

VALERE.

Je n'ai pas vos raisons pour en dire du mal.

DORANTE.

Eh! qui n'en aurait pas pour proscrire un ouvrage
Dont le seul art consiste à prodiguer l'outrage?
Un libelle odieux dont le coupable auteur

---

* Pensée très-belle de M. Diderot. *Dans l'univers*, dit-il, *il n'y a que le méchant qui soit seul.*

Fait briller son esprit aux dépens de son cœur?
On put jadis permettre à l'enjoûment d'Horace*
Une malignité salutaire au Parnasse;
Mais par l'indigne abus d'un talent détesté
Troubler l'ordre & la paix de la société,
Traitez-vous ces excès de simples railleries?
Et n'est-ce point plutôt le talent des Furies?
Au tourment de haïr ne vous condamnez pas.
Le mépris pour votre ame a-t-il donc des appas?
Et serait-ce un moyen de captiver Julie
Que d'oser?...

VALERE.

Je conçois votre philosophie.
Voilà le but moral de tous ces beaux discours
Qu'on vous entend ici prodiguer tous les jours.
Sous le voile imposant d'une haute sagesse,
Vous croyez de Julie enyvrer la jeunesse.
Elle est belle, elle est riche**, assez simple d'ailleurs
Pour se laisser surprendre à ces dehors flatteurs.

---

* A ces deux vers qui semblent jettés au hazard, à cette distinction si adroite & si juste de la satyre purement littéraire & du libelle diffamatoire, un homme de beaucoup d'esprit, qui assistait à une répétition, soupçonna M. Palissot d'être l'auteur de la piece.

** L'acteur doit appuier beaucoup sur ces mots : *Elle est riche*.

A vos vœux, jusqu'ici, tout a paru répondre;
Mais le sort quelquefois se plaît à nous confondre.
Peut-être dès ce jour...

SCENE IX.

ORONTE, JULIE, DORANTE, VALERE.

ORONTE *à Julie.*

Vous balancez en vain.
A Valere aujourd'hui j'ai promis votre main,
(à Dorante.)
Et je veux... Ah! c'est vous, Monsieur le philosophe!

DORANTE.

Que veut dire, Monsieur, cette brusque apostrophe?

ORONTE.

Vous ne concevez pas d'où vous vient cet accueil?
Ceci va s'éclaircir pour vous en un clin d'œil.
Avec vos complimens, vos fadeurs éternelles,
Vous blâmez la satyre & faites des libelles!

DORANTE *en fixant Valere d'une maniere marquée.*

Eh! qui peut être lâche & criminel assez
Pour oser près de vous?...

C'eſt lui, c'eſt lui, Monſieur, que vous devez punir.

(*à Valere.*)

Lui ſeul eſt criminel. Oſez me démentir.

VALERE *avec les tons de l'ironie, de l'audace & de l'hypocriſie.* *

Madame, en vérité, je ne m'attendais guere
A ce ſtyle impoſant que Monſieur vous ſuggere.
Que ne me parliez-vous un peu plus franchement?
Je ne prétendais pas vous contraindre un moment.
Si j'avais pu prévoir cette ardeur inouie
Dont je vous vois brûler pour la philoſophie,
J'aurais, ſans murmurer de votre auguſte choix,
Abjuré le projet de vivre ſous vos loix.
Mais il fallait, du moins employer d'autres armes.
Tandis qu'Oronte ici me confiait ſes larmes,
Qu'à le conſoler, ſeul, je mettais tous mes ſoins,
Vous tramiez ce complot. — Eh! quels ſont vos témoins?

---

* Une très-grande Dame donna à l'auteur, il y a pluſieurs années, l'idée de ce mélange ſingulier d'impudence & d'hypocriſie que Valere montre dans cette ſcene, en lui racontant une ſcene à-peu-près ſemblable qu'elle avait eue avec un bel eſprit, à qui elle daigna pardonner un libelle dont elle avait vivement à ſe plaindre. Cet écrivain audacieux avait le ſang froid philoſophique de lui promettre, pour l'appaiſer, une belle Tragédie domeſtique, qui ferait, diſait-il, verſer des larmes aux plus beaux yeux du monde.

[redacted]

JULIE *à part.*

Ah ! je respire enfin.

VALERE.

Dites-lui qu'il attende.

(*à part.*)

Quel contre-tems !

MARTON.

Il vient sur mes pas.

ORONTE.

Sa demande

A-t-elle pour motif des objets importans ?

VALERE.

Qu'il s'adresse à Pasquin. Il prend bien mal son tems.

SCENE XI.

M. PAMPHLET & les Acteurs précédens.

M. PAMPHLET.

JE donne le bon jour à l'honnête assemblée.

ORONTE.

Que voulez-vous ?

M. PAMPHLET.

Pardon, si j'entre ainsi d'emblée.

M. PAMPHLET.

C'est trahir votre gloire
Que de vouloir cacher les différens Ecrits
(*Il lit.*)
Dont vous êtes l'auteur. *Les Boudoirs de Paris*, *
Ou Journal des Abbés. L'Espion des coulisses,
Ouvrage assez piquant sur les mœurs des actrices.

VALERE *à Oronte.*

Chassez cet importun.

M. PAMPHLET *continuant de lire.*

Portrait d'un Courtisan.
Celui-ci m'a fait mettre au for-l'Evêque un an.

ORONTE.

Eh! qu'ai-je à faire!...

M PAMPHLET *poursuivant toujours.*

Item, des *Couplets sur Elmire*......

VALERE *à Oronte qui témoigne de la surprise à ce dernier titre.*

Je vous expliquerai ce que cela veut dire.

---

* Ceux qui pourraient s'étonner d'abord qu'un philosophe tel que Valere ait fait des ouvrages de ce genre licentieux & frivole, concevront sans peine que dans un moment de loisir & de délassement, un philosophe pourrait faire les *Bijoux indiscrets*, par exemple, & le lendemain écrire un traité de morale.

[redacted]

De petits vers gaillards d'un genre aſſez nouveau.

(à Dorante.)

Monſieur en voudrait-il?

DORANTE.

Non, je vous remercie.

M. PAMPHLET.

Je vais donc vous montrer une autre facétie.

(Il tire une brochure d'une des joues de ſa perruque, & la donne à Dorante.)

J'ai cru devoir uſer de ces précautions.
La police a partout de nombreux eſpions.

(à Oronte.)

N'oubliez pas, Monſieur, d'ajouter à mon compte
Des couplets fort plaiſans ſur un certain Oronte.

ORONTE.

Sur Oronte!

M. PAMPHLET.

Oui, Monſieur, imprimés ce matin.
Voilà le manuſcrit que m'a livré Paſquin.

VALERE *à Oronte.*

Le complot eſt groſſier. Vous concevez....

ORONTE, *après avoir jetté un coup d'œil ſur le manuſcrit.*

Le traître!
Et juſqu'à ce moment j'ai pu le méconnaître!

MARTON *à Valere.*

Oh! pour le coup, Monsieur, le fait est avéré.

ORONTE.

De quel poison funeste il m'avait enyvré!
Ah! Dorante! Ah! Julie!

VALERE.

Eh quoi! ce badinage
Vous fait jouer à tous ce triste personnage?
Mais sentez donc le prix de la célébrité.
Votre nom va tout droit à la postérité.
Les Couplets resteront. Pour moi, je me retire.
Je vois de tous côtés des sujets de satyre. *

---

* On avait conseillé à l'auteur de donner ici une derniere jouissance à ses ennemis. On connait ce vers qui termine la Dunciade :

Messieurs les sots, je vous vois d'Argenteuil.

par allusion à la retraite que M. Palissot s'est choisie à quelques lieues de Paris. On voulait que Valere, en partant, dît deux vers qui n'eussent pas manqué de rappeller Argenteuil à quelques personnes bien intentionnées du parterre. L'auteur se prêta à cette plaisanterie qui était d'accord avec son secret. Valere eût donc dit :

. . . . Pour moi je me retire,
Je vois de tous côtés des sujets de satyre.
Pour ma sincérité ce serait un écueil.
Il faut m'en garantir. Je pars. C'est sur l'orgueil,
L'intrigue, l'intérêt qu'aujourd'hui tout se fonde &c.

Quelque plaisant du parti n'eût pas manqué d'achever le vers, & de dire : *Je pars pour Argenteuil.*

Loin de ce tourbillon de méchans & de sots,
Je vais, dans mon désert, retrouver le repos.
Sur l'intrigue & l'orgueil aujourd'hui tout se fonde;
Et ma vieille franchise est de trop dans le monde.

(Il sort.)

SCENE XII.

ORONTE, JULIE, DORANTE, M. PAMPHLET.

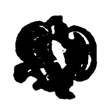
M. PAMPHLET.

IL sort !... Et mon argent ?...

ORONTE.

Ton argent, malheureux !
Colporteur de libelle ! Ah ! d'un bras vigoureux
Je m'en vais te payer d'une belle maniere.

(M. Pamphlet s'enfuit.)



LES
COURTISANNES,
COMÉDIE.

AVERTISSEMENT.

IL était aisé de prévoir l'effet que cette Comédie produirait sur la plûpart de nos Acteurs & de nos Actrices. On conviendra, sans peine, que cette cause n'était pas faite pour leur tribunal; & l'on ne doutera plus de la nécessité de réformer l'abus qui soumet nos productions a de pareils arbitres.

Les Comédiens d'Angleterre, plus considérés que ceux de France, &, par cette raison là même, plus honnêtes, ne crurent pas déroger à l'idée plus ou moins relevée qu'ils peuvent avoir de leur profession, ni à la décence de leur Théâtre, en représentant le célebre *Opéra du Gueux*, qui leur valut des sommes immenses. Cependant tous les personnages de cette Comédie singuliere, & pleine d'un sel qui n'appartient qu'aux Anglais, ne sont que des Courtisannes, beaucoup moins honnêtes que celles de M. Palissot, * des Filoux, & des Vo-

* On en peut juger par les noms français que leur a donnés M. Patu, traducteur de cette piece; noms équivalens, dans notre langue, à ceux de l'original : Henriette *Madré*, Fanchon *des Rues*, Babet *Brandevin*, Jeanne *Plongeon*, Dorothée *Gueniveau*, Susanne *Brillant*, Marie *Front-d'Airain*, &c.

la bonne plaisanterie ne peuvent jamais s'allier à la méchanceté.

Il oublie que, dès le tems de la Comédie des Tuteurs, il s'était récrié, avec les plus grands éloges, sur la vocation marquée de l'Auteur pour ce même genre, dans lequel il ne veut plus lui permettre de s'exercer; *sur le naturel & la pureté de son style; sur la finesse & la vivacité du dialogue, sur les morceaux pleins d'esprit & de graces*, en un mot, sur *l'expression vraiment comique* de cette piece. » Le rôle de la Soubrette, disait-il, est un des » plus vifs, *& des plus gais* que je connaisse » au Théâtre.

Il oublie qu'à l'occasion de la Comédie des Philosophes, il ne se bornait plus à louer *le naturel, le feu, la vivacité & la finesse du dialogue;* mais qu'il y faisait remarquer *des scenes neuves & des traits de génie que Moliere aurait enviés;* qu'il en appellait le premier acte *un chef-d'œuvre dans tous les points, que tout le monde s'accordait à admirer;* qu'il reconnaissait alors, de la maniere la plus formelle, que l'Auteur *était né pour faire des Comédies, de l'aveu même de ses ennemis, & qu'il méritait d'être encouragé par le Gouvernement, comme le fut* Aristophane, *à qui les Athéniens décernerent une couronne de l'Olivier sacré.*

LETTRE
DE L'AUTEUR
A M. LE COMTE DE ********.

MONSEIGNEUR,

UN ouvrage de Théâtre eſt un bien petit objet comparé aux grandes affaires qui vous occupent ; mais les plus petites choſes peuvent occaſionner des événemens qui ne ſont pas indignes de l'attention d'un ſage.

La piece que j'ai eu l'honneur de vous lire ſans vous ſcandaliſer, Monſeigneur, ni les Dames qui ont bien voulu l'entendre avec vous, vient d'occaſionner à la Comédie un ſchiſme qui menace l'État d'un nouveau parti. Sept voix ont accepté la piece avec des éloges, dont je ſuis bien loin de me prévaloir. Huit, *en confirmant ces mêmes éloges*, l'ont rejettée *avec le plus grand regret*, comme peu compatible, *par ſon extrême indécence, avec la dignité du Théâtre Français.* Ce ſont, Monſeigneur, les propres paroles des ſuffrages.

Je me ſuis rappellé le mot de Moliere :

de Paris; & ſi vous regardez comme une plaiſanterie ſans conſéquence qu'on puiſſe dire ouvertement (ce que l'on murmure déjà) que tout a été permis en France excepté une piece morale faite pour humilier le vice, je ne vous demande aucune protection. Mais ſi vous penſez autrement, comme je ne me permets pas d'en douter, je vous ſupplie, Monſeigneur, de vouloir bien faire demander ma piece pour la Cour, ſous le titre de l'*Ecole des Mœurs*, qui m'a paru plus convenable que le premier. Ce ſera remettre les Comédiens dans leur devoir, me rendre une juſtice, & relever un peu l'honneur d'un ouvrage qui a ſemblé ne pas vous déplaire, & auquel j'ai donné de nouveaux ſoins.

J'aurais cherché d'autres protecteurs à ma piece, pour ne pas vous importuner, Monſeigneur, mais j'ai cru qu'en prenant la liberté de recourir à vous, j'aurais l'avantage de vous prouver que je ſais mettre quelque habileté dans mes choix, & qu'ayant été obſervateur par état, j'ai du moins le mérite de me connaître en hommes.

Je ſuis avec un très-profond Reſpect,

Monſeigneur, &c.

MÉMOIRE

A CONSULTER,

Pour le Sieur PALISSOT DE MONTENOY;

CONTRE la Troupe des Comédiens Français. *

SI quelque choſe pouvait avilir aux yeux de la Nation les Gens de Lettres qui ſe ſont dévoués à la carriere glorieuſe du Théâtre, ce ſerait, ſans contredit, l'eſpece de correſpondance forcée qui s'eſt établie entr'eux & les Comédiens. Autant cette correſpondance était honorable pour ces derniers, autant elle eſt devenue injurieuſe pour les autres.

Trop jaloux peut-être d'ajouter au mérite de leurs Ouvrages l'illuſion brillante de la Scene, les Auteurs Dramatiques ont acheté les

* L'Auteur, en conſultant ſes droits contre les Comédiens, ne prétendait pas avoir avec eux une diſcuſſion juridique, ni les forcer à repréſenter une piece que leur propre intérêt aurait dû leur faire recevoir avec empreſſement. Il ne voulait qu'inſtruire le public, & donner aux gens de lettres un exemple utile.

[redacted]

complaisances des Comédiens par un abandon de leurs droits qui n'a d'exemple qu'en France. Ils ont eu la faiblesse de se donner pour Maîtres des gens qui n'avaient d'existence que par eux & qui n'étaient que les échos de leurs pensées.

Mais une licence qu'on ne peut gueres comparer qu'à celle des Saturnales, n'a régné que trop long-tems, & cette espece d'empire bizarre usurpé sur les véritables Maîtres, doit cesser à l'instant même où ceux-ci voudront se ressouvenir de ce qu'ils sont, reprendre la dignité de leur caractere & se rétablir dans la possession de leur domaine. Cet instant est venu peut-être. Un cri universel s'éleve contre la conduite audacieuse des Comédiens. Ces Puissances fantastiques sont à la veille d'éprouver la vérité de cette maxime célebre dont leur Théâtre a si souvent retenti :

L'injustice à la fin produit l'indépendance [*].

La réclamation du sieur Mercier a préparé cette révolution. Le Public a été indigné de voir une Troupe de Comédiens non-seulement consigner dans ses registres une délibération in-

[*] Vers de la Tragédie de *Tancrede*.

fiée lui-même aux Comédiens. Pour achever de les mettre dans leur tort, il a prononcé dans leur assemblée un discours plein de modération, qui se trouve placé, comme Piece justificative, à la suite de ce Mémoire.

Les Comédiens peut-être auraient dû savoir quelque gré à un Homme de Lettres de cet excès de condescendance ; mais, après une délibération tumultueuse, la Troupe, se livrant à un délire d'expression qui paraîtra sans vraisemblance, a chargé le nommé des Essarts de lui annoncer qu'elle avait jugé sa premiere décision *légale*.

C'est ici que le ridicule devient sans doute trop sérieux. Eh ! qui ne serait pas choqué de la gravité burlesque d'un pareil Aréopage ? Qui ne serait pas indigné de voir des Gens de Lettres soumis à cet humiliant despotisme : surtout si l'on se rappelle que les Grecs soigneux de ne point avilir la majesté des Arts, bien loin de faire ramper, aux pieds de leurs histrions, les Aristophanes & les Sophocles, avaient fait du Théâtre une Jurisdiction importante, & l'avaient confiée spécialement à leurs premiers Magistrats.

Quoi qu'il n'en soit pas tout-à-fait de même parmi nous, le sieur Palissot croit devoir, pour l'honneur de la Littérature & l'intérêt des mœurs,

rales d'un Ouvrage. Cette judicieuſe obſervation devient aujourd'hui d'autant plus déciſive, que je vous apporte ma piece approuvée. Toutes vos délicateſſes doivent diſparaître, dès que l'adminiſtration a jugé ce qui était uniquement de ſa compétence.

Vous vous êtes expliqués, MM., ſur les difficultés qui gênaient vos ſuffrages. Vous avez craint que le Public n'établît une ſorte d'identité entre les perſonnages de ma Comédie, & les Acteurs ou les Actrices chargés de les repréſenter. Si telle était, en effet, l'opinion publique, qui de vous pourrait ſe réſoudre à jouer les rôles de *Narciſſe*, ou du *Tartuffe* ! Verrait-on encore ſur vos répertoires le Théâtre entier de *Dancourt*, qui n'a gueres peint que des Chevaliers d'induſtrie, des Femmes d'intrigue, en un mot, que des Courtiſannes & des Fripons? Cet Auteur ne paraît pas même s'être occupé de corriger ou d'adoucir, par la moindre intention morale, l'indécence de ſes Comédies. Aucun perſonnage vertueux, tel que celui de *Lyſimon* dans ma Piece, n'y contraſte avec les mœurs dépravées qu'il y repréſente. Il y néglige abſolument l'humiliation du vice, qui eſt une des regles de l'Art: regle à laquelle je me ſuis conformé, de maniere que mon Ouvrage a été jugé, non-ſeulement utile, mais néceſſaire, par toutes les perſonnes qui en ont ſaiſi l'enſemble avec un peu d'attention.

Comment vous eſt-il échappé, MM., que la *Baronne*, dans la Comédie de *Turcaret*, n'eſt qu'une Courtiſanne peinte avec des couleurs infiniment plus fortes que celles que j'ai employées, & que cette

Courtisanne, cependant, n'éprouve, dans le cours de la Piece, ni revers, ni humiliation ? Le personnage de Madame *Turcaret* n'est-il pas d'une indécence encore plus sensible, puisqu'enfin c'est une femme mariée, dont les mœurs, par-conséquent, sont d'un exemple plus scandaleux encore que celles de la *Baronne* ? La Comédie de *Turcaret* n'en est pas moins un excellent Ouvrage, un de ceux que vous représentez le plus souvent, & avec un succès qui ne s'est jamais démenti.

Il faut donc répéter, d'après M. Le Kain, que toutes ces questions de décence, élevées à l'occasion de ma Piece, sont absolument étrangeres aux usages de la Comédie : d'autant plus qu'une affectation de rigorisme pourrait devenir ici trop voisine du ridicule. Les femmes qui parmi vous, MM., auraient le plus de droits, sans doute, de s'exagérer la délicatesse morale, ne s'étaient-elles pas, pour la plupart *), déclarées hautement en faveur de l'Ouvrage ? Elles ont vu, avec la finesse naturelle de leur sexe, que l'indécence n'était pas de jouer dans la Comédie des *Courtisannes*, mais peut-être de s'y refuser; qu'une plaisanterie maligne s'appliquerait infailliblement aux scrupules déplacés, & qu'enfin le Public pourrait trouver trop

*) Les Demoiselles Drouïn, Bellecourt, Le Lievre, Molé, ont eu le mérite & le courage de se déclarer ouvertement en faveur de la Piece, aussi-bien que la Demoiselle Sainval. On leur devait la justice & la distinction de les nommer.

étrange que la Comédie Française, après avoir joué les Philosophes, & même les Dévots, se crût obligée à des ménagemens envers les *Courtisannes*.

J'ajoute que l'on n'a pas assez observé que cette singuliere disparate semblerait rejaillir jusques sur le Gouvernement, qui ne la permettra pas.

Peut-être m'objectera-t-on, MM., que les exemples dont je prétens m'autoriser sont anciens, & que la décence réprouverait aujourd'hui ce qu'on a pu tolérer dans des tems moins difficiles. L'approbation de la police me suffirait, sans doute, pour négliger cette objection qui ne me regarde plus. Mais je m'intéresse trop vivement aux progrès de votre Art, pour ne pas vous représenter que ce n'est point à vous, MM., de vouloir en limiter les prérogatives.

Je n'entens pas répéter, sans quelque indignation, je vous l'avoue, que la Comédie doit être de nos jours plus réservée ou plus sérieuse que du tems de *Moliere*. Qui a porté cet étrange décret ? Quelle est l'autorité qui auroit eu le droit de nous donner ces nouvelles entraves ? Quoi! *Moliere*, MM., ce grand homme qui vous appartient, & à la gloire de qui vous avez l'avantage de prendre un intérêt, pour ainsi dire, personnel; *Moliere* qui a vécu dans le siecle le plus illustre & le plus décent de la Monarchie, & qui a mérité, non-seulement d'être appellé le Peintre des mœurs, mais le Législateur des bienséances ; *Moliere* qui écrivait, en quelque sorte, sous la dictée de *Louis XIV*, aurait besoin d'apologistes parmi vous!

Je veux bien supposer cependant, pour éviter d'im-

de la délicateſſe trop ſévere à laquelle ils ſe croyaient forcés.

Mais aujourd'hui que l'indécence prétendue ſe trouve démentie par l'approbation de la Police, ces derniers ſuffrages ne me ſont pas moins favorables que les premiers. Trois avis ſeulement parurent déroger à l'unanimité. Je pourrais me prévaloir contr'eux de l'expérience que vingt années d'étude ont pu me donner dans mon Art; mais je vous ai promis des moyens de perſuaſion, & je ne regarde pas mon expérience comme une autorité.

L'un de ces avis, MM., (& j'en remercie l'Auteur) me fait un reproche d'avoir mis dans ma Piece trop peu d'action. Je crois pouvoir répondre que, dans le ſujet des *Courtiſannes*, le vuide d'action eſt plutôt un moyen d'adreſſe, & peut-être un ſujet d'éloge, qu'un défaut réel. C'eſt ici qu'il faut ſe défier des maximes générales. Plus d'action eût néceſſairement entraîné de l'indécence. J'ai tâché d'y ſuppléer par la vérité des peintures, la rapidité du dialogue, les ſaillies de détail, & c'eſt une maniere dont juſqu'ici, je n'ai pas eu lieu de me plaindre. Chaque Poëte a la ſienne, à-peu-près comme chaque Peintre. On ſait que *Moliere* négligeait ſes dénouemens. Dans un Art difficile, le Public n'exige pas, à la rigueur, la réunion de toutes les parties. Tel Peintre, avec une ordonnance commune, un deſſin peu correct, s'eſt fait, par le ſeul coloris, une grande réputation. Il en eſt de même de la Poéſie. Je ſuis plus pénétré que perſonne de toutes les reſſources qui me man-

vot, comme dans la mienne d'un faux Sage, & s'il y a dans les deux Comédies *un personnage à rouer*, il est clair que le *Tartuffe* aurait la préférence.

L'Auteur de cet avis, dans son zele outré & peu raisonnable, n'a pas observé que loin de vouloir attaquer la Philosophie dans ma Piece, j'ai donné, au contraire, dans le personnage de Lysimon, le modele respectable d'un vrai Philosophe, c'est-à-dire, d'un parfaitement honnête-homme.

En voilà sans doute beaucoup trop, MM., sur un ouvrage que vous connaissez & qui vous est encore si présent. Je ne vous ai pas parlé de votre intérêt, parce que j'ai supposé qu'il ne tenait pas la premiere place dans vos délibérations. Cependant, ce n'est pas un objet que vous deviez entiérement négliger. Or, je ne sais si dans la foule des nouveautés qu'on vous présente, il s'en trouvera aucune, je ne dis pas d'un plus grand mérite; mais plus capable, à cause de la singularité piquante de son sujet, de vous attirer l'affluence publique. La Piece peut tomber, je n'en serais pas surpris & sur quelle Piece paririons-nous avec certitude? Mais elle est d'un genre qui exclut ces succès équivoques ou traînans que l'on distingue à peine des chûtes. Le titre seul lui assure le plus grand intérêt de curiosité, & le public ne peut se décider pour ou contr'elle qu'avec une sorte d'enthousiasme.

Ces réflexions, MM., m'ont paru dignes de votre attention. Je dois vous répéter encore qu'ayant essayé l'effet de cette Comédie sur les personnes les

[redacted]

CONSULTATION.

Le Conseil soussigné, qui a lu, 1°. le Mémoire ci-dessus, 2°. le Discours prononcé par le sieur Palissot, le 20 Mars dernier, à l'assemblée des Comédiens; 3°. un Exemplaire de la Comédie *des Courtisannes*, ou de l'*Ecole des Mœurs*, imprimé avec l'approbation du Censeur Royal & la permission du Magistrat; 4°. un Exemplaire aussi imprimé du Réglement pour les Comédiens Français, enregistré au Parlement le 7 Septembre 1761; est d'avis que la question proposée par le Consultant, intéresse visiblement la grande Police. Elle doit donc être soumise à la décision des Magistrats.

Les Ouvrages dramatiques ont sur les mœurs & sur l'opinion publique une influence sensible. C'est ce qui les distingue essentiellement de toutes les autres productions de l'esprit. Ils ne peuvent être mis au rang de ces objets frivoles qui s'éclipsent, en quelque sorte, devant la majesté des Loix. La France est redevable aux chef-d'œuvres de son Théâtre d'une supériorité qui a été reconnue de tous les autres peuples de l'Europe; & par conséquent, on

doit les regarder comme un des principaux appuis de la gloire nationale.

D'ailleurs, la propriété des ouvrages de génie, la plus recommandable de toutes peut-être, ſorme, du vivant de leurs Auteurs, le patrimoine le plus naturel dont ils puiſſent jouir. Cette propriété n'eſt ni moins ſacrée, ni moins digne que toutes les autres de la protection immédiate des Loix. Elle a par-deſſus toutes les autres le privilege ſingulier de devenir, à la mort de ces mêmes Auteurs, une propriété publique, & pour ainſi dire, un bien national. Serait-il donc poſſible que des objets d'une telle importance fuſſent abandonnés au caprice d'une troupe de Comédiens qui peut ne pas avoir l'idée de toute leur valeur?

En vain, pour s'arroger des droits imaginaires, cette Troupe réclamerait-elle ſes uſages & ſes Réglemens, & l'eſpece de poſſeſſion où elle eſt, à la honte de la Littérature, de prononcer deſpotiquement ſur le mérite & ſur le ſort des productions dramatiques. Cette poſſeſſion eſt un abus; ces Uſages ſont des uſurpations; tous ces Réglemens ſont nuls, du moins en ce qui regarde les Gens-de-Lettres, qui n'ont été ni conſultés pour la rédaction de ces prétendues loix, ni appellés pour leur enrégiſtrement; qui ne ſont pas

même censés les connaître, puisque personne ne s'est présenté de leur part pour y stipuler leurs intérêts & pour y veiller à la conservation de leurs droits.

On sait combièn ces droits ont été sacrifiés par les Comédiens, & quelle effrayante énumération l'on pourrait faire de tous les griefs que les Gens-de-Lettres auraient à leur reprocher; mais ce n'est pas ici le lieu de se livrer à cette discussion.

Quelle que soit d'ailleurs l'existence & l'authenticité de ces Réglemens, ce qui vient de se passer à l'occasion de la Comédie du sieur Palissot, prouverait invinciblement la nécessité de les réformer. Cet Auteur devait-il s'attendre, en effet, que dans une Piece où il était question de jouer les Courtisannes, la plupart de ses Juges auraient la mal-adresse de devenir ses Parties, & que le prétexte des mœurs servirait à en trahir la cause?

Cette Piece était incontestablement utile; mais parce que la Comédie n'a pas voulu qu'on la jouât, faudra-t-il donc que l'Auteur soit privé du fruit de son travail? Faudra-t-il que le Public perde les avantages qui auraient pu résulter pour les mœurs de la représentation d'un Ouvrage devenu si nécessaire?

Quoi! des Comédiens, par humeur ou par

cussion sur la décence des Ouvrages qui leur sont présentés. Il n'est pas à croire que l'Administration ait voulu laisser dans leurs mains le dépôt précieux de la pureté des mœurs. Elle a institué un Tribunal spécialement chargé de veiller à cette pureté dans tous les Ecrits publics. Les Comédiens n'avaient donc aucune raison d'opposer au sieur Palissot l'indécence prétendue de son sujet; & du moins lorsque son Ouvrage a été revêtu de l'approbation du Censeur, ils ne pouvaient persister dans leur décision, sans violer le respect dû à l'Autorité.

Le sieur Palissot est donc en droit de présenter sa requête à la Cour, & d'y conclure à ce qu'il soit défendu à la Troupe des Comédiens Français de passer les bornes de son Réglement enregistré en 1761, (sans aucune approbation néanmoins, de la part du Consultant, des articles de ce Réglement qui pourraient blesser les intérêts des Gens-de-Lettres); & à ce qu'il soit également défendu à la Troupe des mêmes Comédiens de prononcer à l'avenir sur les convenances morales des Ouvrages dramatiques, attendu leur incompétence.

Les moyens & les réflexions qu'on vient d'exposer, paraîtront encore plus forts, si l'on considere que la Comédie des Courtisannes est

véritablement un Ouvrage d'une morale très-pure, & digne, à tous égards, du titre de l'*École des Mœurs.* La Troupe ne se lavera jamais, aux yeux du Public, de la honte d'avoir proscrit, sous prétexte d'indécence, un Ouvrage aussi utile. Mais ce n'est pas assez du châtiment de l'opinion publique; c'est au Tribunal auguste, dépositaire de la grande Police & conservateur des mœurs, de réprimer la témérité des Comédiens & de venger l'autorité qu'ils ont méconnue.

DÉLIBÉRÉ à Paris, ce huit Avril 1775.

MALLET.
DE NOPRATS.
SERÉE.
FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

Me. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU, Avocat.



[redacted]

LES

COURTISANNES,

OU

L'ÉCOLE DES MŒURS,

COMÉDIE.

Ne remarquez-vous pas qu'on nous respecte, nous?

Acte premier, Scene premiere.

PERSONNAGES.

GERNANCE.

LYSIMON, *parent & ami de Gernance.*

M. SOPHANÉS, *faux Philósophe.*

MONDOR, *homme de finance & de plaisir.*

ROSALIE,
ARTENICE,
ERMINIE,
HORTENSE,
} *Courtisannes.*

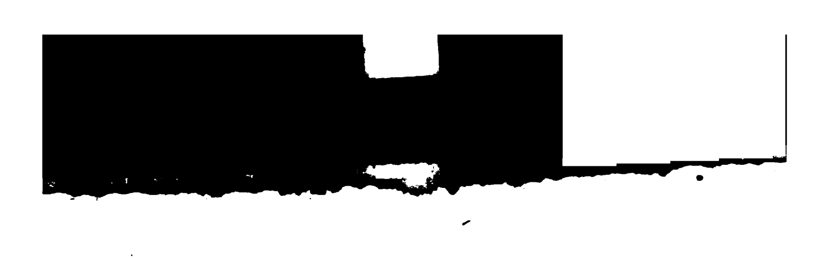
MARTON, *Suivante de Rosalie.*

UN MAITRE DE GUITARE.

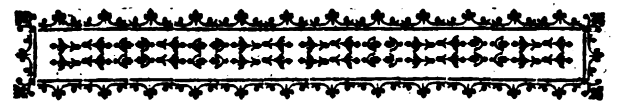
UN LAQUAIS.

UN FIACRE.

La Scene est à Paris.







LES COURTISANNES,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

Occupée à considérer différentes étoffes.

LAisse-moi contempler ces étoffes nouvelles :
Quelle variété ! que les couleurs sont belles !

MARTON.

Et bien, vous jouissez enfin de mes avis !
Vous repentirez-vous de les avoir suivis ?
Vous allez éclipser nos beautés les plus fieres.

Il eſt tems de penſer. Voyez ce lingot d'or,
Qui vous vient sûrement du Financier Mondor.
La forme en eſt antique & peut-être incommode;
Et je donnerais, moi tous ces chiffons de mode
Pour un bijou pareil.

ROSALIE.

Eh bien! je t'en fais don.
Ce Mondor eſt ſi triſte & d'un ſi mauvais ton!

MARTON.

Vous pourriez lui marquer un peu de complaiſance.

ROSALIE.

Non, pour le ſupporter, je me fais violence,
Et je ne puis ſuffire aux propos aſſommans
Que ſans ceſſe il me tient. Avec ſes diamans
Dont la collection l'éblouit & l'enivre,
Il devient chaque jour plus difficile à vivre,
De ſes chevaux anglais qu'il raffole chez lui;
Mais qu'il ne vienne pas m'apporter ſon ennui.

MARTON.

Vous brûlez cependant d'avoir un équipage?
Eh bien! s'il vous l'offrait, auriez-vous le courage
Là.... de lui refuſer d'être de vos amis?

ROSALIE.

Ce ſerait le payer bien cher, à mon avis.

ROSALIE.

Tu me fais des Romans.

MARTON.

Des Romans? non, ma chere,
Avez-vous moins d'attraits que Naïs & Glycere?
Vous avez pû les voir. De leurs obſcurs débuts,
A peine il reſte au monde un ſouvenir confus.
On ignore en quels lieux ſe paſſa leur jeuneſſe;
Eh bien! l'une eſt Marquiſe, & l'autre Vicomteſſe.

ROSALIE.

Quoi! l'on peut, à ce point, s'oublier?

MARTON.

Sûrement.
Ce qui bleſſe l'orgueil s'oublie en un moment.
Ayez donc en vous-même un peu de confiance.
Je vois à votre char un homme de finance,
Un de nos ſénateurs...

ROSALIE.

Ah! ne m'en parle pas!
Un petit-Maître en robe a pour moi peu d'appas.

MARTON.

Vous avez ſu charmer un bel eſprit en titre,
Et qui déja, pour vous, a fait plus d'une Epître.

ROSALIE.

Oui, la conquête eſt rare, un Écrivain blazé,
Qui va traînant par-tout ſon perſiflage uſé;

J'ignore quels talens en ſa perſonne on vante;
Mais le plaiſir ennuie auſſitôt qu'il le chante.

MARTON.

Je n'ai pas pour ſes vers plus de reſpect que vous.
A votre âge, pourtant, convenez qu'il eſt doux,
(Cette gloire par fois dût-elle être incommode)
De recevoir l'encens d'un Poëte à la mode.
Mais ce qui me paraît pour vous plus ſéduiſant,
C'eſt d'avoir obtenu le ſuffrage impoſant,
L'amitié, les conſeils d'un des grands Perſonnages
Que la Philoſophie a mis au rang des ſages.
Ces Meſſieurs, pour ſervir, ne font rien à demi.

ROSALIE.

Tu ne me parles point, Marton, de ſon ami.

MARTON.

De Gernance?

ROSALIE.

Sans doute.

MARTON.

Enfin, je vous devine,
Et ſi j'en crois vos yeux, Gernance a bien la mine
D'être l'heureux mortel, le fortuné vainqueur,
Qui doit à ſes deſtins enchaîner votre cœur.
Romaneſque, & voilà ce qui plaît à votre âge,
C'eſt par vous que l'amour eut ſon premier hommage.

Sa figure eſt charmante ; elle a dû vous tenter,
Et ce qu'il vous propoſe a droit de vous flatter ;
Mais avec lui, ſurtout, craignez d'être imprudente,
Et gardez, s'il ſe peut, une ame indifférente.

ROSALIE.

Ou je me connais mal, Marton, ou dans mon cœur,
Ce n'eſt qu'un ſimple goût qui parle en ſa faveur.
J'aime ſa bonne foi, ſon inexpérience.
Son amour eſt ſi vrai, ſi plein de confiance,
Qu'il croit ce que je veux. Il s'en fait une loi.
Ce ton du ſentiment eſt ſi nouveau pour moi,
Que, ſans me déguiſer qu'il tient à ſa jeuneſſe,
Sans m'aveugler enfin, ſon reſpect m'intéreſſe.
Tu ſais qu'il eſt d'ailleurs Maître de ſon deſtin,
Et qu'il peut, en effet, diſpoſer de ſa main.
Un jour, il doit jouir de la plus grande aiſance :
Voudrais-tu, ſur la foi d'une vaine eſpérance,
Me conſeiller, Marton, de ne point m'attacher
Au bonheur plus réel qui ſemble me chercher ?

MARTON.

Vous avez mis tant d'art à ſubjuguer Gernance,
Vous vous êtes ſouvent conduite en ſa préſence
Avec tant de réſerve & de diſcrétion,
Que je n'ai pas douté de votre intention.
Votre humeur cependant diſſipée & volage
Ne s'accorderait guere avec le mariage ;
Mais, uſez de vos droits, du moins, juſqu'à ce jour,

Et ſachez allier la prudence & l'amour.
Vous devez à Mondor quelque reconnaiſſance...

ROSALIE.

Paix, Marton, quelqu'un vient, c'eſt l'ami de
Gernance.

SCENE II.

M. SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

Je ne veux vous cauſer aucun dérangement,
Aimable Roſalie, & je viens ſeulement
Par de nouveaux avis vous témoigner mon zele.
Je ne ſais ſi Gernance a perdu la cervelle;
Mais je vous peindrais mal ſa pétulante ardeur:
Il vient vous conjurer d'achever ſon bonheur.
J'ai, pour l'exciter mieux, combattu ſon idée,
Il ne m'écoutait pas. Sa tête eſt décidée,
Et jamais paſſion ne prit un tel eſſor.
Je vous laiſſe le ſoin de l'attiſer encor.
Vous pouvez maintenant tailler en pleine étoffe,
Je réponds du ſuccès.

ROSALIE.

Mais, mon cher Philoſophe,
Pouvez-

Pouvez-vous m'en répondre aſſez? Si, par malheur,
Les préjugés allaient renaître dans ſon cœur ?
S'il venait à rougir ? ſi le public, l'uſage ?...

M. SOPHANÉS.

L'uſage & le public ſont le mépris du ſage.
Nous l'avons décidé. Nos plus purs ſentimens
Ne ſont-ils pas toujours l'ouvrage de nos ſens ?
Pourquoi chercher ailleurs un bonheur chimérique ?
Le moral n'eſt qu'un mot, tenons-nous au phyſique.
Vous plaiſez à Gernance, eh bien ! tout eſt au mieux.
L'amour avait ſon but, quand il forma vos yeux.
Que peut-il vous manquer avec le don de plaire ?
Quel reproche Gernance aurait-il à vous faire ?
Vous n'êtes pas venue à l'âge où je vous vois...
Sans vous être permis... quelque eſſai de vos droits.
J'aime votre embarras. Pourquoi vous en défendre?
Vous reprocheriez-vous un cœur ſenſible & tendre?
Qu'un Miſantrope amer, dans ſon triſte loiſir,
Se faſſe une vertu de fronder le plaiſir,
Moi, je ſais compâtir à l'humaine faibleſſe ;
Et Ninon, à mon gré, l'emporte ſur Lucrece.

ROSALIE.

Ah ! Monſieur Sophanés, vous me flattez !

M. SOPHANÉS.

Parbleu !
Que pouvez-vous riſquer avec un ſi beau jeu ?
Gernance, dans l'accès de ſa verve amoureuſe,
Vous croit d'une famille honnête & malheureuſe.
L'amour, exprès pour vous, lui prêta ſon bandeau,
Et de plus, ſa manie eſt de voir tout en beau.
Que Marton ſeulement le flatte & vous ſeconde.
Elle a, cette Marton, tout le bon ſens du monde.
A propos, il eſt tems d'employer ce reſſort,
Ce billet prétendu de Mylord Carlinfort.

(*Il fouille dans ſes poches.*)

Je crois l'avoir ſur moi. Marton, avec prudence,
Saura choiſir l'inſtant d'en régaler Gernance.
Mais quoi ! L'aurais-je donc perdu ? Non le voici.

(*Il remet une lettre à Marton.*)

Adieu. Je ne veux pas qu'on me rencontre ici.

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

CE Monſieur Sophanés eſt une ame excellente.

MARTON.

Oui, ſa Philoſophie eſt tout-à-fait riante.

[redacted]

Je voudrais vous venger de l'injuste hasard
Qui rendit la Fortune aveugle à votre égard ;
C'est mon plus cher desir ; l'adversité cruelle
A mes yeux attendris vous rend encor plus belle :
Cependant... (Pardonnez à l'intérêt pressant,
Que m'inspire pour vous un cœur compatissant,
Et peut-être, à l'excès, enivré de vos charmes.)
Si j'en crois de ce cœur les secrettes allarmes,
Vous avez des chagrins que vous me déguisez :
Auriez-vous des parens au malheur exposés ?
Je vous offre pour eux mon crédit, mes services.

ROSALIE. *Avec beaucoup de dignité.*

Non. Le sort m'a gardé toutes ses injustices :
Mais si mon seul partage était l'obscurité,
S'il mettait, entre nous, trop d'inégalité,
Vous aurais-je permis la plus faible espérance ?
Qui, moi, vous avilir ! Le pensez-vous, Gernance?

GERNANCE.

Eh ! pourquoi différer de recevoir ma main ?
Quel caprice odieux !...

ROSALIE.

Vous me pressez envain.

GERNANCE.

Ah ! vous me haïssez, & toute ma tendresse....

ROSALIE. (*Du ton le plus auguste.*)

J'ai pour en abuser trop de délicatesse.

Je ne suis point, Gernance, insensible à l'amour!
Mais je veux vous forcer à m'estimer un jour,
En combattant l'erreur dont votre ame est séduite.
Vous voyez à quel sort le malheur m'a réduite!
Je ne puis seulement supposer sans effroi
Le moment où vos yeux, trop prévenus pour moi,
Éclairés tout-à-coup, verraient le précipice
Où vous aurait conduit un amoureux caprice.
Croyez, quand je refuse un partage aussi doux,
Que peut-être, je suis plus à plaindre que vous.
Ainsi que votre amour, ma faiblesse est extrême;
Mais je veux vous sauver, s'il se peut, de vous-même.

MARTON, *bas à Rosalie.*

A merveille!

GERNANCE.

Cessez des efforts superflus.
Apprenez que mon cœur ne se possède plus.
Vous vous reprochez trop des erreurs de Jeunesse
Qui n'ont point de votre ame abaissé la noblesse.
Le malheur ne doit pas inspirer des remords,
Et la fortune enfin veut réparer ses torts.
Vous m'aimez.. Ah! cent fois daignez me le redire.
Tous ces vains préjugés dont je brave l'empire,
Et que vous m'opposez avec trop de rigueur,
Ne m'empêcheront pas de signer mon bonheur.
Venez.

ROSALIE.

Vous le voulez. Eh bien, mon cher Gernance...

Mais non. De votre amour je crains la violence.
Tâchez du moins, tâchez d'en modérer le feu,
Et donnez-vous le tems de l'éprouver un peu.
Tenez, ce ſoir chez moi vous aurez compagnie,
Je vous promets Hortenſe, Arténice, Erminie.
Que ſais-je ? La gaîté, la diſſipation
Pourront faire à vos feux quelque diverſion.
Vous en auriez beſoin. Vous viendrez, je l'eſpere.

GERNANCE.

Que ne ferais-je pas dans l'ardeur de vous plaire !
Mais mon cœur, à ſon tour, vous impoſe une loi.

ROSALIE.

C'eſt...

GERNANCE.

Qu'au plus tard, demain, vous acceptiez ma foi.

ROSALIE.

(*A Marton.*)

Que vous êtes preſſant ! Il faut le ſatisfaire.

(*A Gernance.*)

A demain, ſoit. Je ſors un moment, pour affaire.

MARTON, (*bas à Roſalie.*)

Vous allez chez Mondor ?

ROSALIE, (*à Marton bas.*)

Il le faut bien.

(*A Gernance, haut.*)

Adieu.

SCENE V.

GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

ENfin, j'ai le bonheur d'obtenir ſon aveu.
Mais, ma chere Marton, toi, qui lis dans ſon ame,
D'où venait la froideur dont s'indignait ma flamme ?
J'ai cru lui remarquer un certain embarras.
M'aime-t-elle en effet ?

MARTON.

Ah ! Vous n'en doutez pas.
Jamais l'œil de l'amour a-t-il pu ſe méprendre ?
Ce timide embarras eſt facile à comprendre.
Elle vous aime & craint, en acceptant vos vœux,
D'abuſer, contre vous, du pouvoir de ſes yeux.

GERNANCE.

Elle ſe plaint ſouvent des torts de la fortune.
Ma curioſité peut ſembler importune ;
Mais j'y reviens encor : tu ſais tous ſes ſecrets.
Des Parens à ſa charge, & peut-être indiſcrets,
N'abuſeraient-ils pas de ſa bonté facile ?

MARTON.

Pourquoi vous ferait-elle un myſtere inutile ?

Sa Famille, il eſt vrai, n'eſt pas dans la ſplendeur,
On peut ſans opulence, être loin du malheur.
Ah ! ſi vous connaiſſiez le cœur de Roſalie,
Sans vouloir la vanter, ni la croire accomplie,
Vous y verriez, Monſieur, tant d'ingénuité !....

GERNANCE.

Je le crois. Son portrait ne peut être flatté.

MARTON.

Je voudrois ſeulement lui voir plus de prudence,
Et que pour ſa fortune elle eût moins d'indolence,
Mais je n'ai pas le don de la perſuader.
C'eſt là-deſſus, Monſieur, qu'il faudrait la gronder,
Et non ſur ſes froideurs qui ne ſont qu'apparentes.
Si vous pouviez ſavoir les offres ſéduiſantes
Qu'elle vous ſacrifie....

GERNANCE.

A moi, Marton ?

MARTON.

A vous.
Mais d'un pareil ſecret ſon cœur eſt trop jaloux,
Je dois le reſpecter.

GERNANCE.

De grace.

MARTON.

A ma Maîtreſſe

J'ai promis de me taire. Oh! Non, point de foibleſſe.

GERNANCE.

Peux-tu te défier de moi, chere Marton?
Laiſſe-toi déſarmer.

MARTON.

Ah! J'ai le cœur trop bon.

Elle lui remet une lettre.

Tenez, Monſieur, liſez. Jugez, ſi l'on vous aime,
Et ſi vous n'étiez pas d'une injuſtice extrême.
Voyez ce qu'on refuſe. Et bien, avais-je tort?

GERNANCE.

Liſant la fin de la lettre.

» La fortune & la main de MYLORD CARLINFORT! »

MARTON.

Hélas! de déſeſpoir, il eſt parti pour Londre.

GERNANCE.

Qu'un procédé ſi noble a droit de me confondre!
Dans une humble fortune, ô ciel! que de grandeur!
Tu ne m'étonnes pas, j'avais lu dans ſon cœur.
Et je vais, cependant eſſuyer les murmures,
Les reproches amers, peut-être les injures
D'une foule de ſots, dont l'importune voix
Va bientôt s'élever pour condamner mon choix.
J'admire des humains l'inconſéquence extrême!

Le croirais-tu, Marton? Monſieur Sophanés même,
Lui que j'ai vu cent fois avec tant de vigueur,
Des préjugés publics combattre la rigueur,
M'oppoſait ce matin leur vaine tyrannie,
Et ſemblait, pour moi ſeul, démentir ſon génie.

MARTON.

Quoi! Monſieur Sophanés?

GERNANCE.

Je l'en ai fait rougir.
Mais qu'il eſt différent de parler ou d'agir!
Tu me verras du moins montrer plus de courage,
Et faire mon bonheur en dépit de l'uſage.
Mais qui peut m'amener mon parent Lyſimon?
D'où me ſait-il ici? Retire-toi, Marton.

SCENE VI.

LYSIMON, GERNANCE.

LYSIMON.

J'Apprens, mon cher Gernance, une étrange nouvelle.
Duſſai-je vous déplaire en vous prouvant mon zele,
L'amitié me défend de vous rien déguiſer.
Si j'en crois le public, vous allez épouſer
Une fille ſans nom, dont votre ame ſéduite

[redacted]

Mais les fruits de l'hymen que vous préméditez,
Victimes du mépris qu'ici vous affectez,
Condamnés à rougir au ſeul nom de leur mere,
Et punis, en naiſſant, des faibleſſes d'un pere,
Auront-ils, au beſoin, ce courage odieux ?

GERNANCE.

J'aurai ſoin, Lyſimon, de deſſiller leurs yeux
Sur tous ces préjugés que le vulgaire encenſe.
Mais briſons un diſcours dont l'amitié s'offenſe.
Vous parlez d'un objet qui vous eſt étranger ;
Il faudrait le connaître avant de le juger.
Vous ſavez quels poiſons répand la calomnie :
Vous rougiriez, vous-même, en voyant Roſalie,
D'avoir prêté l'oreille à des bruits impoſteurs.

LYSIMON.

Dès que la voix publique a condamné ſes mœurs,
Je ne la verrais pas ſans quelque répugnance,
Sinon pour empêcher le malheur de Gernance.

GERNANCE.

Quoi ! ne vouloir pas même être déſabuſé !
Vos yeux....

LYSIMON.

Je ne crois pas qu'on m'en ait impoſé.
Je ſuis ſans intérêt, & l'amour vous égare.

GERNANCE.

Non, quand j'honore ainſi la vertu la plus rare,

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

L'Amour y pourvoira ! c'eſt parler à merveille,
Mais qu'une fois du moins le danger vous réveille.
Le tems preſſe, tâchons de les brouiller tous deux,
Ou Gernance à la fin pourrait ouvrir les yeux.

ROSALIE.

Ce Monſieur Lyſimon eſt donc bien redoutable ?

MARTON.

Oh ! je vous en réponds ! je crois que c'eſt le diable
Qui nous l'a de l'enfer détaché tout exprès
Pour lutter contre nous & troubler nos projets.
Je m'en ſuis défiée en le voyant paraître,
Et pour parer les coups qu'il nous portait en traître,
De ce cabinet-ci j'ai trouvé le moyen
D'écouter juſqu'au bout leur fâcheux entretien.
Quel abominable homme avec ſa mine auſtere !
Je ne me ſuis jamais ſenti tant de colere ;

MARTON.

Il était à la gêne;
Un dépit concentré qu'il retenait à peine,
Et que sa passion voulait dissimuler,
Semblait, à chaque mot, tout prêt à s'exhaler.
Jamais sur un mortel l'amour n'eut tant d'empire!
C'est un aveuglement qui va jusqu'au délire;
Mais il faut le veiller. Par un nouvel effort
On pourrait dans son cœur se rendre le plus fort,
Et bannir le prestige où notre espoir se fonde.
Auriez-vous, par hasard, rencontré dans le monde
Ce Monsieur Lysimon?

ROSALIE.

Fort peu.

MARTON.

Je le conçois.
Mais vous le connaissez?

ROSALIE.

Sophanés, au besoin, peut l'appuyer encor :
Il nous réussira. — Vous avez vu Mondor ?

ROSALIE.

Oui, je l'ai prévenu des desseins de Gernance ;
Il a paru flatté de cette confidence.

MARTON.

Et vous approuve-t-il ?

ROSALIE.

Mais . . . sous condition.

MARTON.

J'entens.

ROSALIE.

Il a d'ailleurs porté l'attention
Jusqu'à faire avertir Artenice, Erminie,
Hortense même, afin que par étourderie,
Tantôt, devant Gernance, il ne se passe rien
Qui puisse lui causer quelque ombrage.

MARTON.

Fort bien.
Cette précaution, ou je suis fort trompée,
Tout naturellement vous serait échappée,
Car nous avons l'esprit d'une frivolité !
Un papillon n'a pas plus de légéreté.
Heureusement, Mondor est toujours plein de zele.

(*Regardant attentivement la main de Rosalie.*)

Mais quel nouveau brillant à vos doigts étincelle?

Allons, vous laurez faire une bonne maison,
C'eſt ce que je voulais. Plus la fortune avare,
Vous...

ROSALIE.

A propos, Marton, mon Maître de Guitare
Devrait être arrivé.

MARTON.

Qui? votre Abbé Fichet?
Que diable faites-vous de ce colifichet?
C'eſt bien-là le moment!

ROSALIE.

Que tu deviens ſévere!
Sais-tu qu'on en raffole? une voix ſi légere!
Des ſons ſi bien filés! un timbre ſi brillant!
Cours vite à mon Boudoir, peut-être qu'il m'attend...
Mais non, j'y vais moi-même. A moins que je ne ſonne,

ROSALIE.

Que Marin tienne ouvert l'escalier dérobé,
Entens-tu ?

MARTON.

Je voudrais, morbleu ! ne pas entendre.
Et si Gernance vient ?

ROSALIE.

Tu le feras attendre,
Car c'est aussi le jour de mon Peintre.

SCENE II.

MARTON.

Vraiment,
Le Peintre nous manquait. Le bel arrangement !
Allons, quoiqu'étourdie, elle a de bons caprices,
Et je ne puis, au fond, mieux placer mes services,
Je suis piquée au jeu, d'ailleurs. Un Lysimon
Ne doit pas en crédit l'emporter sur Marton.
Ici, fort à propos, je vois venir Gernance.

MARTON.

Hélas! mon ame en fut atteinte
D'abord en le voyant. Comme il eſt très-jaloux,
Et qu'il eut autrefois de grands projets ſur nous....

GERNANCE.

Comment, ſur Roſalie?

MARTON.

Eh oui, vraiment, ſur elle.
Je tremblais qu'il ne vînt pour vous chercher querelle.
Roſalie, entre nous, l'a ſi fort maltraité,
Et je l'ai vu ſouvent d'une animoſité
Qui me cauſait pour elle une peur effroyable.

GERNANCE.

Ce que tu me dis-là, Marton, eſt-il croyable?

MARTON.

Comment? rien n'eſt plus ſûr? mais ce qui m'interdit,
C'eſt que, juſqu'à préſent, on ne vous l'ait pas dit.
Roſalie, il eſt vrai, s'en eſt débarraſſée
Si promptement, qu'à peine eſt-il dans ſa penſée;
Mais Monſieur Sophanés doit s'en reſſouvenir.

GERNANCE.

Embraſſe-moi, mon cœur ne ſe peut contenir.

MARTON.

Quoi donc?

GERNANCE.

Le tour serait meilleur,
C'est bien dit, ha, ha, ha.

SCENE IV.

M. SOPHANÉS, GERNANCE, MARTON.

M. SOPHANÉS.

TU ris de bien bon cœur !
Je venais m'accuser à toi, mon cher Gernance,
D'avoir commis, peut-être, une extrême impudence
En t'adressant ici le triste Lysimon.

MARTON, *très-prestement.*

Vous vous en accusez vraiment avec raison :
Un rival maltraité, de qui la jalousie
Aurait pû se porter à quelque frénésie,
Car vous savez combien son orgueil fut blessé,
Et comme il est ardent malgré son air glacé.
Par bonheur, son dépit se borne à des injures.

M. SOPHANÉS.

A l'amour malheureux on permet des murmures.
(*A Gernance.*)
Tu dois lui pardonner.

Que peut le préjugé contre la voix du ſage !

MARTON.

Ma foi, le vrai bonheur eſt de vivre pour ſoi.

M. SOPHANÉS.

Sais-tu bien que Marton eſt philoſophe ?

MARTON.

Moi !

Je ſuis, tout bonnement, les loix de la nature,
Et m'embarraſſe peu ſi le monde en murmure.
Jamais les médiſans... mais, on ſonne, je crois ?

GERNANCE.

Vois ſi c'eſt Roſalie.

MARTON.

Oh ! oui, j'entends ſa voix.

J'y vais !

M. SOPHANÉS.

Adieu mon cher. Certain devoir d'uſage
Me force à te quitter ; mais on t'en dédommage
D'une façon bien douce.

(*Il apperçoit Roſalie, & la ſalue reſpectueuſement.*)

GERNANCE.

A demain.

M. SOPHANÉS.

Sûrement.

SCENE V.

ROSALIE, GERNANCE, MARTON.

GERNANCE.

SEs yeux ſeront témoins de notre engagement,
Charmante Roſalie, & cet ami fidele
Rendra notre union encor plus ſolemnelle.
Il ſera le garant des ſermens de l'amour.

ROSALIE.

Moi, je veux vous donner un garant à mon tour,
Qui n'aura pas pour vous moins de prix, ce me ſemble.
Regardez ce portrait; trouvez-vous qu'il reſſemble?

MARTON.

Je le trouve parlant.

GERNANCE.

Il m'eſt bien précieux :
Mais pardonnez.... mon cœur ne voit point là vos yeux,
Ces yeux ſi ſéduiſans que l'amour ſeul peut rendre.
Peut-être dans l'Artiſte il n'eſt rien à reprendre ;
Ce portrait eſt charmant, j'en conviens, mais tenez,
Là ... ſans prévention... vous-même... examinez,

Voyez si cette bouche où regne un doux sourire,
Offre ici ces appas que l'on ne peut décrire,
Cette douce fraîcheur, ce ton voluptueux.
Que les efforts de l'art semblent infructueux!
Le teint a moins d'éclat, le nez moins de finesse,
Tous vos traits, en un mot, ont plus de gentillesse.

ROSALIE.

Vous êtes difficile, ou du moins trop flatteur;
Gernance, mais enfin, c'est un don de mon cœur.

GERNANCE.

Je ressens tout le prix d'une faveur si chere.

ROSALIE.

Vous aviez, m'a-t-on dit, un récit à me faire.
Vous ne me parlez pas de Monsieur Lysimon?

GERNANCE.

J'aurais cru vous manquer en prononçant son nom.
Mais pardonnez, de grace, à son extravagance;
Il est assez puni par votre indifférence.

ROSALIE, (*avec finesse.*)

Ses discours n'ont point fait d'impression sur vous?

GERNANCE.

Vous pouvez en juger.

MARTON.

Les propos d'un jaloux
Ne sont pas faits, je crois, pour donner de l'ombrage.

MARTON.

J'entends, je crois, quelqu'un.

ROSALIE.

C'eſt Mondor, ſûrement,
Qui m'amene du monde. Arrange promptement
Des ſieges.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, MONDOR, ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *courant au devant de ses amies.*

Quoi ! c'eſt vous ?

ARTENICE.

Nous accourons, ma reine,
Pour te féliciter ſur ta grandeur prochaine.

MONDOR.

Gernance eſt-il ici ?

ROSALIE.

Non, mais il reviendra.

ERMINIE.

Nous avions eu deſſein d'aller à l'Opéra ;

Mais au Chevalier Gluck nous t'avons préférée,
Et nous venons paſſer avec toi la ſoirée.

ROSALIE.

Rien n'eſt plus obligeant. Marton, qu'on laiſſe entrer,
Et dites à Marin de venir éclairer.
A l'aſſemblée.
Et bien, quelle nouvelle avez-vous à m'apprendre?

HORTENSE.

On dit qu'Arſinoé vient de quitter Clitandre.

MONDOR.

Quoi vraiment?

ARTENICE.

Oui vraiment, & le trait eſt bien bon!
(A Roſalie.)
Tu ſais qu'ils s'étaient pris de belle paſſion.
C'était des deux côtés, du moins en apparence,
Des amours du vieux tems l'incroyable conſtance.
Ils s'étaient ſéqueſtrés du monde abſolument,
Et cela s'appellait un coup de ſentiment.

ROSALIE.

Eh bien?

ARTENICE.

Pour t'abréger, notre auguſte héroïne
A pris, un beau matin, la fuite à la ſourdine.
Les gens étaient ſéduits, les paquets emportés,

Le pauvre amant dormait sur la foi des traités :
Juge de son réveil, lorsqu'un fatal indice
Lui fit voir clairement qu'il perdait Euridice.
A ce mot d'Euridice, Erminie chante à demi-voix.
J'ai perdu mon Euridice.

ROSALIE.

Sans aller aux enfers il la retrouvera.

HORTENSE.

Mais vraiment, on le dit remplacé.

ROSALIE.

Quoi ! déjà ?

MONDOR.

Sans doute. Arsinoé ne fut jamais vacante.

ERMINIE.

Sa conduite, il est vrai, fut toujours très-prudente.

ROSALIE.

Que dit-on d'Aglaé ?

ERMINIE.

Ma foi, le beau d'Orval
Se conduit avec elle on ne peut pas plus mal.
Il l'avait enlévée au Financier Chrysante,
Qui lui faisait bâtir une maison charmante ;
Il lui devait au moins un dédommagement :
Il vient de la quitter impitoyablement
Pour prendre à l'Opéra la célebre Amélie.

HORTENSE.

Un fait plus incroyable,
Plus rare, & qui pourtant n'eſt pas moins véritable,
C'eſt que Julie...

ERMINIE.

Eh bien ?

HORTENSE.

Oh ! ma foi devinez.

MONDOR.

Je n'y ſuis pas.

ROSALIE.

Ni moi.

HORTENSE.

Cherchez, imaginez.

ARTENICE.

A-t-elle fait encor quelque dupe nouvelle ?

HORTENSE.

Vous tiendrais-je en ſuſpens pour une bagatelle ?
Elle eſt dévote au point d'afficher les remords.

ROSALIE, *éclatant de rire.*

Les remords de Julie !

MONDOR.

Elle a le diable au corps !

[redacted]

Avec son Commandeur. Il en est si jaloux,
Qu'on ne peut lui parler sans le mettre en courroux.
C'est bien de tout Paris le duo le plus sombre ;
Aux spectacles, au bal, il la suit comme une ombre,
Et ne s'apperçoit pas que c'est lui ménager
Ce suprême bonheur qu'on goûte à se venger.

ARTENICE.

Qui peut la retenir dans ce dur esclavage ?

MONDOR.

L'avarice. Il lui donne un brillant équipage,
Des diamans sans nombre, un train du plus grand ton,
Et même on en murmure en plus d'une maison.
Il joue à s'abymer, malgré son opulence,
Et c'est ce qu'Arsénie attend avec prudence.

HORTENSE.

Le destin de sa sœur est beaucoup plus heureux.

ERMINIE.

Alceste en est, dit-on, toujours plus amoureux.

ROSALIE.

Elle a de bons garants, du moins, de sa tendresse.

ARTENICE.

Comment ?

ROSALIE.

Il a quitté la petite Duchesse,
Qui, se piquant d'honneur, pour la premiere fois,

SCENE VIII.

L'ABBÉ FICHET, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

MONDOR.

EH! c'eſt l'Abbé Fichet, en propre original.

ARTENICE.

On le trouve toujours en bonne compagnie.

L'ABBÉ.

Vos deux airs ſont notés, charmante Roſalie ;
Vous avez le premier & le ſecond deſſus.

MONDOR.

Comme le voilà fait !

HORTENSE.

Qu'il a les yeux battus !

ERMINIE.

N'importe, il nous dira quelques chanſons nouvelles.

L'ABBÉ.

J'ai toujours du regret à refuſer les belles.
Pardonnez. Ma poitrine eſt d'un délabrement,
Qui ne me permet pas de parler ſeulement.
On donne à Céliante une Fête ſuperbe :

[redacted]

MONDOR.

Harmoniſte profond ! — En parlant de Muſique,
Auriez-vous, cette nuit, des projets de Vaux-Hall?

HORTENSE, *vivement.*

Mais, en effet, pourquoi n'irions-nous pas au Bal ?
Mondor nous menerait.

MONDOR.

Non, j'ai donné parole
D'aller faire au Marais un triſte cavagnole.

ROSALIE.

Vous ne ſauriez manquer à cet engagement ?

MONDOR.

Non; mais je vois pour vous un autre arrangement,
Vous pourrez diſpoſer de ma berline anglaiſe.

ROSALIE.

Ah ! vous êtes charmant !

MONDOR.

Vous y ſerez à l'aiſe.
Sur le ſiege, au beſoin, l'Abbé tiendrait encor;
Vous l'aurez dans une heure.

ROSALIE.

Au plus tard, cher Mondor.

MONDOR.

Vous pouvez y compter.

ARTENICE, *à Roſalie.*

Eh! mais, charmante Reine,
Parle-nous donc un peu de ton auguſte chaîne.
Irrémiſſiblement tu vas prendre un époux?

MONDOR.

Sangaride, ce jour eſt un grand jour pour vous!

ARTENICE.

Comment gouvernes-tu ce malheureux Gernance?
Eſt-il toujours aveugle, & plein de confiance?
Nous ne te perdrons pas apparemment?

MONDOR.

Oh! non.

(Appercevant Gernance.)
Mais, c'eſt lui-même.

SCENE IX.

GERNANCE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

ARTENICE, *ſe compoſant & élevant la voix pour être entendu de Gernance.*

ON dit qu'il eſt du meilleur ton.
(A Gernance.)
Ah! nous parlions de vous; & du fond de mon ame,
Je faiſais à l'inſtant votre éloge à Madame.

ERMINIE.

On voit qu'assurément vous êtes connaisseur,
Et vous ne pouviez pas mieux placer votre cœur.

HORTENSE.

De tous les gens sensés vous aurez le suffrage,
Et vous faites un choix au-dessus de votre âge.

MONDOR.

On doit également les applaudir tous deux ;
Et l'Amour leur promet le sort le plus heureux.

ARTENICE.

Ne leur dérobons pas des momens pleins de charmes.
Il faut pour cett nuit nous mettre sous les armes.
(A Rosalie.)
Mondor, prenons congé de Madame. A tantôt.
Nous allons nous presser pour revenir plutôt.

SCENE X.

GERNANCE, ROSALIE.

ROSALIE.

Vous avez bien tardé ?

GERNANCE.

Je quitte mon Notaire ;
Mais on ne finit rien avec ces gens d'affaire !

Pardonnez. Ce devoir tenait trop à mon cœur,
Et j'étais trop jaloux d'assurer mon bonheur.

ROSALIE.

J'ai cru pouvoir compter sur votre complaisance.

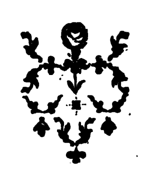
GERNANCE.

Ah ! ne doutez jamais de vos droits sur Gernance.

ROSALIE.

On a parlé d'un bal qui doit être charmant :
Nous pourrons, sous le masque, y causer librement.
Ce projet m'a souri, je n'ai pû m'en défendre ;
Allez changer d'habit & revenez me prendre.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE.

MOn rouge eſt-il bien mis, Marton?

MARTON.

Divinement.

ROSALIE.

Cette mouche, eſt, je crois, placée artiſtement?
Comment me trouves-tu?

MARTON.

Je vous trouve charmante,
Et le bal n'aura pas de beauté plus brillante.
Gernance avec orgueil enchaîné ſous vos loix,
Verra tous les regards applaudir à ſon choix.
Vous allez dans les cœurs exciter mille flammes,
Charmer tous les maris, & déſoler les femmes.

ROSALIE.

Je n'ai pas aujourd'hui cette prétention,

Et même je faiſois une réflexion.

MARTON.

Vous ?

ROSALIE.

Je penſais qu'Hortenſe, Erminie, Artenice,
Ne me convenaient plus.

MARTON.

Comment ! par quel caprice,
Vous qui ne pouviez pas les quitter un moment ?...

ROSALIE.

Je leur trouve entre nous un air bien peu décent.
N'as-tu pas, dans leurs yeux chargés de jalouſie,
Vu le ſecret dépit dont leur ame eſt ſaiſie ?
Rien ne m'eſt échappé de leurs tons ricaneurs,
De leurs propos légers, de leurs ſouris mocqueurs.
Je dois m'accoutumer, en épouſant Gernance,
A mettre déſormais un intervalle immenſe
Entre ce monde & moi. Pour les humilier,
Je veux avoir, Marton, un Suiſſe à baudrier,
Le ſac, une livrée, enfin, tout l'équipage
Qu'aux femmes de mon rang peut accorder l'uſage;
Et ſi quelque haſard me les fait rencontrer,
Je mettrai mon bonheur à les déſeſpérer.

MARTON.

Ce ſera votre état; que pourraient-elles dire ?

ROSALIE.

Oh ! rien ne contraindra leur fureur de médire,

Mais ce sera de loin ; & je n'entendrai pas
Leurs propos insolens, leurs perfides éclats.
Ah ! quel bonheur, Marton, d'écraser des rivales
Qui se croyaient en droit de nous traiter d'égales !
Combien je vais jouir de leur confusion !

MARTON.

Mais il faut se monter sur sa condition.
Je vous approuve fort. Cependant, par prudence,
Sachez dissimuler ce desir de vengeance
Jusqu'après votre hymen.

ROSALIE.

C'est bien ce que je veux,
Et même les forcer à seconder mes vœux.
Il faut, pour mettre un frein à leurs langues traîtresses,
Leur prodiguer encor les plus tendres caresses.
Elles n'y perdront rien, & mes ressentimens....

SCENE II.

Monsieur SOPHANÉS, ROSALIE, MARTON.

Monsieur SOPHANÉS.

EH bien, tout est-il prêt pour vos arrangemens,
Ma chere Rosalie ? Epousez-vous Gernance ?

Monſieur SOPHANÉS.

On pourrait aiſément vous trouver beaucoup mieux,
Du moins pour la fortune; &, dans l'âge où nous ſommes,
L'intérêt eſt le Dieu qui captive les hommes.
Tout dépend, à Paris, de jetter ſur ſon nom
Un vernis impoſant de réputation,
Et tout peut y ſervir, même juſqu'au ſcandale.
Tenez, j'ai, par exemple, un Traité de Morale
Que je ſuis à l'inſtant tout prêt à publier,
Ma foi, je ſuis tenté de vous le dédier.
Tout-à-coup, au moyen de cette bagatelle,
Vous auriez un brevet de bel-eſprit femelle,
Un cercle, un tribunal, un nom accrédité.
Nous diſpoſons ainſi de la célébrité.
Il n'eſt point, parmi nous, de ſi mince génie,
D'Auteur, ſi peu fêté, qui n'ait ſon Aſpaſie.
Je vous mets du ſecret. Un tel rôle, au beſoin,
Pourrait vous réuſſir, & vous mener très-loin.
Fiez-vous à mon zele, à mon expérience:
D'ailleurs, il n'eſt pas dit que vous perdiez Gernance.

ROSALIE.

Soit amour, ſoit orgueil, je tiens à ce Roman.

MARTON.

Parbleu! j'y tiens auſſi, j'en ai conduit le plan,

Et j'ai ſu diſpoſer Gernance de maniere
Qu'à Monſieur Lyſimon il doit rompre en viſiere.
(A Roſalie.)
Allez, je vous prédis le plus heureux ſuccès.
Mais, avec l'agrément de Monſieur Sophanés,
Il faut ſonger, Madame, à s'habiller bien vîte:
C'eſt un moyen de plus pour notre réuſſite:
Nous aurons, cette nuit, Gernance ſous la main,
Nous le menons au bal, & terminons demain.

SCENE III.

M. SOPHANÉS, *ſeul.*

ROſalie eſt encore un effet très-ſtérile,
Mais un jour ſa beauté pourrait la rendre utile.
Il faut la ménager. On ne ſait quelquefois
Juſqu'où l'on peut monter avec un tel minois.

SCENE IV.

GERNANCE, M. SOPHANÉS.

M. SOPHANÉS.

AH! vous voilà, Gernance, en habit de conquête?
On voit que de l'amour vous préparez la fête.
C'eſt

C'eſt toujours à demain?

GERNANCE.

Oui, c'eſt le jour heureux
Qui va livrer enfin Roſalie à mes vœux.
Rien ne peut égaler ma tendre impatience.
Mais, quoi! c'eſt Lyſimon!

SCENE V.

LYSIMON, GERNANCE, M. SOPHANÉS.

LYSIMON.

Je vois, mon cher Gernance,
Que vous n'attendiez pas mon importun retour;
Vous comptez les momens que j'enleve à l'amour;
Mais je viens de finir des courſes néceſſaires,
Qui pourront vous donner d'importantes lumieres.
Vous m'avez cru tantôt l'eſprit préoccupé:
De faux bruits, en effet, pouvaient m'avoir trompé.
On eſt ſi confiant, d'ailleurs, lorſque l'on aime!
Mais, on doit, à l'inſtant, m'apporter, ici-même,
Des faits bien conſtatés, bien ſûrs, bien évidens:
Vous vous devez, du moins, ces éclairciſſemens.
Je les attends, vous dis-je, & vous allez connaître

Le destin, qui, sans moi, vous menaçait peut-être.
Ma ressource est encor au fond de votre cœur:
Consultez-le, Gernance, il est né pour l'honneur.

GERNANCE.

Vous pouviez, Lysimon, vous épargner ces peines...
Je vous l'ai déjà dit, vos démarches sont vaines.
J'en connais les motifs, d'ailleurs; & c'est assez.
Mais pour vous éviter tant de soins déplacés,
Apprenez que demain j'épouse Rosalie.
N'outragez plus un nom à qui le mien s'allie.
(Ironiquement.)
Je ne vous presse pas d'en être le témoin;
Je vois que vous pourriez vous emporter trop loin.

LYSIMON.

Vous ne rougiriez pas d'une telle alliance?
à Monsieur Sophanés.
Et vous la souffririez, vous, l'ami de Gernance,
Vous, que je suis surpris de rencontrer ici,
Vous, Monsieur Sophanés?

M. SOPHANÉS, *d'un ton léger.*

Il est bien endurci.
J'ai tenté, comme vous, de combattre sa flamme;
Mais toute ma morale a glissé sur son ame.
Aux discours que tantôt je n'ai pas ménagés,
Lui-même a dû me croire un homme à préjugés.
Je sais que bien des gens fronderont sa manie;

[redacted]

Mais un zele indiſcret deviendrait tirannie.
D'ailleurs l'amitié même a ſes préventions.
Le bonheur, comme on ſait, tient aux opinions:
La ſienne eſt de braver tout uſage incommode;
Et chacun a le droit d'être heureux à ſa mode.

LYSIMON.

Ciel! de combien d'écueils il eſt environné,
Et que le nom d'ami me ſemble profané!
Quoi! dans tous les états une aveugle licence
Se produit au grand jour avec tant d'aſſurance!
Ces coupables excès ont duré trop longtems,
Et j'oſerais m'attendre à d'heureux changemens.
Le Français ſuit toujours l'exemple de ſon maître:
La décence, les mœurs, les vertus vont renaître.

GERNANCE.

De ce jargon moral mon cœur ſent tout le prix.
Entre nous, cependant, je ne ſuis pas ſurpris
Qu'il ait pû, quelquefois, fatiguer Roſalie.

LYSIMON.

La fatiguer? qui? moi! Quelle eſt cette folie,
Gernance?

M. SOPHANÉS, *à Gernance.*

Vous verrez qu'il ne la connaît pas.

GERNANCE.

Vous jouez à merveille, & cet air d'embarras
Eſt très-comique, au moins.

LYSIMON, *en lui-même.*

J'entrevois l'artifice.

GERNANCE.

Le plus ſage a, par fois, ſes momens de caprice;
Il faudrait, ſeulement, qu'il prît un ton moins dur.

LYSIMON.

Je n'approfondis point ce perſiflage obſcur;
J'en démêle aiſément la ſource clandeſtine.
Je reconnais, partout, l'erreur qui vous domine.
Je vous vois entouré de conſeils ſéducteurs,
Mais l'amitié vous reſte, & les remords vengeurs
Rameneront bientôt la vertu dans votre ame.
Je ne vous verrai point, eſclave d'une femme,
Vous mêler, ſans pudeur, à ces hommes perdus,
Qui vainement jaloux d'un honneur qu'ils n'ont plus,
Ont d'un nom reſpectable avili la nobleſſe,
Pour ramper lâchement aux pieds d'une maîtreſſe.

GERNANCE.

Je pourrais m'offenſer de tous ces vains éclats
D'une fauſſe chaleur, qui ne m'impoſe pas.
Je ne vous dis qu'un mot. Roſalie eſt chez elle,
Et pourrait d'un regard confondre votre zele.
C'eſt trop vous emporter dans ſa propre maiſon.

LYSIMON.

J'y reſte, & vous ſavez quelle en eſt la raiſon,

Mais croyez que l'ardeur de vous rendre ſervice
Ne m'impoſa jamais un plus grand ſacrifice.
Je vois trop, en effet, l'aſcendant de ces lieux,
Combien on y reſpire un air contagieux;
Mais je vois vos dangers, je vous ſuis néceſſaire:
On ne rebute pas une amitié ſincere.
Vous pouvez méconnaître, en ce moment d'erreur,
Cet intérêt preſſant qui commande à mon cœur;
Vous ne me verrez point ſenſible à cet outrage.
Je veux à vos périls meſurer mon courage;
Et dût tomber ſur moi votre imprudent courroux,
Je dois au déshonneur vous ravir malgré vous.

Monſieur SOPHANÉS, *à Gernance.*

Mais vraiment, c'eſt porter le délire à l'extrême.

SCENE VI.

ROSALIE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

GERNANCE.

VENEZ, venez ici vous défendre vous-même.
C'eſt trop le ménager. Que ſa confuſion
Egale, s'il ſe peut, ſon obſtination.
Montrez-vous, qu'il rougiſſe en vous voyant ſi belle:



Votre ren
Quel ſujet
Ne puis-je

On m'avait
J'éprouve
Je ne me
Et je ſais qu
Je ne m'en
Rendrait à
Moi-même
Mais il a de
Voyez à que
Son cœur un
Prévenez ces
Prêtez-lui, co
Agréez un co
Renoncez, pa
faire

[redacted]

ROSALIE.

Je ne vous entends point. Je crains peu la menace;
Je conviens, cependant, que ce ton m'embarrasse,
Et vous pourriez, du moins, mieux cacher votre humeur.
Gernance a-t-il un maître? êtes-vous son tuteur?
Quels sont vos droits sur lui?

LYSIMON.

Ceux d'un ami fidele;
Et c'en était assez pour exciter mon zele.
Mais pour lui rappeller ce qu'il doit à son rang,
J'ai d'autres droits encore, & l'intérêt du sang.
Je saurai les défendre, & j'ose vous prédire
Que l'honneur, malgré vous, reprendra son empire.

ROSALIE.

Monsieur vient donc au bal?

LYSIMON, *froidement.*

Oui, s'il en est besoin.

ROSALIE.

La ferveur d'obliger ne peut aller plus loin.
Cela sera plaisant.

M. SOPHANÈS.

Très-plaisant.

SCENE VII.

ARTENICE, ERMINIE, HORTENSE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS, & MARTON, *qui se tient à portée de servir.*

HORTENSE, *à Rosalie.*

Ah ! ma chere,
Ne va pas,
N'allez pas nous gronder. Vous semblez en colere?
Nous n'avons pas perdu le plus petit moment.
Vous pouvez en juger par notre ajustement.
Le Bal sera, dit-on, d'une magnificence
Mémorable à jamais. — Bon soir, Monsieur Gernance.

M. SOPHANÉS, *à Gernance, au fond du Théâtre.*

Lysimon vous promet des éclaircissemens :
Lui-même peut avoir fabriqué ces Romans.
L'amitié n'eut jamais cette ardeur menaçante.

GERNANCE.

Rosalie à mes yeux n'en est que plus touchante.

ERMINIE.

Mais, nous n'avons pas vu la Berline là-bas.

HORTENSE.

Oh! Mondor eſt exact, & ne tardera pas.

ARTENICE.

Je l'eſpere. — A propos, on dit qu'il ſe prépare
Pour Vendredi prochain, une merveille rare.

ROSALIE.

Quoi donc?

ARTENICE.

Un Opéra, dit-on, du dernier beau,
Un ſpectacle étonnant, des chœurs d'un goût nouveau,
Et, des paroles même, on fait beaucoup d'éloge.

ROSALIE, *appellant un Laquais.*

Marin!... Courez ce ſoir me fermer une Loge
A l'Opéra. — Tâchez d'avoir celle du Roi.
N'allez pas l'oublier. — C'eſt un régal pour moi
Que de voir dans ſa fleur une Piece nouvelle.

ERMINIE.

Eh bien, cette Berline enfin arrive-t-elle?

HORTENSE, *à M. Sophanés, qui parcourt une brochure.*

Ah! Monſieur Sophanés, que liſez-vous donc là?
(*Elle regarde le titre*)
ANGOLA? Mais vraiment je connais *Angola;*
C'eſt un conte charmant. N'eſt-il pas de Voltaire?

L'Auteur eſt inconnu.

ERMINIE.

Mais très-injuſtement,

Car il ſait tout gazer ſi délicatement,

D'un ton ſi... je croyais entendre la Berline.

ARTENICE, *à Roſalie.*

En vérité, mon cœur, ce retard me chagrine.

Nous n'arriverons pas.

(*Montrant Lyſimon.*)

Quel eſt ce loup-garou?

ROSALIE.

Un parent de Gernance, une eſpece de fou.

HORTENSE *à Roſalie.*

Ma chere, nous perdrons les frais de nos parures.

Ah! Mondor doit s'attendre à de belles injures!

LYSIMON, *en lui-même.*

Et Gernance, à la fin, n'ouvrirait pas les yeux!

[redacted]

ROSALIE.

Peut-être, le Cocher a fait quelque méprise.

HORTENSE.

Il faut, ma Reine, il faut qu'on nous cherche un
Remise.

ROSALIE.

Que l'on ait un Remise, au plus vite, Marton.

ERMINIE.

Parbleu! Monsieur Mondor, vous m'en ferez
raison!

ARTENICE.

Il aura sûrement oublié sa parole.

HORTENSE.

Oui, c'est son maudit jeu, son chien de cavagnole.
Puisse-t-il éprouver des revers inouis!

ARTENICE.

Non vraiment, j'en ferais d'un écu par louis.

ERMINIE.

Comme ils sont impolis, tous ces gens de Finance!

HORTENSE.

Ah! c'est une noirceur qui doit crier vengeance.

MARTON, *qui rentre.*

On ne vous trouve rien, ce qui s'appelle rien.
Le Vaux-hall a tout pris.

HORTENSE.

Oh ! je m'en doutais bien !
Mais il faudrait pourtant parer cette diſgrace.

MARTON.

J'aurais bien une idée ... on pourrait, ſur la place,
Trouver quelque cocher...

ARTENICE.

Un fiacre ! ah ! quelle horreur!

HORTENSE.

Pourquoi pas ? dans le fonds, c'eſt un petit malheur.

MARTON.

Voyez, conſultez-vous, il ne fait pas de lune.
Vous aurez, au retour, cent voitures pour une,
Car tous nos élégans font les honneurs du bal.

HORTENSE.

Il ſerait trop piquant de manquer le Vaux-hall :
Cours bien vite, Marton, un peu d'étourderie,
De déſordre, d'excès, anime une partie.

A Artenice, à demi-voix.

Nous bravons l'étiquette & le qu'en dira-t-on.

UN LAQUAIS *apportant une lettre à Lyſimon.*

Cette lettre s'adreſſe à Monſieur Lyſimon.

LYSIMON, *avec joie.*

Ah ! Je reſpire enfin. — Juſqu'ici, cher Gernance

[redacted]

J'eſpérais que bleſſé de ce ton d'indécence,
Vous vous reprocheriez la honte de vos feux.
Ce dernier trait, du moins, va deſſiller vos yeux :
Liſez, détrompez-vous d'un indigne artifice.
On vous avait vanté le brillant ſacrifice
De Mylord Carlinfort — cette lettre eſt de lui.

M. SOPHANÉS, *couvrant ſon embarras d'un ton de perſiflage.*

Et de Londres, ſans doute, elle arrive aujourd'hui !

ROSALIE, *du même ton.*

La ſuppoſition par bonheur eſt notoire,
Carlinfort eſt parti.

LYSIMON.

Vous avez dû le croire ;
Moi-même, ce matin, je le croyais auſſi :
Mais comment récuſer le témoin que voici.
(*A Gernance.*)
Liſez.

GERNANCE, *avec du trouble, du dépit, & un reſte d'incertitude.*

Vous le voulez — il faut vous ſatisfaire ;
Mais craignez...

LYSIMON, *avec nobleſſe.*

Reſpectez l'ami qui vous éclaire.

ERMINIE.

D'où peut donc provenir tout ce grabuge-là.

HORTENSE.

Vraiment après le bal, cela s'éclaircira.
Enfin voici Marton.

SCENE DERNIERE.

MARTON, UN FIACRE, LES ACTEURS PRÉCÉDENS.

(Gernance est tour-à-tour occupé de la Scene, & de la Lettre de Carlinfort. Il doit marquer dans son jeu l'étonnement & l'indignation.)

MARTON.

Ce vilain homme est yvre.
Je n'ai pu m'en défaire, il a voulu me suivre;
Il veut faire son prix, dit-il.

Le FIACRE.

Certainement.
Dans notre état, ma mie, on doit être prudent.
Vous ne voudriez pas me payer à la course.
Vous savez qu'un Vaux-hall est un jour de ressource.

HORTENSE.

Va, tu seras content, partons.

[redacted]

Le FIACRE.

C'eſt très-bien dit ;
Mais, j'aurais mieux aimé, pour éviter le bruit,
Convenir de nos faits : chacun a ſa marotte.
(*Regardant Roſalie avec une attention marquée.*)
Mais je me donne au diable... ou c'eſt ma ſœur Javotte :

ROSALIE, *confondue & s'appuyant ſur Marton.*

Quel funeſte embarras !

Le FIACRE.

Oui, parbleu ! c'eſt ma ſœur.
Elle eſt, ma foi, très-bien dans ſes meubles ! d'honneur,
Je ne lui croyais pas une ſi grande aiſance.
Les Filles ont toujours des moyens d'opulence...

GERNANCE.

Qu'entens-je, & qu'ai-je lû ? quel état, juſte ciel !

MARTON.

Ah ! le malheureux bal !

ARTENICE.

Le revers eſt cruel.
Je ſens à quel dégré ſon ame eſt au ſupplice.

HORTENSE, *éclatant de rire.*

Mais vraiment, c'eſt bien pis que la fille du ſuiſſe !

LYSIMON.

N'ajoutez pas l'inſulte à ſa confuſion.

Le hasard a plus fait que je n'osais attendre.
Cette faveur du sort nous épargne à tous deux
Des éclaircissemens, peut-être dangereux ;
Qui sait où la faiblesse aurait pû vous conduire ?
Le ciel vous fit un cœur trop facile à séduire :
Venez, que l'amitié vous console en ce jour,
Et vous sauve à jamais des erreurs de l'amour.

(*Il l'emmene.*)

Le FIACRE, *à Rosalie.*

Je vois que par orgueil tu méconnais ton frere.
C'est à toi de rougir, respecte ma misere ;
Elle est honnête au moins.

M. SOPHANÉS, *à Rosalie,*

Sans adieu, belle enfant :
Va, pour un de perdu, l'on en retrouve cent.

FIN.

[redacted]

AVIS

LA petite Piece ſuivante courut à Paris, & deux éditions en furent enlevées, dès que le public fut inſtruit que quelques Comédiennes prudes s'étaient récriées ſur l'indécence de la Comédie des Courtiſannes.

REMERCIMENT

DES FILLES DU MONDE

AUX DEMOISELLES

DE LA COMÉDIE FRANÇAISE,

Pour la protection que ces dernieres ont bien voulu leur accorder, à l'occasion de la Comédie des Courtisannes.

De la ſcene françaiſe auguſtes héroïnes,
O vous Reines des Arts, Déeſſes des talens,
Vous dont l'aréopage a jugé dans leur tems
Les Corneilles & les Racines,
Recevez nos remercimens.
Un rimeur inſolent s'était donc mis en tête
D'immoler notre honneur à ſa malignité ?
Il comptait ſur votre art pour égayer la fête :
Nous jouer, quelle atrocité !
Quoi ! vouloir au public prouver en plein théâtre
Que ce public eſt fou quand il nous idolâtre !
Oſer dire aux Seigneurs que nous les ruinons !
Tracer de nos boudoirs les chroniques profanes,
Et du vil nom de Courtiſannes
Flétrir de nouvelles Ninons !

[redacted]

TABLE

Des pieces contenues dans ce second volume.

AVertissement. . . . iij
Discours Préliminaire. . . . iv
Prologue. . . . . . xj
Le Cercle ou les Originaux, Comédie. 15
Mémoires pour servir à un époque de notre Histoire littéraire. 65
Mémoire de Mr. le Comte de Tressan au Roi de Pologne. 68
Lettre de M. de Palissot au Roi de Pologne. 72
Lettre à M. le Lieutenant-général de Police de Nancy, &c. . . . 74
Lettre de M. Rousseau à M.... . 88
Conclusion de ces Mémoires. . . 90
Lettre de M. le Comte de Tressan à l'Auteur. 91
Lettre du Roi de Pologne à l'Auteur. 93
Petites Lettres sur des grands Philosophes. 99
Les Philosophes, Comédie. Avis préliminaire. 152
Les Philosophes, Comédie. . . 161
Examen de la Comédie des Philosophes. 250
L'Homme dangereux. Avis des Editeurs. 269
Lettre de l'Auteur à un Magistrat. . 279
L'Homme dangereux, Comédie. . 289

ERRATA.

Page 14, dans la liste des Acteurs de la Comédie du Cercle, dernier personnage, Pasquin, *lisez* Frontin.

Page 90, ligne 2, des revers, *lisez*, de revers;

Ibid, ligne 14, s'élevaient *lisez*, s'éleverent.

Page 98, corrigez ainsi les deux vers Italiens de la Remarque:

Non la connobe il mondo, mentre l'ebbe:
Connobill' io c'ha pianger qui rimasi

Page 141, ligne 24, les Tragédies *lisez* des Tragédies

Page 153, ligne 17, les déshonorer, *lisez* le déshonorer.

Page 178, vers 4, je suivrais, *lisez* je suivais

Page 206, vers 1, sur le vrai; ni le faux, *lisez* sur le vrai, ni le faux;

Page 239, vers 2, je le connais, *lisez* je les connais.

Page 263, ligne 22, celle, *lisez* celles

Page 270, ligne derniere de la Remarque, *une*, *lisez un*

Page 287, l'homme Dangéreux, *lisez partout* l'Homme Dangereux.





